This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

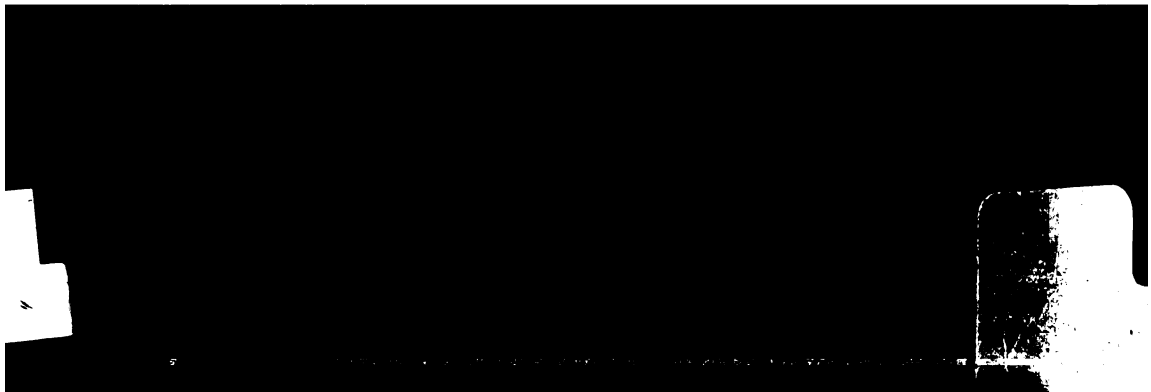
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



NCV.

Fieldi...

TOM JONES,

ou

L'ENFANT TROUVÉ.

Cet ouvrage se trouve aussi

CHEZ GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12

LIV. XII.

Choquet del. *Pa*

Il n'eut pas plutot lu ce nom, qu'il le press
sa bouche.

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

IMITATION DE L'ANGLAIS

DE FIELDING,

PAR DE LA PLACE.

Nouvelle Édition.

TOME SECOND.

PARIS,

MANTIER, LIBRAIRE, RUE DAUPHINE, N° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

M DCCC XXIII.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
790056 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1935 L

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE HUITIÈME.

Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Visite de l'hôtesse à Jones.

ONES, après le départ du lieutenant, cher-
a vainement le sommeil; ses sens étaient
op agités. De façon qu'après s'être amusé,
plutôt tourmenté jusqu'au grand jour, de
lée de sa Sophie, il sonna pour demander
thé; et l'hôtesse crut devoir saisir cette
casion pour lui faire une visite.
Elle ne l'avait pas encore vu, et ne s'en

était pas même embarrassée : mais, aperçu, dans la dernière conversation avait eue avec le lieutenant, qu'il soi nait Tom Jones d'être d'une grand sance, elle s'était déterminée à risq peu plus d'égards pour son hôte.

Elle n'eut pas plutôt commencé à vir le thé, qu'elle enfila cette haran

Hélas ! Monsieur (dit-elle en soup c'est en vérité bien dommage qu'u et aimable gentilhomme, tel que vo assez peu d'estime pour lui-même s'associer avec des gredins tels que c viennent de partir d'ici. Ils sont p assez vains pour se croire nobles; e sait comme ils s'en vantent ! Mais, le disait très-bien feu mon premie ils ne devraient pas oublier que c'e seuls qui les payons, et que cela e rude pour de pauvres particuliers t nous. J'en logeai vingt la nuit dernièr compter les officiers. Quelle charg une pauvre veuve ! Encore préférera soldats; car rien n'est jamais trop bo ceux qui les commandent; et Dieu sait

ayent !... D'ailleurs, comme ils se car-
! comme ils jurent ! comme ils traitent
lomestiques, et, qui pis est, l'hôtesse
ıe, quand ils ont dépensé un malheureux
lling par tête ! Oui, je préférerais un
ilhomme campagnard, n'eût-il que cinq
s livres sterling de revenu, à tous ces
luisans de militaires qui ne payent qu'en
t, en menaces et en blasphêmes. Une
ion peut-elle prospérer avec de telles
? Hélas ! comment l'un d'entre eux ne
; a-t-il pas traité ? J'étais bien sûre que
ıutres le laisseraient échapper : vous
:z mort des coups que vous avez reçus,
n'en eût été ni plus ni moins. Mais
es au Ciel de ce qu'un pareil malheur
›it pas arrivé chez moi, et de ce que je
tout à espérer pour votre santé ! Cet
lent, si Dieu m'exauce, produira même
rès-grand bien, pour peu que vous ré-
ıissiez sur les désagrémens d'un si vilain
er. J'aurai sans doute le plaisir de vous
retourner dans le sein de votre famille,
ıns les bras de vos amis, probablement
affligés de votre perte, et qui le seraient

bien plus encore si le danger que vous courûtes hier leur était connu. Ciel ! quelle barbarie ! Puissent-ils l'ignorer toujours !..... Allons, Monsieur, prenez courage : renoncez à cette infâme profession. Je suis au fait de votre histoire; je sais ce qui vous a jeté dans le désespoir. Courage ! dis-je; pour une de perdue, cent de retrouvées. Un jeune homme fait comme vous pourrait-il manquer de maîtresse ? A votre place, moi, je verrais pendre la plus belle avant que de songer à m'enrôler pour ses beaux yeux... Ah ! ah ! vous rougissez ! vous croyez donc que je ne sais pas tout ?... Eh ! non, nous ne connaissons pas miss Sophie ! On ne sait pas que vous l'aimez... On ne sait pas... Non, sans doute; et c'est peut-être un rêve que j'achève...

Que dites-vous ? s'écria Jones, frappé d'étonnement..... Ciel ! connaîtriez-vous Sophie ?

Si je la connais ! s'écria l'hôtesse à son tour. Combien de fois n'a-t-elle pas logé ici ?... Avec sa tante, apparemment ? répliqua Jones... Avec qui donc ? lui dit l'hô-

tesse. Allez, allez, nous connaissons depuis long-temps la vieille dame. Il faut en convenir, miss Sophie est charmante, et je suis bien de votre goût... Charmante ! interrompit Jones... Dites adorable ! Dites que ses attraits, que sa vertu, que sa douceur, sont dignes de l'hommage de tous les cœurs, même des plus féroces... Mais pouvais-je penser que vous connussiez ma Sophie?... Je voudrais, dit l'hôtesse, qu'elle vous fût à tous égards aussi connue qu'à moi. Ah ! que n'eussiez-vous pas donné pour être assis, ainsi que moi, dans sa ruelle ! Quelle peau ! quelle fraîcheur ! que d'attraits ! quelle taille ! Ce lit, ce même lit pourrait en dire des nouvelles... Ce lit ! s'écria Jones avec transport... Quoi ! se peut-il que Sophie ait couché ici ?

Ici, ici, oui, dans ce lit, dans ce lit même, répondit l'hôtesse ; et plût au Ciel qu'elle y fût encore ! elle n'en serait peut-être pas si fâchée, malgré tout ce qu'on a voulu me faire entendre; car elle m'a souvent parlé de vous... Oh ! pour le coup, vous me flattez, interrompit-il. Se serait-elle abaissée jusqu'à se

souvenir, jusqu'à parler du malheureux Jones ?... J'abhorre le mensonge, répondit l'hôtesse; tout ce que je sais, c'est que ce nom est souvent sorti de sa bouche, et toujours de façon à me faire penser que son cœur en secret en disait plus encore... O ma chère dame! s'écria Jones, en l'embrassant, serai-je jamais digne d'occuper ce cœur? Tout en elle est bonté, tout en elle est adorable, tout en elle est généreux! Un misérable tel que moi était-il né pour troubler un instant le repos d'un cœur tel que le sien? Serais-je assez haï du Ciel pour avoir à me reprocher un tel crime? moi qui braverais tous les maux que l'ennemi du genre humain peut inventer pour se venger de nous, si je croyais hâter l'effet du moindre des vœux de Sophie! moi qui, dans l'abîme du malheur même, me croirais assez fortuné si je pouvais la voir heureuse!

Elle en est convaincue, lui dit l'hôtesse: apprenez même que je vous ai peint à ses yeux comme le plus fidèle et le plus tendre des amans... Mais, Madame, lui dit Jones en l'interrompant, apprenez-moi, de grâce,

depuis quand j'ai le bonheur d'être connu de vous? Quant à moi, je rappelle en vain ma mémoire: je n'eus, je crois, jamais celui de vous connaître.

Oh! vous étiez trop jeune encore, lui dit-elle, pour vous souvenir du temps où je vous ai maintes fois tenu sur mes genoux chez le plus digne des gentilshommes du canton... Quoi! répliqua Jones, M. Alworthy est aussi connu de vous?... Sans doute, dit-elle. Et qui ne le connaît pas? Est-il quelqu'un dans le pays à qui son nom et son bon caractère ne soient point en vénération?... Sa réputation s'étend sans doute bien plus loin encore, répondit Jones; mais le Ciel seul connaît toutes les vertus de ce grand homme; le Ciel seul connaît toute l'excellence d'un cœur dont il n'a gratifié la terre que pour lui donner une idée de la divinité. Les hommes sont aussi ignorans dans ce genre sublime de bontés, qu'ils sont indignes de les ressentir : mais personne n'en fut jamais plus indigne que moi; moi qu'il avait pris plaisir d'élever si haut, après m'avoir, comme vous le savez sans doute, recueilli

dans la boue ! moi, pauvre et infortuné bâtard, qu'il avait adopté, qu'il avait daigné prendre pour son fils, et qui étais traité de même ! J'ai osé lui manquer ! j'ai été assez imprudent, ou plutôt assez malheureux pour mériter de lui déplaire ! Mais que dis-je ? oui, je l'ai en effet mérité, je l'ai trop mérité, Madame; je ne serai jamais assez ingrat pour oser croire qu'il ait pu commettre une injustice à mon égard. J'étais sans doute punissable; il a dû me chasser pour jamais de chez lui: je n'ai rien à reprocher qu'à moi-même... Ah ! jugez maintenant si je suis si condamnable de m'être fait soldat, surtout dans l'état désespéré de ma fortune... Jugez-en par vous-même : la voilà tout entière.

A ces mots, il tira une bourse de sa poche, qui, jetée sur la table, fit si peu de bruit en tombant, que l'hôtesse crut notre héros encore moins opulent qu'il ne l'était en effet.

Ce discours, terminé par une démonstration si évidente, produisit le plus grand effet sur l'esprit de l'hôtesse. Monsieur, lui dit-elle froidement, chacun mieux que per-

sonne sait le parti qui lui convient le mieux... Mais écoutons; n'ai-je pas entendu sonner? Oui, c'est moi qu'on appelle... Attendez; j'y suis... Ce sont des étrangers, sans doute... Adieu, Monsieur : si vous avez besoin de quelque chose, je vous enverrai la servante.

Ces mots étaient à peine prononcés, que l'hôtesse avait quitté la chambre, et dégringolait les escaliers.

CHAPITRE II.

Éclaircissemens.

N'INDUISONS personne en erreur. Des lecteurs pourraient croire que cette bonne hôtesse était en effet instruite et des amours et des aventures de Jones. Elle n'en savait pas un mot. Le lieutenant lui avait dit que le nom de Sophie avait occasioné la querelle où Tom avait été blessé; il n'en avait pas fallu davantage pour la mettre sur les voies d'apprendre le reste de la bouche de Jones même, et d'en tirer tout le parti que l'on a vu dans le dernier chapitre. La curiosité tenait un rang considérable parmi les qualités de cette femme : elle souffrait peu volontairement que ses moindres hôtes la quittassent sans qu'elle fût instruite de leur nom, de leur famille et de leurs facultés.

Dès qu'elle fut partie, Jones, sans s'aper-

r de la vivacité de sa retraite, ne s'oc-
que de l'idée de se trouver dans le
: lit où sa chère Sophie avait couché.
e source d'images tendres et riantes!
: nous aurions beau jeu à détailler tous
aisirs que dut notre héros à la chaleur
n imagination, si nous ne faisions pas
ion que les amans de ce genre ne fe-
ians doute que la moindre partie de
:cteurs.

tait alors dans cet heureux délire, lors-
: chirurgien arriva pour panser sa bles-
Le docteur ne pouvait manquer de trou-
: pouls du malade un peu ému. Il avait
eurs appris dans la cuisine que Jones
it pas dormi la nuit : c'en fut assez
déclarer que Tom était en grand dan-
:t que le seul moyen de prévenir les
;es de la fièvre était de saigner de nou-
le malade. Mais Jones, qui ne croyait
l'être, pria le chirurgien de se conten-
e lui panser la tête.

frater était entêté; il insista. Jones ne
t pas moins; il tint bon. Le premier
enfin, en déclarant qu'il ne répondait

pas des conséquences dangereuses qu
vraient le refus du malade, et en le p
de reconnaître du moins en temps et lieu
lui-même s'était opposé au remède qui p
vait seul le guérir. Tom le promit, et
docteur, en s'en allant, ne manqua pas
faire part à l'hôtesse de l'obstination du je
gentilhomme.

Mais cette femme, en revanche, n'eut r
de plus pressé que de lui apprendre d
quelle erreur ils étaient tombés tous les d
sur la naissance et les facultés de Jo
sans oublier son bannissement de c
M. Alworthy, bien moins encore la crai
où elle était d'en être pour l'écot de
aventurier, et monsieur le docteur pour
peines.

Quoi ! s'écria le chirurgien en colè
j'ai pu souffrir patiemment qu'une pare
espèce voulût m'apprendre mon métier
résister à mes ordonnances ! Je me se
laissé insulter par un drôle qui ne me paye
pas !... Je suis charmé d'avoir été averti
temps : nous verrons bientôt ce qui en se

A ces mots, il remonte à la chambre

Jones, en ouvre brusquement la porte, réveille le pauvre garçon, qui, plongé dans un profond sommeil, était délicieusement occupé de sa Sophie.... Prétendez-vous que je vous saigne, ou le refusez-vous? cria-t-il d'une voix tonnante.

Je vous ai déjà dit que non, répondit Jones en étendant les bras.... Et plût au Ciel que vous m'eussiez mieux entendu! vous ne m'eussiez pas arraché au sommeil le plus doux que je goûtai jamais.

Bon, bon! répliqua l'autre, le sommeil, ainsi que le manger, est souvent fatal à plus d'un malade. Encore un coup, et pour la dernière fois, voulez-vous être saigné tout à l'heure?

Eh bien ! pour la dernière fois, lui cria Jones, je vous répète que je ne le veux point.

En ce cas, je vous abandonne, et je m'en lave les mains, s'écria le docteur. Mais payez-moi les peines que j'ai déjà prises. Deux visites à cinq *schellings* chacune, deux pansemens *idem*, et un demi-écu pour la saignée... J'espère, lui dit Jones, que votre intention ne serait pas de m'abandonner dans

l'état où je suis.... Et je vous réponds, mo que mon intention est telle, dit brutalemen le docteur... En ce cas, répondit Jones, vou êtes un maraud; sortez d'ici dans l'instan même : vous n'aurez pas un sou de moi.

Fort bien ! s'écria le chirurgien, à qui l'air et le ton de Jones en avaient un peu imposé; j'étais bien sot de m'inquiéter tant... La belle chienne de pratique ! A quoi pense l'hôtesse, de m'appeler pour de tels vagabonds ?

Ces derniers mots furent prononcés en fuyant. Mais Jones, bien loin d'en être ému, se renfonça dans son lit, pour tâcher d'y retrouver et son sommeil et son rêve.

CHAPITRE III.

rée d'un barbier, digne confrère de celui de Bagdad, et de celui de Don Quichotte même.

'HORLOGE avait frappé cinq heures, lors- Tom Jones se réveilla en sursaut, après ıvoir dormi sept. Ce sommeil avait tel- ent rafraîchi son sang, et si bien réparé forces, qu'il se trouva en état de s'ha- r et de descendre dans l'hôtellerie. Il rit son porte-manteau, en tira du linge ıc et un habit complet; après quoi sen- que son estomac exigeait de lui quelque ouvenir, il passa une robe de chambre, s l'intention de faire un tour à la cuisine. 'hôtesse était au bas de l'escalier. Tom ordа civilement, en lui demandant ce lle avait pour dîner. Pour dîner! lui elle : il est ma foi temps d'y penser. Igno- vous qu'il est cinq heures passées?... ien, pour souper, soit, répliqua Jones :

peu m'importe, pourvu que je mange bientôt; car je n'eus en vérité jamais tant d'appétit... Il n'y a plus rien ici, repartit l'hôtesse, à moins que vous ne vouliez vous contenter d'un morceau de bœuf froid aux carottes, car il n'y a plus de feu dans la maison : il faut vivre de ce qu'on trouve; et plus d'un seigneur de ma connaissance fait ses choux gras de ce ragoût.... Je compte aussi en faire les miens, lui dit Jones; mais, de grâce, daignez le faire réchauffer.

La politesse et la douceur de Tom lui gagnaient tous les cœurs : l'hôtesse, à demi désarmée, ne put le refuser, et ajouta même, avec un demi-sourire, qu'elle était charmée de le voir si bien rétabli. Cette femme, au fond, n'était pas absolument méchante; mais elle aimait si tendrement l'argent, que l'ombre seule de la pauvreté lui donnait de l'humeur.

Jones alors remonta dans sa chambre, pour s'habiller et se faire raser, tandis qu'on préparait son dîner.

Le barbier qu'on lui envoya était d'un caractère unique, et d'une familiarité si sin-

gulière, qu'elle lui rapportait chaque jour un revenu passablement honnête de soufflets, par exemple, de coups de pied au cul, et autres politesses semblables, de la part des étrangers qui savaient assez peu leur monde pour ne point goûter ses plaisanteries. Le petit Benjamin (c'était son nom) n'en était pourtant pas plus sage; et, quoique ses petites libertés eussent été souvent mal accueillies, la passion de faire le *gentil* était si fort enracinée en lui, qu'il était incapable de taire une idée bonne ou mauvaise, dès que l'occasion se présentait de la mettre au grand jour. Il avait encore d'autres singularités dans le caractère, dont je ne ferai pas mention, pour laisser au lecteur le plaisir de les discerner lui-même à mesure qu'il fera une plus ample connaissance avec ce rare personnage.

Jones, qui avait des raisons pour être impatient d'être habillé, et qui s'apercevait que le barbier ne finissait pas de lui savonner le menton, le pria enfin de vouloir bien se dépêcher. A quoi l'autre répondit gravement (car de sa vie il n'avait ri): *Festina lentè*

est un adage que j'ai appris long-temps a
qué d'avoir touché le rasoir.

L'ami, répliqua Tom, j'aperçois que vo
êtes savant. Pauvre savant! dit le barb
non omnia possumus omnes. Encore! di
Jones; je crois parbleu qu'il récite des vers
Pardonnez-moi, Monsieur, dit Benjamin
non tanto me dignor honore... Et, en procé-
dant à son opération : Monsieur, ajouta-t-il,
depuis que je me mêle de la *barberie*, je
n'ai trouvé que deux raisons qui la justi-
fiassent : l'une, le désir d'avoir de la barbe;
l'autre, celui d'en être débarrassé. Et j'ose-
rais conjecturer, mon cher Monsieur, que
l'un de ces motifs vous a sans doute engagé
à en tâter, il n'y a pas encore long-temps,
pour la première fois. Sur mon honneur,
vous avez très-bien réussi! On peut dire de
votre barbe, qu'elle est *tondendi gravior...*
Et moi, je conjecture, lui dit Jones, que
vous êtes un drôle de corps.

Vous vous trompez, répondit le raseur;
je suis trop attaché aux matières philoso-
phiques : *hinc illa lacryma!* Monsieur, voilà
d'où vient mon infortune : trop de savoir a

é ma ruine... Et comment donc cela ?
ndit Jones... Hélas! Monsieur, répliqua
rbier, c'est ce qui m'a fait déshériter
mon père. Il était maître à danser : j'ai
ire avant que de savoir danser; il m'a
en grippe; mes frères ont eu tout son
; il ne m'a pas laissé un sou!..... Sou-
z-vous que je rase les tempes?... Ciel!
rompé-je? je crois voir *hiatus in ma-*
riptis !.... On m'a dit que vous alliez à
erre, mais je n'y vois point d'appa-
e... Pourquoi donc? lui dit Jones.

'est, répondit le barbier, que je vous
trop sage pour y porter une tête fêlée.
nerais presque autant porter du charbon
wcastle [1].

ır ma foi! s'écria Tom, tu m'as l'air
franc original, et je t'aime de cette hu-
r. Viens boire un coup avec moi après
r; je serai charmé de te connaître mieux.
h! mon cher seigneur, dit le barbier,
peu que la chose vous plaise, je suis
me à faire plus encore... Que feras-tu,

[1] Ce pays est très-abondant en mines de charbon.

l'ami? répondit Jones... Eh parbleu! je vous aiderai, s'il le faut, à vider la bouteille, répliqua le petit Benjamin : j'aime les bons cœurs, moi; et de même que vous m'avez jugé un drôle de corps dès le premier coup d'œil, de même, ou toutes les règles de la physionomie me trompent, ou je crois voir en vous l'un des meilleurs cœurs qui soient au monde.

Jones, qui pendant tout ce colloque avait achevé de s'habiller, descendit alors à la cuisine, mais avec une figure plus séduisante, ou je me trompe fort, que celle de cet Adonis jadis tant célébré par les poëtes. Le cœur de notre hôtesse y fut cependant insensible : le rapport de ses charmes avec ceux de Vénus était si dissemblable, qu'il n'est pas tout à fait étonnant que leurs goûts ne fussent pas les mêmes.

Tom, après avoir mangé de grand appétit, demanda une bouteille de vin en attendant le barbier, qui ne tarda pas à venir, et qui serait arrivé bien plus tôt s'il n'avait pas été occupé à écouter l'hôtesse, qui, après avoir rassemblé un cercle de son voisinage,

racontait dans sa cuisine l'histoire de notre héros à qui voulait l'entendre.

C'était, disait-elle, un pauvre enfant trouvé, nourri par charité dans la maison de M. Alworthy, chassé enfin pour ses friponneries, et notamment pour avoir osé en conter à la fille de son bienfaiteur, etc.

Le barbier, au nom de M. Alworthy, devint à l'instant tout oreilles; et dès qu'il sut que c'était Tom Jones qu'il venait de raser, il pria l'assemblée, en la quittant, de suspendre son jugement sur le compte d'une personne qu'il connaissait très-bien, et dont la naissance était peut-être plus illustre qu'on ne le pensait.

CHAPITRE IV.

Conversation de Jones et du barbier.

Tom, à l'arrivée du barbier, le salua d'une rasade, en le qualifiant du titre de *doctissime tonsorum;* à quoi notre docteur répondit gravement: *Ago tibi gratias, Domine.* Puis, regardant fixement Tom, et comme en cherchant à le reconnaître: Oserais-je, lui dit-il, Monsieur, vous demander si vous ne vous appelez pas Jones? A quoi l'autre ayant répondu, oui... *Proh Deûm atque hominum fidem!* s'écria le barbier, que d'événemens dans la vie, Monsieur Jones; recevez mes plus sincères obéissances. Je vois que vous ne me connaissez pas, et je n'en suis pas étonné: vous ne m'avez vu qu'une fois, et vous étiez bien jeune encore!

Mais, de grâce, parlons d'abord de M. Alworthy: comment se porte ce très-digne et très-respectable seigneur, *optimus ille om-*

nium patronus? J'aperçois, lui dit Jones, que vous me connaissez; mais quant à moi je n'ai pas le bonheur de vous connaître. Vous étiez trop jeune, vous dis-je, répliqua Benjamin... Mais, Monsieur, puis-je, sans risque de vous offenser, savoir où vous allez en partant d'ici?... Videz votre verre, Monsieur le barbier, lui dit Tom un peu ému, et trêve de questions, je vous en prie.

Le barbier, après s'être beaucoup excusé, protesta que l'intérêt seul qu'il prenait à la réputation de Monsieur Jones l'avait rendu assez hardi pour le questionner. Il lui apprit alors tout ce qu'il venait d'entendre dans la cuisine, de la part de l'hôtesse, ainsi que la façon dont il avait confondu cette femme et ses auditeurs. Personne au monde, ajouta-t-il, Monsieur, ne vous respecte plus que moi, depuis l'excès de votre générosité envers *George* le garde-chasse, dont j'ai été instruit, ainsi que toute la province, où votre nom est cher à tous les cœurs qui ne sont point ingrats. Pardonnez donc encore un coup à mon zèle et non à ma curiosité, des interrogations que lui seul a fait naître:

j'aime les cœurs tels que le vôtre; et ce
j'ai dit est parti du mien *amoris abundantiâ erga te.*

Les infortunés sont sensibles : la moindre marque d'amitié trouve toujours leur cœur ouvert. Celui de Jones était naturellement bon : qu'on ne s'étonne donc pas s'il ne tarda guère à se trouver mieux disposé en faveur du petit Benjamin. Les bribes de latin que cet homme lâchait à chaque instant, assez mal à propos, n'offraient qu'un ridicule aux yeux de Tom, mais lui prouvaient en même temps que l'éducation de ce barbier avait été moins négligée que celle de la plupart des gens de son état; ses façons même l'indiquaient encore davantage : ainsi Jones crut, en fin de cause, pouvoir se confier à lui.

Il lui raconta même toute son histoire, à quelques circonstances près : celle, par exemple, qui avait occasioné son démêlé dans le bois avec Tuakum, et termina son récit par la résolution qu'il avait prise d'aller servir sur mer : résolution qu'il aurait réellement effectuée, si la rébellion nouvellement

élevée dans le nord de l'Angleterre, en changeant ses desseins, ne l'avait pas conduit dans le village où il se trouvait maintenant.

Le petit Benjamin, après lui avoir accordé toute l'attention dont il était capable, conclut de cette histoire, que Jones avait certainement été calomnié et trahi auprès de son bienfaiteur par quelques ennemis secrets. Il n'était pas probable, selon lui, qu'un homme aussi généreux et aussi équitable que M. Alworthy se fût si promptement détaché d'un jeune homme qu'il aimait avec tant de tendresse, sans le concours de quelque intrigue tramée dans les ténèbres pour perdre l'innocent et malheureux Jones.

Ce sentiment était trop à l'avantage de M. Alworthy, par conséquent trop conforme à la façon de penser de M. Jones sur le compte de ce seigneur, pour n'être point avidement adopté. Le plaisir qu'il en ressentit le disposa bien mieux encore en faveur du barbier, qui, bientôt enhardi par les caresses de Tom, osa le prier de vouloir bien achever de satisfaire sa curiosité, en

lui disant le nom de cette aimable am
seule cause de ses malheurs.

Tom y réfléchit un moment; puis, en
nant tout à coup son parti: Vous en
trop dès à présent, lui dit-il, pour vo
cher le reste; et puisque ce nom, comm
tout lieu de le craindre, n'est peut-être
que trop connu par ma faiblesse, app
donc que celle que j'adore est l'incom
ble... Sophie Western.

Prok Deûm atque hominum fidem!
sieur Western aurait-il déjà une fille en
d'être mariée! s'écria le barbier.

Oui, mon cher Benjamin, lui dit J
et, qu'il plus est, une fille digne des
d'un monarque même: l'univers ne v
mais rien de si beau. Mais c'est là son m
dre mérite: sa bonté, ses vertus, surpa
sa beauté. Hélas! dussé-je la louer pe
un siècle entier, j'oublierais sans dout
core la moitié de ses charmes.

M. Western a déjà une fille à marier
cria de nouveau Benjamin, lui que j'
pas plus haut que cela..... *Tempus
rerum!*

La bouteille était sur sa fin : le barbier insista pour payer la sienne. Jones s'y opposa, en se rappelant son mal de tête, et pour lequel il n'avait peut-être déjà que trop bu. Avant que de remonter dans son appartement, il pria le barbier de lui procurer quelques livres pour s'amuser en attendant le sommeil. Des livres ! s'écria Benjamin. En quelle langue ? J'en ai de latins, j'en ai d'anglais, et tous très-curieux : *Erasmi Colloquia, Ovidius, de Tristibus, Gradus ad Parnassum;* tous auteurs excellens : ceux-là vous plairaient-ils ? Quant aux anglais, ils sont en moins bon ordre : j'ai cependant un volume des *Chroniques de Stowe*, le sixième de l'*Homère de Pope*, le troisième du *Spectateur*, le second tome d'*Échard*, le *Craftsman*, *Robinson Crusoé*, *Thomas à Kempis* presque complet, et deux tomes de *Brown*.

Envoyez-moi ces deux derniers, lui dit Jones; je ne les ai pas lus, et l'on m'en a dit du bien... On a raison, s'écria le barbier : Tom Brown est un des grands génies et des plus singuliers que l'Angleterre ait produits. Vous les aurez dans la minute... Mais, croyez-

moi, ne lisez pas long-temps; tâchez
de reposer..... Adieu, mon cher Mon
demain je reviendrai vous voir; compt
mon tendre attachement, et plus enco
toute ma discrétion.

CHAPITRE V.

Nouveaux talens du petit Benjamin.

e lendemain, à son réveil, Tom ressentit ques inquiétudes sur la désertion de son urgien : sa tête n'avait pas été pansée ıis deux jours; il en craignait les suites. ·envoyer chercher cet homme, cela n'é- plus praticable; d'en prendre un autre, nt est qu'il y en eût dans le village, cet e pouvait être instruit déjà par le pre- ·: tous ces messieurs se soutiennent en il cas; comment faire? Le garçon du ıret le tira d'embarras en l'assurant que onne n'était plus propre à lui rendre ice en cette occasion que celui qui ıit rasé la veille..... Le petit Benjamin ! ·ia Jones, tout étonné... Lui-même, ré- dit le garçon : c'est, de tous les chirur- s du canton, celui qui fait les plus belles s... En ce cas, courez donc le chercher.

Benjamin, instruit que c'était en qu
de chirurgien qu'il était maintenant ma
s'habilla en conséquence, prit une tou
tre mine que celle qu'il avait la veill
portant un bassin sous son bras, et e
dans l'hôtellerie d'un air à se faire rega
comme un important personnage.

Ah! ah! mon cher raseur, s'écria Jo
vous vous mêlez, à ce que je vois, de
d'un métier? Eh! que ne me disiez-
cela hier au soir? La chirurgie, répondit
vement Benjamin, est un art, et non pa
métier. La raison pour laquelle je ne vo
pas dit que je la professais, c'est que
étiez déjà dans les mains d'un autre, et q
n'aime pas à courir sur les brisées de mes
frères : *ars omnibus communis*. Mais vo
maintenant de quoi il s'agit : quand j'a
mis le nez dans votre tête, je vous dir
que j'en pense.

Quoique Tom n'eût pas grande idée
science, il souffrit pourtant que le ba
visitât sa blessure : ce qui ne fut pas p
fait, que Benjamin se tut en laissant éc
per un soupir.

Ne cherchez point à m'effrayer, lui dit Jones, bien moins encore à me flatter mal à propos; dites-moi nettement ce que vous augurez de mon état.

Est-ce en chirurgien, est-ce en ami, lui dit Benjamin, que vous voulez que je réponde? En ami, répliqua Jones. Sachez donc, lui dit le raseur, qu'il faudrait beaucoup d'art pour empêcher cette plaie d'être guérie avant qu'il soit trois jours. Voici un emplâtre qui ne vous coûtera pas plus qu'à moi: si vous voulez vous y fier, je réponds de vous corps pour corps. Tom consentit à tout; l'emplâtre fut bientôt prêt, et le pansement terminé.

Maintenant, s'écria Benjamin, j'abandonne la *dignité;* car elle est nécessaire aux gens de la profession que je viens d'exercer, sans quoi nous n'en imposerions jamais. Vous ne sauriez imaginer combien l'air grave et réfléchi ajoute au poids de nos décisions. Un barbier, sans que sa dignité en souffre, voit rire ses pratiques; l'autre aime mieux les voir pleurer.

Jones, de plus en plus enchanté du carac-

tère de Benjamin, présuma que l'histoire de cet homme était digne d'être entendue; en conséquence il le pria de la lui raconter. Le barbier, qui aimait à parler, et qui était ravi qu'on l'en priât, ferma la porte de la chambre; et s'étant rapproché de Jones avec un air sévère: Vous voulez, dites-vous, que je raconte mon histoire?.... Et bien, sachez que je revois en vous le plus grand de mes ennemis.

Qui? moi! s'écria Jones: qui? moi, votre ennemi!... Je ne vous vis, je crois, jamais.... Calmez-vous, lui dit Benjamin, je ne suis pas le vôtre. Si vous avez causé tous mes malheurs, vous étiez un enfant; je ne saurais vous en vouloir..... N'auriez-vous pas conservé quelque idée d'un certain Partridge, qui eut autrefois l'honneur de passer pour votre père, et dont ce titre a causé la ruine... J'en ai beaucoup ouï parler, lui dit Jones, et je me suis toujours cru son fils... Vous le voyez, ce malheureux Partridge. Vous n'êtes point mon fils... Ciel! qu'entends-je? s'écria Tom: eh! qui donc est mon père? et comment se peut-il qu'un faux soupçon vous ait

causé tous les maux dont je ne suis que trop instruit?... Ce qui nous surprend le plus, lui dit gravement Benjamin, n'en est très-souvent pas moins vrai. Mais, quoiqu'il soit assez dans la nature de l'homme de haïr la cause même innocente de ses malheurs, je suis d'un tempérament différent. Je vous ai même aimé depuis que la noblesse de vos procédés envers George (le garde-chasse) est parvenue jusqu'à moi; et ce que je trouve en effet d'extraordinaire dans notre rencontre, me persuade intimement que vous êtes né pour m'indemniser de tout ce que j'ai souffert à cause de vous. J'ai même fait trois rêves consécutifs et très-suivis, qui m'annoncent une grande fortune, que je suis résolu de chercher, à moins que vous n'ayez assez de cruauté pour vous y opposer.

Je serais enchanté, répondit Jones, d'en être l'instrument, et de pouvoir vous rendre plus heureux que je ne vous rendis misérable. Je n'y vois pourtant, du moins pour le présent, pas grande apparence. N'importe, disposez de tout ce que je puis.

Je vous prends au mot, répliqua Benja-

min : toutes mes prétentions se bor
vous suivre à la guerre. Que dis-je? c
est si violent en moi, que si vous all
refuser, vous tueriez d'un seul mot u
bier, et, qui pis est, un chirurgien.

Jones, après l'avoir assuré en rian
se croirait trop coupable envers le p
employa toutes les raisons que la pr
put lui suggérer pour détourner Be
d'un projet aussi chimérique. Son élo
fut perdue : le barbier, que nous appel
désormais Partridge, insista sur ses
en fit tout le détail, et ne voulut pas
sister de son dessein. Notre héros, q
conçu de l'amitié pour lui, eut recc
dernier remède. Vous me croyez peu
lui dit-il, en état de vous faire dès à p
une espèce de sort? vous vous trompe
cher ami, et en voici la preuve. A ce
Tom, après avoir vidé sa bourse
table, et dans laquelle il se trouvait
dix *guinées*, déclara à Partridge que
exactement toute sa fortune.

Mais Partridge, dont les espéranc
taient fondées que sur l'avenir, ne pa

médiocrement ému de la modicité des finances de Jones. Je suis, dit-il, un peu plus opulent que vous. Prenez tout ce que j'ai; je ne prétends pour toute grâce, que celle de vous suivre en qualité de domestique:

Nil desperandum Teucro duce, et auspice Teucro.

Mais l'offre généreuse de Partridge, eu égard à l'argent, fut absolument refusée par Jones.

Il fut délibéré entre eux de partir dès le lendemain matin. La seule difficulté qui les retînt encore ne provenait que de l'embarras que leur causerait le porte-manteau de Jones, un peu trop lourd pour ne pas exiger un cheval.

Partridge proposa de ne se charger que du linge, et de laisser tout le reste chez lui. L'expédient fut adopté, et le barbier quitta son nouveau maître, dans l'intention d'aller tout préparer chez lui pour le départ du lendemain.

CHAPITRE VI.

Autres raisons qui justifient encore mieux la cond
Partridge que celles du chapitre précéden

Quoique Partridge fût le plus sup
tieux des mortels, il ne se serait peu
pas si aisément déterminé à suivre Ton
son expédition militaire, si l'espoir d
tin, à la suite de quelque bataille, n
pas violemment tenté.

Ajoutons à ceci que Partridge, après
profondément réfléchi sur l'histoire de
ne pouvait concevoir que M. Alwort
ainsi chassé son fils (car il croyait f
ment que Tom l'était) pour des raison
légères que celles dont on venait de lu
part. Il avait par conséquent conclu qu
ceci n'était que pure fiction, et que le
tinage de Jones, dont il avait souve
parler, était la seule cause qui lui e
déserter la maison paternelle. Cett

s'était fortifiée dans la tête du barbier. Il avait senti que s'il pouvait parvenir à disposer insensiblement ce jeune homme à retourner chez son père, ce serait un service assez signalé pour lui mériter sa grâce auprès de M. Alworthy. En poussant encore plus loin ses espérances, le spéculatif barbier se voyait déjà accueilli, récompensé et enrichi dans le château de son ancien maître; il allait enfin passer le reste de ses jours en paix au sein de sa patrie, qu'il aimait intérieurement mille fois plus que ne font certains déclamateurs de ce pays, qui semblent ne respirer que cet unique sentiment.

Quant à Jones, il se croyait trop convaincu du zèle et de l'amitié de Partridge, pour oser soupçonner que quelque vue intéressée pût corrompre la pureté de ses intentions. Né très-peu défiant, il n'était pas assez âgé pour l'être devenu. Si la défiance n'est point née avec nous, c'est l'âge qui la donne.

Le lendemain, au point du jour, le diligent Partridge était à la porte de Jones, le bissac sur le dos, et tout prêt à partir. Ce meuble

était son ouvrage; car il joignait e
tous ses autres talens celui d'être
Son linge était empaqueté; il en fi
de celui de Jones, et sortait déjà
des nippes superflues de son maît
comptait aller serrer chez lui, lorsqu
arrêté par l'hôtesse, qui lui déclar
ment que l'usage immémorial de s
était qu'il n'en sortît pas un chaus
la carte ne fût payée.

Partridge, indigné de l'affront,
en vain toutes ses qualités, et lacha b
de latin. Mais l'hôtesse, ferme sur l'é
du logis, fut inébranlable. Il fallu
soudre à payer, et, qui pis est, à se vo
ment écorché. Après quoi nos deu
geurs quittèrent la maison, sans qu'on
seulement s'abaisser jusqu'à leur s
un bon voyage.

CHAPITRE VII.

Où le traducteur français parle seul.

L'AUTEUR anglais, après avoir conduit Tom et Partridge jusqu'à Glocestre, sans aucune aventure digne d'être transmise à la postérité, les fait dîner dans une fameuse auberge, dont l'hôtesse, aussi aimable que polie, fait un très-honnête accueil à M. Jones, qui a même le plaisir de dîner avec elle. Deux autres voyageurs se trouvent dans la même hôtellerie. L'un est ce même procureur que nous avons vu, dans le premier volume, venir annoncer à M. Alworthy, malade alors, la mort de madame Blifil, sa sœur, et qui était resté trop peu de temps au château pour connaître Tom Jones. Le nom de ce procureur est Dowling. L'autre personnage est un soi-disant avocat, au fond, courtier d'affaires, tranchant de l'important, que le hasard ou le besoin avait quelquefois con-

duit dans la cuisine de M. Alworthy, sans pourtant qu'il eût jamais eu l'honneur de parler au maître de la maison.

Ce dernier personnage, piqué de n'être pas assez accueilli par Jones, qui ne se rappela pas de l'avoir jamais vu, attend qu'il soit sorti de table, pour le peindre aux yeux de l'hôtesse avec les plus noires couleurs. Le procureur, qui, malgré lui-même, a pris quelque amitié pour Tom, s'efforce en vain de le défendre, en assurant l'hôtesse qu'il n'a jamais ouï parler qu'en bien de ce jeune homme. L'autre affirme, et par serment, qu'il n'a rien dit que de vrai, et qu'il n'ait appris d'original au château de M. Alworthy, d'où, si l'on veut l'en croire, il ne fait que de revenir. Sur quoi le procureur reste muet, ronge ses doigts, paye son écot, et part. Le médisant, content de sa victoire, ne tarde pas à en faire autant, et laisse l'hôtesse très-indisposée contre Jones, qui, en rentrant dans la chambre pour prendre du thé avec elle, se voit durement refusé. Ce changement d'humeur dans une femme que Jones avait trouvée très-affable au dîner, le surprend, et l'of-

fense au point de ne vouloir pas rester plus long-temps chez elle. Partridge, qui s'y trouvait au mieux, objecte en vain que la nuit est prochaine, et propose d'autres bonnes raisons pour ne pas hasarder d'aller plus loin, dans l'obscurité, et surtout en hiver. Son maître veut être obéi. Il satisfait l'hôtesse, et tous les deux quittent l'hôtellerie.

CHAPITRE VIII.

Dialogue entre Jones et Partridge.

Il était cinq heures sonnées (dit l'éloquent auteur anglais, en style beaucoup plus fleuri) lorsque nos deux aventuriers sortirent de Glocestre : la nuit même n'eût pas tardé à devenir très-noire, si la lune, alors dans son plein, ne fût tout à coup venue éclairer l'horizon.

Tom ne marcha pas long-temps sans porter ses regards sur cette belle et officieuse planète, et sans demander à son compagnon si de sa vie il avait vu une plus agréable soirée. Le bon Partridge, qui n'avait quitté qu'à regret l'abondante cuisine de Glocestre, était trop occupé de son chagrin, pour songer seulement à lui répondre. Notre héros continua l'éloge de la lune, et cita même en sa faveur quelques passages de Milton, celui de tous les poëtes connus qui a parlé *le plus*

sublimement des deux flambeaux célestes. Pour amuser Partridge, il lui raconta même l'histoire rapportée dans le *Spectateur,* de deux tendres amans, qui, forcés de se séparer, étaient convenus de s'entretenir, quoique très-éloignés l'un de l'autre, en regardant fixement la lune à certaine heure convenue entre eux : tous deux très-satisfaits de la seule pensée que chacun d'eux, à l'instant même, envisageait le même objet. De tels amans, ajouta Jones en poussant un soupir, avaient probablement des cœurs bien formés pour sentir tout ce que l'amour a de plus sublime et de plus délicat !... Cela pourrait bien être, lui répondit en murmurant son compagnon, mais j'envierais encore plus leur bonheur, s'ils étaient insensibles au froid. A mon égard, je suis transi; et si bientôt nous ne rencontrons quelque abri, je pourrai bien laisser mon nez en route. Fi donc ! fi donc, encore un coup, monsieur Partridge ! lui dit Jones. Est-ce là ce courage que vous me vantiez tant hier ? Eh quoi ! nous allons chercher l'ennemi, et le moindre froid vous effraye ! Je désirerais, il est vrai,

que dans ce moment-ci quelque bon guide nous apprît lequel de ces chemins nous devons prendre : voilà ma seule inquiétude... Oserais-je vous proposer un conseil ? lui dit Partridge... *Interdùm stultus opportuna loquitur*... Eh bien ! lequel choisiriez-vous ? s'écria Jones. Ni l'un, ni l'autre, répondit Partridge; le seul chemin dont nous soyons bien sûrs, est celui qui nous a conduits jusqu'ici : en redoublant le pas, nous nous retrouverons en moins d'une heure à l'hôtellerie de Glocestre. Mais, si nous allons en avant, Dieu sait si d'ici à demain nous arriverons quelque part.... Vous vous trompez, répliqua Jones : prenons à gauche; je crois entrevoir les montagnes qu'on nous a dit n'être pas éloignées de Worcestre; et là, si vous voulez tout de bon me quitter, vous en serez le maître : à mon égard, rien ne pourra me détourner de suivre mon dessein.

Partridge, humilié qu'on pût le supposer capable de sitôt se rebuter, protesta dans l'instant à Jones que l'intérêt de son ami l'avait seul fait parler, et qu'il était bien sûr de le suivre partout.

Ils marchèrent alors quelques instans sans se rien dire. Jones soupirait, et Partridge bien plus amèrement encore, quoique par un autre motif, lorsque notre héros, en s'arrêtant tout à coup, et en prenant la main de Partridge : Qui sait, lui dit-il, mon ami, si la plus charmante des créatures n'a pas en cet instant les yeux fixés sur cette même lune que je regarde avec tant de plaisir ?... Cela pourrait n'être pas... impossible, répondit l'autre; mais si les miens étaient dans cet instant fixés sur un bon aloyau, le diable pourrait emporter la lune et ses cornes avant qu'elle obtînt de ma part le plus léger coup d'œil... Cette réponse est bien d'un cannibale ! s'écria Jones. Mais, dis-moi, mon cher Benjamin, ne fus-tu jamais amoureux ?.... Hélas ! répondit-il en soupirant :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

Plût au Ciel que ce malheur ne me fût jamais arrivé !... Ta maîtresse était donc bien cruelle, lui dit Jones ?... Tu n'en étais donc pas aimé ?

Jugez-en vous-même, Monsieur, lui dit

Partridge, puisque la chienne ne m'épouse que pour avoir le plaisir de me faire enrager d'autant plus à son aise. Mais, grâces au Ciel, elle n'est plus; et, si j'imaginais qu'elle habitât maintenant dans la lune, ainsi que le prétend certain auteur dont le nom m'est indifférent, la peur de la revoir m'empêcherait de jamais regarder cet astre. Je voudrais cependant, uniquement par pur égard pour vous, que cette planète bizarre devînt tout à coup un miroir, et que votre chère Sophie se trouvât placée vis-à-vis... Ah cher Partridge! s'écria Jones, quelle heureuse pensée! L'imagination seule du plus tendre des amans a pu la faire naître. O mon ami! que ne puis-je seulement espérer de la revoir un jour? Hélas! mon rêve était délicieux: il s'évanouit pour jamais!... L'excès de mon malheur présent ne peut être adouci que par l'oubli de mon bonheur passé.

Et pourquoi, répondit Partridge, pourquoi désespérer de revoir l'aimable Sophie? Si vous vouliez m'en croire, non-seulement vous pourriez la revoir, mais vous pourriez même la posséder.

ı! garde-toi, Partridge, de réveiller en
le pareilles idées : je n'ai déjà que trop
ɔattu de si fatals désirs.
a foi, Monsieur, si vous aimez, non-
ment sans espérance, mais sans désir
ɔsséder votre maîtresse, votre amour
'un genre que je ne saurais définir. A la
ıe heure, lui dit Jones ; mais laissons-là
matière... Dis-moi pourtant quel était
onseil que tu me proposais dans le
ıent ? De nous en retourner à Gloces-
lui dit Partridge, et là je vous dirai le

vous ai déjà instruit de ma résolution,
sieur Partridge... J'aperçois que la vôtre
ıe m'abandonner : ne vous contraignez
; partez, et recevez cette *guinée* comme
aible garant de ma reconnaissance. Il
ıt trop injuste que je vous forçasse d'al-
ɔlus loin ; et, à vous parler vrai, mon
désir est d'affronter une mort glorieuse,
ervant ma patrie.
ar'ridge, attendri par la beauté des sen-
ns de Tom, et convaincu de l'inutilité
es efforts pour le détourner de sa réso-

lution, imagina qu'il était convenable de se taire, ou de l'apaiser par des promesses réitérées d'un attachement éternel.

CHAPITRE IX.

Étrange aventure.

Nos voyageurs achevaient ce dialogue, lorsqu'ils arrivèrent au pied d'une montagne extrêmement escarpée. Là, Jones s'arrêtant tout à coup, et levant la tête, garda quelques instans le silence. Je serais bien tenté, dit-il enfin, de monter au sommet de cette montagne : par ce beau clair de lune, la vue doit y être charmante, et surtout pour quelqu'un qui aime à s'entretenir dans ses idées mélancoliques... A la bonne heure, répondit Partridge; mais, si la cime de ce mont est propre à procurer des idées tristes, j'imagine, par la raison contraire, que cette vallée doit en faire naître d'agréables; ainsi trouvez bon que j'y reste. Il ne fait déjà que trop froid ici, sans risquer d'aller nous morfondre encore un peu plus là-haut : cherchons plutôt quelque tanière, où nous puissions nous

réchauffer, et reprendre des forces..... A vous permis, répliqua Tom : placez-vous seulement à la portée de ma voix, et j'aurai soin de vous rappeler à mon retour.

Je me flatte, Monsieur, lui dit Partridge, que depuis quelques momens vous ne vous avisez pas d'extravaguer ?.... Pardonnez-moi, répondit Jones, si tant est que l'envie de monter jusque là-haut soit une extravagance : mais, puisque vous avez tant froid, je voudrais que vous restassiez ici; je serai sûrement à vous avant qu'il soit une heure... Non pas, s'il vous plaît! s'écria Partridge, qui à sa poltronnerie naturelle joignait encore la crainte des *esprits :* j'ai fait serment, en quelque lieu que vous alliez, de ne jamais abandonner mon maître et mon ami.

En discourant ainsi, Partridge apercevait à travers les arbres une lumière qui ne lui paraissait pas éloignée. Ravi de cette découverte : Ah, Monsieur ! s'écria-t-il, le Ciel exauce enfin mes vœux; je vois une maison, peut-être même est-ce une hôtellerie. Si vous avez pitié de moi un peu

que de vous-même, gardons-nous de
mépriser les faveurs de la Providence.
conque habite ces affreux déserts, pour
qu'il soit chrétien, ne saurait refuser un
t coin de chambre à des malheureux tels
nous. Tom ne put résister aux pres-
es instances de Partridge, et tous les
x dirigèrent leurs pas vers l'endroit d'où
tait la lumière.
s trouvèrent bientôt la porte d'une es-
e d'ermitage, où Jones frappa, et appela
ieurs fois sans que personne répondît.
tridge, dont la tête n'était remplie que
revenans, de lutins et de sorciers, trem-
bientôt de tous ses membres, et com-
ıçait à invoquer toute la cour céleste,
qu'aux cris redoublés de Jones, une
lle femme, en montrant sa tête par la
ırne d'un grenier, leur demanda, d'une
x tremblante et cassée, qui ils étaient, et
u'ils prétendaient d'elle ?... Ce sont deux
ageurs égarés, et demi-morts de froid,
ondit Tom, qui ne vous demandent rien
ın asile et du feu... Qui que vous soyiez,
liqua la vieille, vous n'avez point d'af-

faire ici, et surtout à cette heure; ne vous flattez donc pas que je descende.

Partridge, que le son d'une voix humaine avait un peu rassuré, devint tout à coup éloquent: il exagéra pathétiquement ses souffrances et le danger où il était de perdre la vie, ainsi que son compagnon, si la vieille avait la cruauté de ne pas s'attendrir; il ajouta même que la personne avec qui il s'était égaré était un des plus grands seigneurs de la province, et n'oublia enfin que le seul argument capable de toucher l'inexorable vieille. Tom parla beaucoup moins; mais l'offre d'un demi-écu, jointe à l'élégance de sa figure, que la femme avait eu le temps de parcourir au clair de la lune, dissipa toutes ses craintes, et la détermina enfin à leur ouvrir la porte. Ils trouvèrent bon feu; et Partridge, au comble de la joie, n'eut rien de plus pressé que d'y courir. Mais il était à peine réchauffé, que les mêmes idées qui occupaient toujours sa tête, relativement aux enchantemens et aux sortilèges, vinrent la troubler de nouveau; et le lecteur ne peut imaginer une figure plus pro-

à inspirer de pareilles idées, que celle de la vieille, qui se tenait alors debout devant le timide Partridge. C'était le vrai *pendant* de la sorcière si énergiquement dépeinte par Otway, dans sa tragédie de *l'Orpheline;* une femme, en un mot, qui, sur sa seule physionomie, eût été pendue, sous le règne du roi Jacques Ier.

D'autres circonstances, également effrayantes, se présentaient en foule pour confirmer Partridge dans son opinion. Le genre de vie de cette femme, qui, à ce qu'il croyait, demeurait seule en un lieu si désert; une maison dont les dehors semblaient encore trop bons pour elle, et dont le dedans était d'une propreté et d'une magnificence surprenante: tout cela lui semblait si peu naturel, que le diable devait nécessairement y avoir quelque part.

Jones lui-même n'était pas peu surpris de tout ce qu'il voyait: car, indépendamment de la richesse recherchée des meubles, chaque coin de l'appartement offrait aux yeux des raretés très-dignes d'occuper les regards des plus fins connaisseurs.

Tandis que notre ami Tom était tranquillement occupé à regarder ces curiosités, et que Partridge, en se grillant auprès du feu, tremblait de tous ses membres, sans oser, qu'à la dérobée, jeter un œil timide sur la vieille: J'espère, Messieurs, leur dit-elle, que vous voudrez bien vous hâter de sortir de cette maison; j'attends à tout instant mon maître, et je ne voudrais pas, pour le double de ce que j'ai reçu, qu'il vous rencontrât ici... Vous avez donc un maître, lui dit Jones? Pardon, ma bonne femme! j'avais peine en effet à vous croire maîtresse d'une maison où je vois tant de belles choses. Ah, Monsieur! s'écria-t-elle, si la moindre partie de leur valeur était à moi, je me croirais trop riche. Mais, encore un coup, ne restez pas plus longtemps ici, car il va revenir dans la minute!... Qu'appréhendez-vous donc? interrompit notre héros: pourra-t-il condamner un trait d'humanité aussi louable que le vôtre?.. Hélas! dit-elle, c'est un homme bien étrange; il ne ressemble en rien aux autres: il n'en veut fréquenter aucun; il les déteste tous; il ne sort presque point, et ne va jamais que

la nuit, de peur d'en rencontrer. Mais on craint également de le voir; car son seul aspect est suffisant pour effrayer quiconque ne l'a point déjà vu. On l'appelle dans le pays l'*Homme de la Montagne*, parce qu'il s'y promène volontiers la nuit : le diable même n'est pas plus redouté par le peuple... Et je crains toute sa fureur, s'il faut qu'il vous rencontre ici!

Partons, Monsieur, dit en frémissant Partridge; je ne sens plus de froid, et me voilà prêt à vous suivre : n'irritons pas le maître de cette bonne femme; elle pourrait s'en ressentir, et... croyez-moi, Monsieur, partons... la nuit est admirable... Et voyez-vous ces pistolets tout le long de la cheminée?... ils sont chargés, sans doute... et qui sait... Tais-toi, lui dit Jones, en le regardant de travers : je te garantis de toute espèce de danger... Oh! quant à cet article, interrompit la vieille, il n'a jamais fait de mal à personne; s'il a des armes, c'est pour sa sûreté : cette maison a déjà soutenu plus d'un siége, et depuis quelques nuits nous avons cru entendre des voleurs. A mon égard, je ne puis

concevoir qu'il n'ait pas encore été assass
dans ses promenades nocturnes. Il ne
doit sans doute qu'à la crainte qu'il a r
pandue dans l'esprit du peuple, et au p
d'apparence qu'il vaille la peine d'être vo

J'aurais cru, lui dit Tom, à la vue des ta-
retés qui ornent cet appartement, que votre maître était un voyageur... Aussi l'a-t-il été, répondit la vieille, et même très-fameux: il est peu d'hommes plus savans que lui, et je soupçonne qu'il n'a pas été heureux en amour. Mais, quelle que soit la cause du train de vie qu'il a choisi, il est sûr que, depuis trente ans passés que je le sers, il n'a pas dit quatre mots à personne.

Le plaisir de parler avait fait oublier à la bonne femme que son maître pouvait arriver à chaque instant, et celui de s'entretenir d'un homme si extraordinaire, rendait Jones aussi abondant en questions que Partridge en bonnes raisons pour déloger au plus tôt; lorsque la vieille, en pâlissant tout à coup, s'écria qu'elle entendait le signal de son maître, et qu'au même instant une autre voix fit entendre ces mots: *Allons, vieux coquin,*

où est ton argent? Montre-nous tous tes trésors, traître, ou je te brûle la cervelle...

Grand Dieu! s'écria la vieille, c'est sûrement quelque voleur qui vient d'attaquer mon maître... Hélas! que faire? ô Dieu! que vais-je devenir?... Que faire? s'écria Jones: ces pistolets sont-ils chargés? Hélas! non, Monsieur.... Au nom du Ciel, ne nous massacrez point! (La bonne femme n'avait point alors meilleure opinion de ceux du dedans que de ceux du dehors.) Tom ne daigna pas lui répondre; mais, en se saisissant d'un vieux sabre très-large qui pendait à la tapisserie, il vola au secours du solitaire, qu'il trouva terrassé par deux hommes auxquels il demandait la vie. Tom ne leur fit aucune question; mais il tomba si vivement sur eux avec son redoutable cimeterre, que les voleurs, peu disposés à cette attaque, se hâtèrent de lâcher prise et de se sauver, en roulant jusqu'au bas de la montagne.

Jones, après les avoir reconduits quelques pas, revint au vieux solitaire, qu'il trouva presque sans sentiment, et qu'il fit revenir, en lui marquant combien il prenait part à

son malheur, au cas qu'il fût aussi blessé qu'on le pouvait craindre.

L'*Homme de la Montagne* ouvrit les yeux, fixa quelques instans notre héros, et s'écria en soupirant : Non, Monsieur, non, mes blessures sont peu de chose, et je rends grâces à votre pitié!... J'aperçois, Monsieur, lui dit Tom, que vous n'êtes pas sans soupçons sur le compte des personnes mêmes qui ont eu le bonheur de vous être ici de quelque secours; je ne puis même absolument vous condamner : rassurez-vous pourtant; vous ne voyez ici que des amis, charmés d'avoir été assez heureux pour vous défendre. Nous nous étions égarés dans ces bois : le froid de cette nuit nous avait fait chercher quelque soulagement chez vous, et nous allions partir, lorsque vos cris nous ont fait voler à votre défense. Voilà votre arme, Monsieur; c'était uniquement pour vous servir que je m'en étais emparé : je n'en ai plus besoin, daignez, s'il vous plaît, la reprendre.

Le bon vieillard, après avoir repris son sabre teint du sang de ses ennemis, jeta un regard de surprise et d'admiration sur

, poussa un long soupir et s'écria : Par-
pardon, jeune étranger ! je ne fus pas
urs si défiant, et je ne fus jamais ingrat...
ez donc grâces au Ciel, lui dit Jones :
lui seul qui vous a préservé ; quant à
vous ne me devez rien : l'humanité vou-
ıe je vous secourusse ; j'aurais fait pour
ıtre ce que j'ai fait pour vous.
uffrez que je vous envisage un peu
ς, lui dit le vieux solitaire... Quoi ! vous
ıomme, et vous connaissez la pitié ?....
je commence à sentir que cela peut être.
z, entrez dans ma chaumière : c'est à
que je dois la vie.

vieille femme était partagée entre la
te que lui inspirait son maître, et celle
e ressentait pour lui ; Partridge était,
ıt possible, encore plus effrayé. L'une
ant, lorsqu'elle vit son maître accueil-
ısi Tom, commença à se rassurer : mais
e n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur
nge habillement de cet homme, que
reur ne connut plus de bornes.

dire vrai, l'air et l'accoutrement du
ire auraient eu droit de troubler une

âme plus ferme. Figurez-vous la taille la
haute et la plus décharnée; une barb
patriarche unie aux traits les plus marq
de la décrépitude, le tout enveloppé d'
simarre de peau d'âne, et surmonté d
très-gros bonnet d'ours : c'est à peu près
portrait de l'ermite.

Je crains fort, Messieurs, leur dit-il, dè
qu'ils furent entrés chez lui, de n'avoir rie
à vous présenter maintenant qui soit dign
de vous : mes provisions sont médiocres
journalières. Je puis cependant vous offr
un doigt d'excellente eau-de-vie, que je co
serve très-soigneusement depuis trente an
Tom se dispensa poliment d'en boire; et l
douceur de son caractère ayant achevé d'
tablir la confiance dans l'esprit de son hôt
le solitaire lui demanda par quel hasard u
homme du rang dont il paraissait être
trouvait égaré à pareille heure, et surto
à pied, dans des lieux si déserts ?

Souvent les apparences sont trompeuse
répondit Jones; et je ne suis pas plus ce q
vous me croyez être, qu'en état de vous di
au vrai dans quel lieu je vais maintenant.

Quel que vous puissiez être, et quels que soient vos desseins, lui dit le vieil ermite, je ne me sens pas moins dans l'impossibilité de jamais reconnaître à mon gré tout ce que je vous dois.

Encore un coup, répliqua Tom, vous ne me devez rien. Que peut-on mériter en hasardant pour son prochain un bien que l'on n'estime plus? Rien n'est maintenant à mes yeux si méprisable que la vie.

Je suis fâché, jeune homme, répondit l'inconnu, qu'à l'âge où je vous vois, vous ayiez d'assez fortes raisons pour vous croire si malheureux.

Oui, je le suis, je le suis en effet, Monsieur! s'écria Jones; et personne ne le fut jamais davantage.... C'est sans doute un ami, peut-être une maîtresse, qui vous causent tant de regrets?

Ah! quels mots osez-vous prononcer? lui dit en soupirant notre héros. Un seul de ces malheurs est beaucoup plus que suffisant pour déchirer un cœur aussi sensible que le mien.

J'ai tort, sans doute, interrompit promp-

tement le vieillard : pardon si, trop indiscrètement curieux, j'ai hasardé de vous déplaire... Hélas ! je ne saurais vous condamner, s'écria Jones, et je vais peut-être risquer de vous déplaire aussi.

Tout ce que je vois en ces lieux, votre genre de vie, les raisons peu communes qui sans doute vous l'ont fait embrasser, la peur que d'étranges malheurs n'en aient été la cause, les bontés que vous daignez me témoigner, et les sentimens que je me sens pour vous, tout me force et m'enhardit à vous supplier de pardonner à des mouvemens curieux qui m'agitent moi-même.

Le vieil ermite soupira encore, et se tut quelques momens. De là regardant Jones avec douceur : J'ai lu, dit-il, jadis, qu'une figure intéressante était pour celui qui la porte la meilleure lettre de recommandation; et, dans ce cas, personne, en vérité, ne fut jamais si bien recommandé que vous. Je me croirais pourtant le plus ingrat des hommes, si ce sentiment seul commandait maintenant à mon cœur; et la plus grande de mes peines est de ne pouvoir vous prouver que par des

mots toute la vivacité de ma reconnaissance. Si l'histoire d'un malheureux vous paraît digne de votre curiosité, je suis prêt à la satisfaire, et avec d'autant moins de répugnance, que je n'entrevois que trop une espèce de conformité dans nos fortunes, qui joint la pitié la plus tendre aux autres sentimens que j'ai si justement conçus pour vous.

Le solitaire allait commencer son histoire, lorsque Partridge, un peu remis de ses terreurs, crut, pour se rétablir entièrement, ne devoir point oublier cette eau-de-vie de trente ans, si vantée l'instant auparavant par son hôte. Il s'en laissa patiemment verser rasade; après quoi l'ermite parla ainsi.

CHAPITRE X.

Histoire de l'Homme de la Montagne.

Je suis né en 1658, dans un village du comté de Somerset. Mon père était ce qu'on appelle un bon gentilhomme-fermier. Il avait en propriété un petit bien d'environ 300 livres sterling de revenu, et en avait pris un autre à ferme à peu près de même valeur. Sa prudence et son économie l'eussent mis en état de vivre avec beaucoup d'aisance, s'il n'avait pas eu une méchante femme, et, qui pis est, une folle, qu'il se vit enfin forcé de confiner presque absolument dans l'intérieur de sa maison, plutôt que de risquer de se voir ruiner en peu de temps par ses extravagances.

Il eut pourtant de cette moderne *Xantippe* (C'était aussi le nom de la femme de Socrate, interrompit Partridge.); il en eut, dis-je, deux enfans, dont j'étais le plus

jeune. Le plus cher désir de mon père était de nous donner une bonne éducation; mais mon aîné, qui, malheureusement pour lui, était le bijou de ma mère, crut toujours devoir se dispenser de rien apprendre : de sorte qu'après avoir passé sans fruit cinq ou six années à l'école, mon père, averti par son maître de l'incapacité volontaire du disciple, se vit forcé de le retirer des mains de ce pauvre homme, qu'il plaisait à ma mère d'appeler le tyran de son fils.

Oh ! que j'ai connu de ces mères-là ! s'écria Partridge, et qu'elles m'ont fait enrager ! De tels parens sont plus dignes d'être fustigés que leurs enfans mêmes. Jones reprocha un peu aigrement au pédagogue son intempérance de langue; et le solitaire continua ainsi :

Mon frère donc, à l'âge de quinze ans, après avoir borné toutes ses connaissances à celle de son fusil et de son chien, était parvenu au sublime degré de tuer aussi adroitement un lièvre au gîte, qu'une corneille en l'air : grand motif d'admiration pour les paysans de notre village, et de satisfaction pour ma mère.

Le sort de mon frère me parut d'abor bien plus gracieux que le mien: il était libre et j'étais sous la férule; mais je changea bientôt d'avis. Accoutumé de bonne heure a travail, le travail me devint aisé; il me de vint même agréable, au point que les jour de fête et de congé étaient pour moi des jour d'ennui. Ma mère, qui s'en aperçut, et qu avait le désagrément d'entendre vanter mo application et mes progrès par tous les gen tilshommes du canton, ne tarda pas à crain dre que mon père ne vînt peut-être à m'ai mer trop. Elle prévint cet inconvénient, qu croisait ses desseins par rapport à mon frère en me rendant la maison paternelle à te point odieuse, que je demandai à aller à Ox ford, où je continuai mes études jusqu'a moment où l'accident le plus fatal, en met tant fin à mes travaux littéraires, devint l source de tous les malheurs de ma vie.

Nous avions dans notre collége un jeun gentilhomme, nommé sir George Greshan propriétaire d'un très-gros bien, et qui, pa le testament de son père, n'en pouvait libre ment disposer qu'à l'âge de vingt-cinq ans

mais qui, par la facilité de ses tuteurs, se trouvait en état de faire une dépense extrêmement considérable pour un écolier.

A travers toutes les mauvaises inclinations que ce jeune homme avait reçues de la nature, il en était une que je puis, sans rien exagérer, appeler diabolique. Son suprême plaisir était de ruiner tous les jeunes gens dont la fortune était inférieure à la sienne, en les entraînant insensiblement dans des dépenses auxquelles leurs facultés ne pouvaient long-temps subvenir. Plus sa victime avoit acquis quelque degré d'estime dans l'université, soit par les mœurs, soit par la science ou par l'attachement à l'étude, plus le traître était enchanté de triompher de sa ruine.

Ma mauvaise étoile voulut que je me trouvasse en liaison avec lui : ma petite réputation s'était trop étendue dans Oxford, pour qu'il ne me crût pas un objet digne de ses attentions; aussi ne négligea-t-il aucune des avances capables de lui concilier mon amitié. Mon propre penchant concourut bientôt au succès de ses mauvais desseins; car, quoi-

que j'aimasse passionnément l'étude, je commençais à envisager déjà d'autres plaisirs, que je présumais devoir être plus doux. J'étais vif, plein de feu, un peu fier, et mon cœur palpitait toujours à la vue d'une femme.

Je ne fus pas plutôt des amis de sir George, que je partageai ses plaisirs. Aussi vain sur cette nouvelle scène, que je l'étais sur l'autre, je me serais cru déshonoré d'y jouer les seconds rôles; et j'excellai si bien dans les premiers, que jamais débauché d'Oxford ne se fit un nom plus célèbre. Sir George même, aux yeux de l'université, ne passa bientôt plus que pour mon disciple; et ce ne fut qu'à force de protections et de promesses que j'évitai la honte d'être enfin chassé du collége.

Vous croirez aisément, Monsieur, que ce nouveau train de vie était incompatible avec de nouveaux progrès dans les sciences; et que plus je m'attachais au plaisir, moins je m'appliquais à l'étude : mais ce n'était pas tout.

Mes dépenses étaient parvenues au point

d'excéder non-seulement la rente qui m'était assignée, mais encore les différens supplémens que j'arrachais, pour ainsi dire, de mon pauvre père, sous mille prétextes supposés. Cependant mes demandes devinrent enfin si importunes, que ce père commença à prêter l'oreille aux différens rapports qu'il recevait de tous côtés de ma conduite, et que ma mère ne manquait jamais d'empoisonner encore.

Au lieu d'argent, je ne reçus plus que des remontrances, et les refus de mon père achevèrent de hâter ma perte. Il fit bien cependant : car, pour peu qu'il en eût voulu croire un jeune fou qui prétendait aller de pair avec sir George Gresham, le bonhomme eût été bientôt sur la paille.

L'état horrible où je me trouvai alors, est au-dessus de toute expression. Je n'ouvris les yeux que pour me voir environné d'abîmes, et pour chercher en vain quelque sentier qui pût m'en garantir.

Tel était le grand art de sir George ! C'est ainsi qu'après avoir étouffé en naissant vingt de ses condisciples, le barbare in-

sultait encore à la chute des petits *phosphores* (c'était son expression) qui avaient eu l'audace de vouloir briller à côté de lui.

Ma tête se trouva bientôt aussi dérangée que ma fortune. Je ne vis rien de criminel que je ne fusse en état d'affronter pour me relever de ma chute. Le projet d'attenter sur moi-même devint même l'objet le plus sérieux de mes réflexions; et je l'aurais sans doute effectué, si une autre idée moins tragique, quoique peut-être non moins criminelle, ne fût venue tout à coup m'en distraire..... Ici le solitaire hésita s'il devait poursuivre; puis il s'écria tout à coup: Oui je proteste, à la face du ciel, qu'après les pleurs et les regrets que m'a coûté ce crime je n'ose me flatter de l'avoir encore expié. Jugez-en, et par mes remords, et par ma honte en vous le racontant.

Jones, attendri, pria le solitaire de supprimer de son récit tout ce qui pourrait renouveler trop vivement ses peines. Partridge, au contraire, le pressa de tout dire, en protestant de sa discrétion; et le

gogue allait essuyer une nouvelle mercuriale de la part de son maître, lorsque le vieillard continua ainsi :

J'avais un camarade qui, quoique jeune, était aussi honnête et aussi rangé que je l'étais devenu peu. Il avait poussé ses épargnes jusqu'au point d'avoir amassé quarante *guinées* qu'il conservait dans son secrétaire. Je saisis l'instant de son sommeil pour en prendre la clef, que je remis dans sa poche après m'être emparé de son petit trésor.

Les voleurs timides se perdent presque toujours par trop de précautions : c'est ce qui m'arriva. Si j'eusse simplement brisé la serrure du secrétaire, peut-être n'aurais-je pas été plus soupçonné qu'un autre. Mais, comme il était clair que le voleur s'était servi de la clef du volé, on ne pouvait jeter les yeux que sur celui qui partageait sa chambre. Mon camarade était timide, moins fort et moins âgé que moi : il n'osa m'accuser en face; mais, après avoir raconté le fait au vice-chancelier du collége, il ne lui fut pas difficile d'obtenir un décret contre celui de

tous les écoliers dont les mœurs étaient le plus décriées.

Heureusement pour moi je ne couchais point cette nuit au collége : j'avais un rendez-vous à Witing, avec une jeune personne que j'aimais ; et nous revenions ensemble le lendemain matin à Oxford, lorsque, instruit par un de mes amis de ce qu'on disait sur mon compte, je pris le parti de n'y pas rentrer.

Je proposai à ma compagne d'aller à Londres ; et ce n'était pas son avis : mais dès qu'elle eut vu mon argent elle se montra plus docile.

Vous jugez aisément que, dans cette ville, et en si bonne compagnie, je vis bientôt la fin de mes finances, et que ma situation ne tarda pas à devenir plus déplorable encore que ci-devant. Je vivais du moins à Oxford : tout me manquait à Londres, et je n'envisageais point de ressources. Pour comble de malheurs, j'étais devenu passionnément amoureux de ma maîtresse, et ses besoins étaient égaux aux miens. Voir souffrir une amante, être dans l'impuissance de la soulager, sentir

en même temps que c'est à son amant seul qu'elle a droit d'imputer ses peines, est peut-être la situation la plus horrible qu'il soit possible d'imaginer; et, pour bien l'imaginer, il faut l'avoir sentie.

Ah ! Monsieur, interrompit Jones, je le crois, je le sens; je vous plains de toute mon âme. Pénétré de cette idée, Tom; après quelques tours de chambre, vint se rasseoir, demanda pardon à son hôte, et s'écria : Grâces au Ciel, j'ai du moins su me garantir de ce comble d'horreur!

Cette cruelle circonstance, continua le solitaire, aggrava tellement les ennuis de ma situation présente, qu'elle me devint absolument insupportable. Je souffrais pourtant toutes les extrémités de ma propre misère, avec bien moins de peine que je n'en ressentais lorsque l'impossibilité même me mettait hors d'état de satisfaire à la moindre fantaisie de mon amante; et quelle amante encore ! Tous mes amis avaient été les siens !... N'importe, mon aveuglement, ou plutôt ma fureur, alla jusqu'au point de vouloir en faire ma femme; mais, à l'entendre, elle

ne pouvait se résoudre à m'exposer jusqu'à ce point au ridicule dont je me couvrirais aux yeux du monde. Ce fut sans doute aussi par un principe de compassion des peines que je prenais pour la faire subsister, qu'elle se détermina enfin à me soulager d'un fardeau si pénible, en se livrant à l'un de ses anciens amans d'Oxford, et sur les poursuites duquel on vint un matin m'enlever, pour me jeter dans un cachot.

Je commençai alors à réfléchir sur les égaremens de ma vie, sur les forfaits dont je m'étais rendu coupable, sur les infortunes que je m'étais attirées par ma faute, et sur les chagrins cuisans que j'avais causés au plus digne des pères. Lorsqu'à toutes ces réflexions accablantes vint se joindre le souvenir de ma maîtresse et de sa perfidie, l'horreur que je me sentis pour moi-même me saisit au point de me faire envisager la vie comme un supplice.

Le temps des *assises*[1] arrivé, je fus trans-

[1] Celui où les commissaires s'assemblent pour juger les criminels.

féré à Oxford, où, pour recevoir ma condamnation, je n'avais besoin que d'un accusateur. Mais, contre toute attente, il ne s'en présenta point; en sorte que, les *sessions* finies, je me vis pleinement absous. Mon camarade, à ce que j'ai su depuis, avait quitté Oxford, et, soit par indolence ou par quelque autre motif que j'ignorais, s'était peu embarrassé de cette affaire.

Ici, dit l'auteur anglais, le solitaire, encore une fois interrompu par Partridge, jugea à propos de reprendre haleine. Invitons le lecteur à en faire autant.

CHAPITRE XI.

Suite de l'histoire de l'Homme de la Montagne.

J'avois enfin recouvré ma liberté, reprit le vieillard, mais j'avais perdu ma réputation, ainsi que mon repos; car la différence est grande entre un homme absous faute de preuves, et celui qui se sent aussi innocent dans son cœur que dans l'opinion du public. Je me savais coupable : je croyais être tel à tous les yeux, et n'osais regarder personne en face.

En sortant de la ville, l'idée de retourner chez mon père, et de me jeter à ses pieds pour en obtenir mon pardon, me passa par l'esprit. Mais comment soutenir ses regards? comment calmer une mère implacable, et m'exposer à vivre avec tant de témoins de mon infamie?

Je retournai donc à Londres, l'asile le plus sûr de la douleur ainsi que de la honte,

surtout pour quiconque n'occupa jamais un rang trop élevé. C'est là qu'un infortuné, à travers le tourbillon d'un monde occupé de tant d'intérêts divers, environné d'objets dont la succession rapide laisse à peine le temps d'asseoir un regard et d'arrêter une pensée; c'est là, dis-je, où seul, s'il prétend l'être, un homme peut trouver tous les avantages de la solitude sans en craindre l'ennui; qu'il peut être, à son gré, seul ou en compagnie, suivre son goût, agir et vivre à sa manière, sans être remarqué qu'autant que ses intérêts ou sa fantaisie l'exigent.

Mais, comme aucun bien dans la nature n'est exempt des maux nécessairement attachés au bien même, disons aussi que cette extrême dissipation des grandes villes, en rendant ceux qui les habitent presque étrangers les uns aux autres, a de cruels inconvéniens pour certaines personnes: j'entends pour celles qui se trouvent dans le besoin. Si vous n'avez pas à rougir vis-à-vis de ceux avec qui vous vivez, n'en étant point connu, quels secours en pouvez-vous légitimement

attendre ? Un homme isolé peut aussi a[illegible]ment mourir de faim au milieu du mar[illegible] de Leadenhall, que dans les plus affr[illegible] déserts de l'Arabie.

C'est le cas où je me trouvais. Aussi dépourvu d'amis que d'argent, très-affamé, très-misérable à tous égards, je rôdais un soir aux environs du *Temple*, lorsque je m'entendis appeler familièrement par mon nom de baptême. C'était un ancien ami de collége, qui avait quitté Oxford environ un an auparavant la disgrâce que j'y avais essuyée. Ce jeune homme, qui s'appelait Watson, me combla de caresses, me témoigna tout le plaisir qu'il avait de me revoir, et me proposa d'entrer au premier cabaret, pour renouveler avec moi l'ancienne connaissance. Je voulus d'abord m'excuser; mais la vivacité de ses instances, et plus encore la faim qui me pressait, l'emportèrent sur mon orgueil; et je crus le mettre à couvert en disant que des emplettes que je venais de faire avaient absorbé mes finances. M. Watson, après m'avoir reproché un peu de confiance, me prit par le bra

me fit entrer dans l'un des plus fameux cabarets de Londres, où, après m'être abondamment rassasié, je me trouvai d'autant plus à mon aise avec lui, que je le croyais moins instruit de ma fatale aventure d'Oxford. Mais quel coup de foudre pour moi, lorsque, l'instant après, il me complimenta, le verre à la main, sur mon vol des *deux cents guinées*, et sur le bonheur que j'avais eu de me tirer de cette affaire!

Un coup de foudre m'eût paru moins accablant. Je ne songeai pas même à me défendre; je niai seulement que la somme que l'on m'avait accusé d'avoir prise fût, à beaucoup près, aussi considérable.

J'en suis fâché, répondit Watson, et j'espère qu'une autre fois vous serez plus heureux. Vous pouvez pourtant, si vous voulez m'en croire, vous enrichir avec moins de danger. Tenez, dit-il en tirant des dés de sa poche,

Voici les médecins des fortunes malades.

Fiez-vous en à mes lumières, et vous remplirez votre bourse sans craindre le voyage

de Tyburn [1]. Dans la position cruelle où je me voyais réduit, j'étais homme à tout faire; je consentis à tout. M. Watson me pressa alors de l'accompagner dans un brelan voisin pour essayer ma fortune. Il avait sans doute oublié combien ma bourse était légère; je le lui rappelai, en le priant, au nom de l'amitié qu'il venait de me jurer, de me prêter quelque argent pour me mettre en état de jouer. Eh, fi donc! s'écria-t-il: de quel monde venez-vous?.... Je vous montrerai bientôt quelqu'un qui fera vos fonds. J'aperçois que vous connaissez mal ce pays-ci.

On avait apporté la carte, et mon homme se disposait à sortir. Payez du moins ma part, lui dis-je: vous savez que je suis sans argent. Bon! me dit-il; qu'importe? demandez hardiment crédit.... ou plutôt... Non, demeurez.... je vais descendre le premier. Tenez, voilà ma part sur la table: prenez-la pour la donner comme si c'était la vôtre, au cas que l'on vous arrête en passant. Je ne

[1] C'est la Grève de Londres.

suis point embarrassé de ma sortie, et je vous attends au coin de la rue.

Cet expédient ne me plaisait guère; je le lui marquai, en le priant très-instamment de payer le tout, et de ne pas m'exposer à quelque avanie. Il me jura qu'il ne lui restait pas un demi-schelling dans sa bourse; et je me vis forcé d'en passer par ce qu'il voulut.

Il descendit alors, et je l'entendis crier d'un ton ferme à un garçon du cabaret, qu'il rencontra sur l'escalier, que la dépense était sur la table. Heureusement que ce garçon montait plus haut, d'où l'on sonnait très-fort: je saisis ce moment pour déloger à mon tour, et je trouvai M. Watson qui m'attendait à l'endroit indiqué.

Nous arrivâmes au jeu, où je ne fus pas peu surpris de voir Watson, ainsi que les autres joueurs, étaler sur la table une très-grosse somme en or. Chacun de ces messieurs arrangeait et contemplait son propre tas comme un appât fait pour attirer bientôt celui de son voisin, qu'il regardait déjà comme destiné à grossir bientôt le sien.

Tous les caprices de fortune dont je fus témoin seraient trop longs à raconter. Des monts d'or en un instant réduits à rien, et s'élevant au même instant à quatre pas de là, le riche tout à coup devenu pauvre, et le pauvre enrichi, m'offrirent un tableau beaucoup plus propre à inspirer le mépris des richesses, et l'incertitude de leur durée, que tous les argumens des philosophes.

Quant à moi, après avoir plus d'une fois vu centupler mon modique trésor, j'eus la douleur de me le voir inhumainement enlevé par un seul coup de dé. M. Watson lui-même, après avoir long-temps éprouvé les caprices de la fortune, déclara en se levant tout à coup, avec émotion, qu'il avait perdu cent guinées, et qu'il ne *tenait* plus. Il voulut ensuite me ramener à notre cabaret : je le refusai net, et même avec quelque dépit après le tour qu'il m'avait joué avec ses poches pleines d'argent, et qu'à plus forte raison il me jouerait encore après avoir, disait-il, tout perdu. Misère ! me répondit cet homme singulier : je viens d'emprunter deux guinées à un ami; en voilà une à toi

service. Il me la mit en effet dans la main, et je n'eus garde de me faire presser davantage.

J'avais pourtant quelque répugnance à retourner dans la même maison d'où nous étions sortis si mal. Que je connaissais peu ce monde-là ! Le garçon, dès qu'il nous vit paraître, nous accueillit le chapeau à la main, et parut à peine oser nous demander si nous n'avions pas oublié de payer en sortant la petite dépense de l'après-midi. J'affectai quelque surprise de notre distraction; je tirai négligemment ma guinée de ma poche, et lui dis, en riant, de se payer.

M. Watson ordonna le souper le plus extravagant. Il s'était contenté, deux heures auparavant, du vin le plus commun ? le *Bourgogne* le mieux choisi était à peine alors digne de lui.

Notre compagnie se trouva bientôt augmentée d'une partie des joueurs que nous venions de quitter, qui tous mangeaient très-peu et ne buvaient pas davantage, mais qui servaient et faisaient boire abondamment des jeunes gens arrivés avec eux, et dont on

croyait devoir échauffer la tête pour le piller d'autant plus aisément. C'est ce qu fut exécuté sans miséricorde. J'eus même l bonheur d'avoir part au butin, quoique j n'eusse pas encore l'honneur d'être initi dans les mystères de cette honnête compa gnie.

Je n'oublierai jamais un trait qui m frappa singulièrement ce soir-là : la tab était couverte d'or; mais ce même or d minua tellement par degrés, que vers quat heures du matin à peine y pouvait-on com ter quatre *guinées*. Ce qui me surprit enco plus, c'est que chacun, excepté moi, ex gérait très-douloureusement ses pertes.

CHAPITRE XII.

Suite de l'histoire de l'Homme de la Montagne.

Mon associé me fit alors entrer dans un nouveau train de vie. Il m'initia dans la confrérie de tous les escrocs de la ville; et je m'attachai si bien à leur plaire, que je fus bientôt instruit de la plupart de leurs secrets: j'entends de ces tours ordinaires, de ces finesses d'usage pour dépouiller le vulgaire des dupes; car il en est d'un genre plus sublime, et réservés aux profès de la société, à ceux enfin qui, par la sagesse de leur conduite, ont mérité d'être à la tête de la profession. Ce degré d'honneur était au delà de mes espérances; j'avais trop de penchant pour le vin, et le feu naturel de mes passions m'interdisait les grands succès dans un art qui exige autant de sang-froid que l'étude de la philosophie la plus profonde.

M. Watson, avec qui je vivais dans la plus grande intimité, avait à peu près les mêmes faiblesses : en sorte qu'au lieu de fonder solidement sa fortune, comme la plupart de ses camarades, il était alternativement riche et gueux, et souvent dans le cas, lorsqu'il jouait au cabaret, de restituer en un quart d'heure tout le butin qu'il avait fait pendant huit jours sur les dupes de sa connaissance.

Notre société dura pourtant deux ans, pendant lesquels j'éprouvai toutes les vicissitudes de la fortune : aujourd'hui nageant dans l'abondance, le lendemain réduit aux expédiens les plus extrêmes ; le matin vêtu comme un duc, le soir comme un cocher.

Un jour, en revenant du jeu, où j'avais été ruiné de fond en comble, le bruit d'une populace en rumeur, et qui courait en foule dans une petite rue voisine, me tira de ma rêverie. Je ne craignais pas les filous ; curieux seulement des causes de cette rumeur, je suivis le torrent. C'était un homme qui venait, disait-on, d'être attaqué et blessé par

des voleurs : il était couvert de sang, et paraissait se soutenir à peine. Malgré tout mon dérèglement, l'humanité me retrouva sensible : l'état de ce malheureux me toucha; je courus lui offrir mes services. Il me pria, en me remerciant, de le conduire au cabaret le plus voisin, et d'y faire appeler un chirurgien. Je le pris dans mes bras : la taverne où nous tenions nos assises ordinaires se trouvait la plus voisine; je l'y fis entrer. Le hasard y avait amené un chirurgien que je priai de visiter ses plaies, et j'eus le plaisir de lui entendre assurer qu'elles n'étaient pas mortelles.

Le chirurgien, après avoir achevé le pansement avec autant de promptitude que d'adresse, demanda au blessé en quel quartier de Londres il demeurait. Celui-ci répondit que n'y étant arrivé que le matin même, il avait laissé son cheval à une auberge, dans *Piccadilly;* qu'il n'avait pas encore pris d'autre logement, et qu'il n'avait presque aucune connaissance dans la ville.

Cet honnête chirurgien, dont le nom ne me revient pas maintenant, quoiqu'il com-

mence par un R[1], supérieur dans sa profession, ami des humains ses semblables, et toujours prêt à les secourir, offrit son carrosse au malade pour le conduire à son hôtellerie, et lui dit en même temps à l'oreille, que *s'il manquait d'argent il en avait à son service.*

Cet accident ne fut d'abord attribué qu'à l'extrême quantité de sang que l'étranger avait perdu. Je fus le seul qui ne s'y trompa point. Malgré mes longues dissipations, la nature me retraça dans le moment des traits que je chérissais encore. Je me précipitai sur l'inconnu: ses lèvres pâles et livides, son front glacé par le froid de la mort, tout fut en un instant couvert et réchauffé par mes vives caresses.

Je tire le rideau sur une scène que je voudrais en vain décrire. Je n'avais pas encore, ainsi que l'inconnu, totalement perdu connaissance; mais la surprise et l'effroi que causèrent à la fois dans mon cœur une ren-

[1] On sent ici la finesse avec laquelle l'auteur anglais loue un chirurgien qui lui a probablement rendu quelques services.

contre aussi frappante qu'imprévue, agirent tout à coup si puissamment sur moi, que j'ignore totalement ce que je devins à mon tour, jusqu'au moment où, me sentant pressé par les embrassemens les plus tendres, je me trouvai dans les bras de mon père.

Plus cette reconnaissance intéressait l'assemblée, et plus l'affluence des spectateurs gênait les acteurs principaux. Nous ne songeâmes qu'aux moyens de nous en débarrasser. Mon père ne se fit plus presser d'accepter la voiture du chirurgien; je le suivis à son auberge.

Dès que nous fûmes seuls, il me reprocha tendrement l'oubli que j'avais fait de lui, ne me dit rien de mon crime d'*Oxford*, m'annonça la mort de ma mère, et me pressa de retourner avec lui dans la province. L'incertitude de votre sort, me dit-il en soupirant, n'a fait que trop long-temps le supplice de ma vie; j'ignore même, hélas! si j'ai plus craint que je n'ai souhaité votre mort.

Il m'apprit qu'un gentilhomme de notre voisinage avait depuis peu ramené son fils de Londres; que c'était par lui qu'il avait

su le genre de vie que j'avais embrassé, et que l'espoir seul de m'en retirer avait été l'objet de son voyage. Il bénissait enfin le Ciel de l'accident fatal qui avait menacé sa vie, puisqu'il avait la consolation de la tenir de moi, et celle de retrouver dans son fils des sentimens d'humanité mille fois plus chers à son cœur que tous les devoirs que j'eusse pu lui rendre s'il eût été mieux connu de moi.

Je n'étais pas assez totalement perverti pour n'être pas sensible aux bontés d'un tel père : moins je m'en sentais digne, plus mon cœur en était attendri. Je consentis à tout; et la joie de ma conversion, jointe aux soins assidus de l'habile homme qui avait entrepris sa guérison, le mit en peu de jours en état de soutenir la fatigue du voyage.

Je n'avais pas quitté mon père pendant sa maladie. Je sortis, la veille de notre départ, pour aller prendre congé de mes amis, et surtout de M. Watson, qui s'épuisa en longs raisonnemens pour me détourner d'un devoir qu'il traitait de pure faiblesse. J'eus même à essuyer les insipides railleries de tous ceux qu'il jugea à propos d'ameuter

pour me dissuader, disait-il, de tomber dans un ridicule aussi pitoyable. Mais je tins bon; j'abrégeai les adieux; je courus rejoindre mon père, et je goûtai enfin le plaisir de revoir ma patrie.

A peine y avais-je passé quinze jours, que mon père me sollicita de m'y fixer par un mariage avantageux, dont il était le maître. Mais un établissement de cette nature n'était pas compatible avec mes inclinations. Je n'avais déjà que trop connu l'amour; et peut-être avez-vous déjà passé, ainsi que moi, par toutes les extravagances de cette passion aussi tendre que violente.... Ici le vieux solitaire s'arrêta un instant en regardant fixement Tom Jones, dont la physionomie, en moins d'une minute, changea six fois du blanc au rouge. Sur quoi l'ermite, sans paraître y faire attention, continua ainsi son histoire :

Sûr d'une vie aussi douce qu'aisée, je me plongeai de nouveau dans l'étude. Mes livres favoris étaient ceux des anciens et des modernes qui traitent de la vraie philosophie, science aujourd'hui décriée par bien

des gens, comme la chimère la plus vaine et la plus ridicule. Je regardais cependant les ouvrages d'Aristote et de Platon, et le reste des trésors que nous a laissés l'ancienne Grèce, comme ce que l'esprit humain a pu produire jusqu'à ce jour de plus parfait et de plus utile aux êtres pensans.

Ces auteurs, quoiqu'ils ne m'enseignassent aucun des moyens par lesquels les hommes puissent parvenir à la moindre opulence, ou acquérir la moindre autorité sur leurs semblables, m'apprenaient du moins à mépriser également l'une et l'autre de ces acquisitions.

Leurs principes, bien sentis et bien réfléchis, élèvent l'âme, lui donnent du ressort, l'endurcissent même contre les coups de la fortune. Ils nous instruisent non-seulement dans la science de la sagesse, mais ils confirment l'homme dans l'habitude du bien; ils lui répètent sans cesse que la probité seule doit être son guide, s'il prétend jamais parvenir en ce monde à quelque état heureux: en préparant enfin son âme à tous les maux de cette vie, ils la disposent à n'en être jamais accablée.

cette étude j'en ajoutai une autre, vis-
s de laquelle toute la philosophie des
ens les plus éclairés peut tout au plus être
gardée comme un beau rêve : c'est cette
gesse vraiment divine qu'on cherche vaine-
ent ailleurs que dans les livres saints... Oui,
est là seulement que l'âme, en tout point
tisfaite, trouve les assurances d'un bon-
eur bien plus digne de la fixer, que celui
ont le monde peut jamais flatter ses désirs :
félicité suprême, dont, sans le secours de la
révélation, l'âme humaine la plus sublime
n'eût jamais même entrevu l'idée! Rendons
pourtant quelque justice à la philosophie :
elle nous rend plus sages; mais la religion
nous rend meilleurs : l'une élève et fortifie
l'âme; mais l'autre la dompte et l'adoucit :
l'une nous concilie l'estime des hommes ;
l'autre nous rend dignes de plaire au Créa-
teur : l'une enfin ne promet qu'une félicité
passagère; l'autre l'assure pour jamais.... Je
crains pourtant, interrompit le bon ermite,
d'épuiser votre patience en m'étendant si
fort sur une matière...

Oh ! point du tout, s'écria Partridge :

Dieu nous garde d'être ennuyés de si
choses.

J'avais passé, continua le vieilla
viron quatre années d'une façon si a
et si consolante pour moi, lorsque j
le meilleur et le plus aimé des pè
douleur fut inexprimable. J'abandon
livres, et me livrai pendant un moi
à mes regrets et à mon désespoir. Le
seul médecin des âmes, m'apporta p
enfin quelque consolation... Oh ! san
interrompit Partridge, *tempus edax*
Mes études que je repris, continua l'
achevèrent de me guérir; car la philo
encore un coup, et la religion, peuv
regardées comme les exercices de l'
lui sont aussi salutaires dans ses affl
que les exercices matériels le sont a
dans ses maladies.

Ma situation n'était pourtant plus l
depuis la mort de mon père : je m'e
çus chaque jour. Mon frère aîné, q
devenu le maître de la maison, éta
caractère tout différent; nous ne pûm
long-temps ensemble. Mon extrême

, jointe à la vie sédentaire que j'avais ée, avait altéré mon tempérament : les ecins m'ordonnèrent les eaux de Bath; et isis cette occasion pour me séparer d'un e dont toutes les inclinations étaient métralement opposées aux miennes.

Le lendemain de mon arrivée, après être promené assez long-temps le long de rivière, je me reposais sous des saules, lorsqu'un corps qui tomba tout à coup dans l'eau, me fit appeler le secours d'un pêcheur qui m'aida à en retirer un homme à qui il restait à peine quelques signes de vie. On le porta dans une maison voisine, où je le laissai entre les mains d'un apothicaire qui demeurait à quatre pas de là, avec ordre de lui donner tous les secours nécessaires, et de le mettre au lit.

J'allai le voir le lendemain de grand matin. Mais quelle fut ma surprise en le reconnaissant pour mon ancien ami Watson !.... Bon! s'écria Partridge : cet homme était donc venu à Bath exprès pour se noyer?

C'est ce que vous allez savoir, reprit en souriant le bon vieillard....

Mais s'il n'est point las de parler, l'auteur est las d'écrire. Reposons-nous un instant, en attendant que le bonhomme achève, ainsi que vous allez l'entendre.

CHAPITRE XIII.

Suite et conclusion de l'Homme de la Montagne.

Monsieur Watson m'apprit en peu de mots, et sans aucun détour, qu'après avoir essuyé différens revers de fortune, il s'était trouvé si dépourvu de toute espèce de ressources, qu'il avait eu recours à celle de terminer sa vie et ses malheurs.

Je tâchai de combattre de mon mieux le principe infernal du paganisme, qui autorise en quelque façon le *suicide* : je rassemblai enfin tout ce que je crus capable d'intimider un païen même, en lui démontrant son erreur. Mais je parlais en vain. Watson, après m'avoir regardé quelque temps d'un œil tranquillement sinistre, ouvrit enfin la bouche pour me dire que j'étais bien changé depuis notre séparation; que nul de nos évêques ne prêchait avec plus d'onction que moi; mais que, si quelqu'un n'avait pas

cent *guinées* à lui prêter dans la journée, il savait bien ce qui lui restait à faire.

Oui, je suis bien changé, lui dis-je; j'ai connu mes égaremens, j'ai su m'en repentir: il ne tiendra qu'à vous de m'imiter. Si j'étais même convaincu que la somme à laquelle vous attachez le prix de votre vie pût en effet rétablir vos affaires, et ne dût pas être hasardée sur une carte ou sur un coup de dé, je serais peut-être homme à vous l'offrir.

M. Watson, que le commencement de mon discours avait presque assoupi, réveillé par ces derniers mots, se leva tout à coup, me serra dans ses bras, m'appela mille fois son père, et tenta de me convaincre qu'il avait acquis trop d'expérience pour être encore attaché au jeu après en avoir été si cruellement maltraité. Non, non ! s'écria-t-il, que l'on me mette seulement en état de reparaître décemment dans le monde et d'y choisir une profession honnête, si la fortune me séduit et me trahit encore, je le lui pardonne.

Je confirmai M. Watson dans des dispositions si louables, et dont la sincérité m'é-

tait pourtant encore un peu suspecte. Il me les confirma par mille sermens; et je lui donnai un billet de 50 livres sterling, avec promesse de lui apporter le reste en argent le lendemain dans la matinée.

Mais en entrant dès l'après-dînée même, sans être annoncé, dans sa chambre, concevez mon étonnement lorsque je le trouvai jouant aux cartes sur son lit, et livrant mon billet de 50 guinées pour 25 à son antagoniste !...

Watson était confondu... J'ai voulu faire une dernière épreuve, me dit-il; et je suis enfin convaincu que mon *guignon* ne peut se démentir : je renonce au jeu pour jamais. J'ai réfléchi sur vos bontés, et je vous réitère mes promesses : vous pouvez désormais, mon cher ami, compter sur leur stabilité.

Jugez combien j'avais lieu d'y compter! Je complétai pourtant la somme que j'avais promise, et reçus d'autant plus malgré moi son billet, qu'il semblait m'ôter le mérite de l'avoir obligé aussi gratuitement que je pensais le faire.

790056 A

Notre conversation fut alors interrompue par l'arrivée de l'apothicaire, qui, sans s'informer de l'état du malade, n'eut rien de plus pressé que de nous annoncer une très-grande, très-intéressante nouvelle, et dont lui seul, disait-il, venait d'être informé. Le duc de Monmouth était débarqué dans l'ouest d'Angleterre avec une armée hollandaise; une autre flotte formidable croisait à la hauteur de *Norfolk*, et cherchait à y tenter une descente pour favoriser l'entreprise du duc par une puissante diversion.

Les événemens de cette nature font ordinairement taire les intérêts particuliers. J'étais attaché à la religion et au gouvernement de mon pays: le roi semblait menacer l'une et l'autre. Convaincu que Monmouth, qui venait, disait-on, les défendre, serait bientôt suivi de tous les zélés anglicans, je me déterminai à le joindre. Watson, par différens motifs peu nécessaires à détailler, prit la même résolution; nous nous pourvûmes de tout ce que la guerre exige, et allâmes offrir nos services au duc, à Bridgewater. Le malheureux succès de cette

entreprise vous est sans doute aussi connu qu'à moi.

J'échappai avec M. Watson de la déroute de Sedgemore, où j'avais été légèrement blessé. Après avoir erré long-temps dans le comté d'Exeter, nous trouvâmes enfin, dans un endroit peu habité, une vieille femme qui nous retira dans sa cabane, et pansa ma blessure.

M. Watson me quitta le lendemain, sous prétexte d'aller chercher quelques provisions à Cullumpton; et j'attendais son retour avec toute l'impatience et l'inquiétude de l'amitié, lorsque je me vis enveloppé et saisi par un détachement de cavalerie du parti du roi Jacques.

En déplorant mon sort, je déplorais celui de mon ami, qui, suivant mes craintes, ne pouvait manquer d'être bientôt arrêté par le même détachement. Les cavaliers ennemis, au nombre de six, m'avaient déjà lié, et me traînaient hors de la cabane pour me conduire dans les prisons de Taunton. Mais quel coup de foudre pour moi, lorsqu'en mettant le pied hors de la porte, j'aperçus

Watson au milieu des soldats qui gardaient les dehors de la maison ! Le perfide m'avait trahi et vendu aux royalistes, dans l'espoir d'obtenir sa grâce.... Pardonnez à l'horreur que cet affreux souvenir jette encore dans mon âme...

Cependant la fortune, par un de ces caprices qui n'étonnent jamais que le vulgaire, où ceux qui les éprouvent, eut quelque pitié de mon sort. En entrant dans un chemin creux, aux environs de Willingthon, mes gardes furent informés qu'un parti de cinquante révoltés était à leur suite, et allait tomber sur eux : il n'en fallut pas davantage pour leur inspirer une alarme si chaude, qu'ils se dispersèrent en un moment, et me laissèrent libre.

Après quelques jours de marche, pendant lesquels les champs seuls me fournirent le même lit et les mêmes secours que la nature offre aux sauvages nos semblables, le hasard me conduisit sur cette montagne, où la solitude et l'éloignement apparent de tout commerce avec les hommes fixèrent enfin ma demeure jusqu'au moment où la nouvelle

de la grande révolution arrivée en Angleterre a mis fin à mes craintes, et m'a permis de retourner pour la dernière fois dans ma patrie. J'y ai réglé à l'amiable mes intérêts avec mon frère; je lui ai cédé tous mes biens, à charge d'une pension viagère, qu'il me paye exactement, et qui suffit pour subvenir à mes besoins. Tels sont les principaux événemens de mon histoire, dont le reste probablement serait sans intérêt pour vous.

Se peut-il, lui dit Jones, après l'avoir remercié, que vous ayez pu persister si longtemps sans ennui dans un pareil genre de vie?

J'ai beaucoup voyagé, répondit le solitaire; mais ces détails particuliers seraient trop longs : le jour commence à luire; vous devez être fatigué; votre ami dort profondément; essayez de faire de même, et croyez-vous en sûreté. A mon égard, comme je vous l'ai dit, quoique soumis aux besoins de la nature, je ne les satisfais que lorsque je m'en sens pressé. Le jour naissant me paraît beau; je vais jouir, du haut de ces montagnes, d'un spectacle très-agréable et toujours nouveau pour mes yeux.

Tom, qui n'avait pas besoin de
pria son hôte de permettre qu'il l'ac
gnât dans ses courses. Ils sortirent ens
et laissèrent le bon Partridge dans l
du sommeil.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

IVRE NEUVIEME.

Contenant douze heures.

HAPITRE PREMIER.

Aventure surprenante.

t le solitaire, en s'entretenant des
de la nature, étaient parvenus au
la montagne, au bas de laquelle on
un grand bois, lorsque des cris per-
ii paraissaient en sortir vinrent tout
leur frapper l'oreille. Tom écouta
t quelques instans, et prenant aussi-
parti, il descendit, ou plutôt se laissa
jusqu'au bas de la montagne, et s'en-
lans le plus épais du bois.
cris, qui redoublaient, lui servaient
le. Il vit bientôt un spectacle aussi

cruel qu'intéressant : c'était une femi
mi-nue, luttant contre un homme
l'aide d'une jarretière passée au cou d
malheureuse, l'entraînait vers un ar
il paraissait avoir dessein de l'attache
sans perdre un instant en informatio
tiles, apercevant un gros bâton q
homme avait laissé par terre à quelq
de lui, s'en servit si utilement avant
scélérat eût le temps de se mettre
fense, que la femme même, imagin
ennemi hors d'état de jamais l'offens
devoir demander grâce pour lui au
table Jones.

Cette belle affligée tomba aux p
son libérateur, et lui marqua toute
cérité de sa reconnaissance. Il était
il s'empressa de la relever, et l'ass
bégayant, de tout le plaisir qu'il re
d'avoir été utile à une femme si cha

La vérité du fait est que l'inconn
encore aimable et fraîche, et que le d
de son habillement, qui laissait v
gorge très-blanche, avait tellement
le mérite du reste aux yeux du susc

›m, qu'il ne savait plus qu'admirer et se re.

La dame se trouvait à peu près dans les ème*s* dispositions. Jones était beau et fait ›eindre; nous l'avons déjà dit: tout cela, nt à un service essentiel et à propos rendu, ait fait naître une foule de sentimens si vers dans le cœur de l'inconnue, que sa ›uche manquait d'expressions pour les indre à son gré.

Leur silence ne fut interrompu que par › mouvemens du blessé, qui tentait de se lever : ce que Jones n'eut pas plus tôt erçu, qu'il lui lia les mains derrière le dos, ec la jarretière même dont ce perfide avait étendu faire un usage bien plus criminel. › malheureux était d'abord tombé la face ntre terre, et Tom ne l'avait pas encore visagé. Il ne fut pas peu surpris, ni peut-'e moins satisfait de reconnaître en lui ce ème enseigne, ce même Northerton, qui elques jours auparavant l'avait si bruta-nent blessé à la tête.

Tom eut bientôt pris son parti. Il demanda a dame si elle était éloignée de chez elle,

ou si elle n'avait aucune connaissance le voisinage, chez laquelle il pût la duire en attendant qu'il pût remettre therton dans la prison la plus proc L'inconnue lui apprit qu'elle était al ment étrangère dans ce pays; et Jones mençait à se trouver dans un grand e ras, lorsqu'il se ressouvint du bon e qui l'attendait peut-être encore au h la montagne. Il y vola, et retrouva l taire assis au même endroit, qui, av fusil à la main, attendait tranquillem fin de l'aventure.

Le vieillard lui conseilla de me dame à Upton, petite ville voisine, elle ne pouvait manquer de trouver to secours qu'exigeait sa situation prése

Tom, satisfait sur l'article qui l'inté le plus, remercia l'ermite, prit congé le pria d'envoyer Partridge à l'endr diqué, et revint au bois à toutes ja Lorsque Jones était parti pour aller sulter l'*Homme de la Montagne*, il très-bien imaginé que M. Northerton les mains liées derrière le dos, n'éta

en état de rien entreprendre contre la femme qu'il laissait avec lui. Il savait, d'ailleurs, que l'endroit où il allait n'était pas hors de portée de la voix de cette dame; et il avait menacé l'enseigne d'être lui-même son bourreau, s'il donnait lieu de former encore la moindre plainte contre lui.

Tout cet arrangement était sensé; il n'y manquait qu'un point: c'est que Northerton avait les bras très-bien liés, mais que ses jambes étaient libres; de sorte que l'enseigne, pendant l'absence de Jones, avait cru devoir s'en servir pour se sauver dans le plus épais du bois.

L'imprudent Tom, à son retour, piqué de cette fuite, voulait absolument le suivre: mais la dame, effrayée de la nouvelle absence projetée par son libérateur, qui pouvait s'égarer dans la forêt, et la laisser seule dans un état très-peu décent, le pria de si bonne grâce d'abandonner cette poursuite, que le complaisant Jones ne put la refuser.

Elle attendait encore une autre grâce: nous avons dit qu'elle était presque nue; et

sa pudeur souffrait de se voir ainsi exposée aux regards d'un jeune homme. C'est ce qu'elle lui fit entendre avec tous les ménagemens possibles, tandis qu'ils étaient en route pour aller à Upton. Tom, qui savait trop bien vivre pour ne se pas prêter aux scrupules d'une belle dame, lui proposa dans l'instant son habit; ce qui fut refusé. Pourquoi donc? Je l'ignore. Ce que je sais positivement, c'est que Jones, sans doute pour la rassurer contre l'inquiétude que pouvait lui causer la liberté de ses regards, lui proposa de marcher devant elle jusqu'à la ville, et qu'ils y arrivèrent ainsi.

Quelques mauvais plaisans diront peut-être que, dans le cours de cette marche, assez semblable à celle de deux tendres époux très-fameux dans la fable, notre moderne Orphée fut plus d'une fois tenté, et succomba même à la tentation de regarder souvent derrière lui. Quoi qu'il en soit, il parvint à mener sa compagne, sans aucun accident, jusque dans les murs délabrés de l'illustre ville d'Upton.

CHAPITRE II.

Arrivée de Jones et de la dame inconnue dans l'hôtellerie d'Upton. Nouvelles aventures.

JONES, après avoir fait choix de l'hôtellerie la plus apparente, et demandé une chambre haute, où la servante le conduisit, se vit tout à coup arrêté par l'hôte, très-choqué, disait-il, qu'une pareille créature osât mettre le pied dans sa maison. Tom, indigné de cette insulte, en allait punir l'auteur, lorsque l'arrivée de l'hôtesse ajouta au vacarme dont retentissait l'hôtellerie. Partridge, qui arrivait alors, hurle à l'unisson avec eux; la servante, aussi méchante bête que ses maîtres, vient mêler sa voix à la leur : tous parlent, tous crient, tous tempêtent, tous jurent à la fois; tous enfin allaient se battre, quand l'arrivée d'un carrosse à quatre chevaux, qui se fit entendre à la porte, attirant de ce côté toutes les attentions de l'hôte et de sa

femme, laissa enfin l'entrée de l'escalier libre à nos voyageurs. La chambre dont ils s'emparèrent était la plus belle de la maison; et Tom félicitait déjà sa belle inconnue de son arrivée à Upton, lorsque l'hôtesse, avec un air plus radouci, vint les prier de vouloir bien céder cet appartement à une jeune dame de la plus grande qualité, qui venait d'arriver dans un carrosse à quatre chevaux, avec une femme de chambre.

Jones et son inconnue crurent devoir y consentir, pourvu qu'on leur en donnât un autre. L'hôtesse y consentit, et l'on descendit dans la cuisine, en attendant que ce nouvel appartement fût préparé.

Mais à peine y étaient-ils entrés, qu'un détachement de soldats qui conduisaient un déserteur arriva dans l'hôtellerie. Le sergent s'informa d'abord à l'hôte du nom et de la demeure du premier magistrat du lieu, et fut assez surpris d'apprendre que c'était l'aubergiste même. Il lui demanda à la fo des billets de logement et une bouteill bière, et se plaça, en attendant, aupr feu. Tandis que ceci se passait, Jones

pé à consoler sa dame, qui, assise vis-à-vis d'une table de la cuisine, et la tête appuyée sur son bras, pleurait ses infortunes... Mais, de crainte que le lecteur (attendu certaine circonstance qu'il n'a sûrement pas oubliée) ne soit ici dans l'embarras, je crois qu'il est bon d'avertir que l'inconnue, avant de quitter la chambre haute, s'était pourvue d'une taie d'oreiller, qu'elle avait employée de façon à pouvoir paraître aux yeux de tant de gens dans un état un peu moins indécent.

Le sergent, qui du coin du feu la regardait avec attention depuis quelques minutes, très-sûr de ne se point méprendre, quitte alors sa place avec vivacité, s'approche chapeau bas, et lui demande, en bégayant, si ce n'est point l'épouse du capitaine Waters qu'il a l'honneur de saluer. La pauvre femme, qui jusque-là n'avait osé lever les yeux, reconnut d'abord le sergent, et lui avoua, en rougissant, qu'il ne se trompait point. Ce qui m'étonne, lui dit-elle en soupirant, c'est d'être reconnue dans l'état déplorable où l'accident le moins prévu vient tout à coup

de me réduire. Vous voyez mon libérateur, ajouta-t-elle en montrant M. Jones; c'est à lui que je dois la vie; c'est à lui que je dois peut-être plus encore.

Quoi que ce gentilhomme ait fait pour vous, s'écria le sergent, en retroussant vivement sa moustache, il peut compter sur la reconnaissance du capitaine, et j'en suis garant. En attendant, Madame, si je pouvais vous être bon à quelque chose, ordonnez, disposez de moi sans façon; je connais le bon cœur du capitaine; ce sera m'obliger.

Tous les regards furent alors fixés sur cette dame. L'hôtesse, qui avait tout entendu, courut à elle, l'accabla d'excuses, rejeta la réception qu'on lui avait faite, sur la crainte de déshonorer une hôtellerie bien famée, et finit par la supplier de disposer de sa plus belle robe, en attendant que l'équipage de la dame, volé sans doute, pût être retrouvé.

La dame avait peine à lui pardonner. L'intercession de Jones l'y détermina. La robe fut acceptée: on fit faire un grand feu dans une autre chambre assez propre, où l'hôtesse accompagna Madame, qu'elle voulait, disait-

avoir l'honneur d'aider à sa toilette. Le
ıe étant ainsi rétabli partout, Jones, en
ıdant qu'elle fût habillée, et que le dîner
commanda fût prêt, rassembla toute la
pagnie auprès du feu, et commanda une
de *punch* pour sceller la paix générale.

CHAPITRE III.

Plus qu'à demi prévu.

La table mise, et le dîner servi dans chambre de madame Waters, Tom ne se pas appeler deux fois. Il était à jeun depu près de vingt-quatre heures : on peut jug s'il s'en indemnisa. Il n'en fut pas tout-à-f de même de la dame : elle avait déjà tr regardé Jones; elle le regardait encore, ne voyait que lui. Un sens n'est presque mais pleinement satisfait qu'aux dépens d autres.

Notre héros, sans être petit-maître, terceptait pourtant quelques-unes de œillades, qu'on feignait de ne lui lâcher q la dérobée; il en faisait tacitement son pr fit, et mangeait d'autant, très-résolu de voir à quoi s'en tenir dès que la table ser levée. Ce moment arriva.

Des sentimens d'une reconnaissance tr

légitime de la part de la dame ouvrirent la scène. Tom y répondit avec chaleur : le dialogue fut vif et pressant ; l'amour et l'occasion le dictaient : point de raisonnemens vagues, point de digressions inutiles, rien qui s'écartât du vrai but; bien attaqué d'une part, assez bien défendu de l'autre, jusqu'au moment où certain point cédé mit les deux interlocuteurs d'accord, du moins pour un moment.

Tom profita de la trêve pour laisser entrevoir quelque curiosité sur l'aventure extraordinaire qui lui avait procuré le bonheur de rencontrer madame Waters. Mais il sentit bientôt, par l'adresse avec laquelle elle écartait ses demandes, qu'elle avait des raisons pour n'entrer dans aucun détail sur cet article. C'en fut assez pour l'empêcher d'insister davantage; mais il ne présuma pas moins que femme qui se tait en pareil cas, craint ou de trop ou de trop peu rougir.

Tandis que la dame, en détournant cette conversation, la ramène insensiblement sur une autre matière, écoutons un instant celle que l'on tient sur leur compte dans la cuisine.

Partridge, le sergent, et le cocher qui avait amené la jeune personne de qualité avec sa femme de chambre, buvaient auprès du feu: l'hôte et l'hôtesse, autant que leurs occupations le permettaient, venaient de temps à autre leur tenir compagnie.

Partridge venait de raconter ce qu'il avait appris de l'*Homme de la Montagne* touchant la situation dans laquelle madame Waters avait été trouvée dans le bois par son maître. Le sergent, à son tour, débita tout ce qu'il savait des antécédens de cette histoire. La dame, disait-il, était regardée comme l'épouse du capitaine Waters; on l'avait vue partout en quartier avec lui; elle portait même son nom : il ignorait pourtant, ainsi que bien d'autres, si elle était véritablement sa femme; mais qu'importe, après tout! Elle était d'un excellent caractère; elle protégeait le soldat, et tous les officiers l'aimaient. Elle avait, il est vrai, quelque prédilection pour l'enseigne Northerton; mais qu'importe encore! Le capitaine l'ignorait ou ne voulait pas le savoir : il n'en aimait pas moins sa femme: qu'avait-on à y dire?... J'ai à y dire,

répondit l'hôtesse qui arrivait alors, qu'il y a des gens qui feraient mieux de parler moins. Elle est sa femme légitime ; j'en mettrais la main au feu : voyez-la seulement habillée comme elle est maintenant, et dites-moi si vous vîtes jamais femme de condition mieux mise. D'ailleurs, une gredine donne-t-elle une guinée pour le louage d'une robe? Allez, encore un coup, vous feriez bien mieux de vous taire.

Le sergent, piqué de la sortie que lui faisait l'hôtesse, lui préparait une réponse militaire ; mais l'hôte, dont le son de la guinée avait frappé l'oreille, lui coupa la parole pour quereller sa femme sur l'imprudence qu'elle avait eue de recevoir d'abord si durement de si généreuses pratiques. Tandis qu'ils contestaient maritalement sur ce sujet, le sergent, après avoir versé rasade à la ronde, interrogea Partridge sur ce qu'était son maître, et sur l'objet de son voyage. Partridge, offensé d'être pris pour un domestique, répondit qu'il n'avait point de maître ; que M. Jones était son ami ; que ce même M. Jones était fils de M. Alworthy ;

qu'il voyageait pour son plaisir, et qu'il avait laissé son équipage à Glocestre, pour aller voir plus familièrement *l'Homme de la Montagne.*

Au nom de M. Alworthy, l'hôte et l'hôtesse en même temps s'écrièrent : Quoi ! cet aimable et jeune gentilhomme est fils de M. Alworthy ? de ce M. Alworthy si riche, et qui fait tant de bien à tout le monde dans sa province ?

Vous l'avez dit, répliqua gravement Partridge.

Je m'étais doutée, interrompit l'hôtesse, que ce jeune homme était de condition : tout est noble en lui; sa physionomie enchante, son premier abord m'a charmée...

L'hôtesse en eût dit plus, sans doute, si on n'était pas venu lui apprendre que la jeune demoiselle demandait son carrosse, et voulait partir à l'instant. Mais elle s'en flattait en vain : son cocher, ainsi que le sergent, était ivre; Partridge n'était guère plus de sang-froid. Quant à l'hôte, dont le seul talent était celui de boire, le vin, la bierre et l'eau-de-vie même ne produisaient

pas plus d'effet sur lui que sur les tonneaux de sa cave.

Tel était l'état actuel de la cuisine, lorsque la sonnette de l'appartement de madame Waters se fit entendre, et fit monter l'hôtesse. C'était du thé qu'on demandait. L'hôtesse, en le servant, crut devoir amuser la compagnie de l'embarras où se trouvait la jeune demoiselle étrangère par l'intempérance de ses gens. Hélas! ajouta-t-elle, il est peut-être bien fâcheux pour elle de ne pouvoir poursuivre actuellement son voyage. C'est en vérité la plus douce et la plus aimable des femmes; et je crois presque la connaître : je la soupçonne même, ou je me trompe lourdement, d'avoir quelque secrète passion dans l'âme, et de suivre quelque infidèle.... Mais non, elle a trop de charmes pour avoir à se plaindre d'un amant : il l'attend sans doute en quelque endroit convenu entre eux, et son inquiétude égale probablement celle de sa maîtresse.

Tom, à ces mots, laissa échapper un soupir, auquel madame Waters parut ne point faire attention tant que l'hôtesse demeura

dans la chambre, mais qu'elle releva dè
que cette femme fut partie, en laissant en
trevoir à Jones qu'elle le soupçonnait d
n'avoir pas le cœur aussi libre qu'elle e
voulu le croire. L'air interdit de Tom, e
essayant de lui répondre, dut la convainc
que ses soupçons n'étaient pas vains. Ma
pourquoi s'en trop alarmer? Jones lui pl
sait par la figure; elle était sûre de ce poin
elle connaissait peu son cœur; qu'y faire?
faut jouir de ce que l'on connaît.... Que
femmes sensées pensent comme elle, et ag
sent en conséquence!

CHAPITRE IV.

Éclaircissemens.

Nous avons eu soin d'indiquer, dans le chapitre précédent, avec quelle politesse notre héros s'était prêté à la répugnance de madame Waters, concernant le détail des aventures de sa vie. Mais nos lecteurs sont peut-être moins délicats : il faut, en peu de mots, les satisfaire.

La dame Waters n'était donc, en effet, comme le sergent l'avait soupçonné, que la maîtresse de son prétendu mari. Nous ajoutons à regret qu'elle avait eu quelques bontés pour l'enseigne Northerton; que la division du régiment où servait M. Waters, ayant deux jours de marche sur la compagnie dans laquelle M. Northerton était enseigne, était arrivée à Worcestre le lendemain du démêlé sanglant, ci-devant rapporté, entre Northerton et Tom Jones; et qu'il avait

été convenu, entre madame Waters et le capitaine de ce nom, qu'elle accompagnerait sa marche jusqu'à Worcestre seulement, pour de là retourner à Bath, où son prétendu mari irait la rejoindre après la fin de la campagne.

M. Northerton avait été instruit de cet arrangement par la dame, qui avait même promis de rester à Worcestre jusqu'à ce que la compagnie de l'enseigne y arrivât. A quel dessein, me dira-t-on? Le lecteur peut le deviner. Notre devoir est de narrer fidèlement; et rien ne nous oblige à faire violence à la candeur de notre caractère, par d'injurieux commentaires sur la plus aimable partie du genre humain.

Northerton ne s'était pas plus tôt échappé de l'hôtellerie où il avait si cruellement traité notre héros, qu'il avait couru à Worcestre à la rencontre de madame Waters, dont l'époux en titre n'était parti que depuis très-peu d'heures. L'enseigne n'avait pas cru devoir cacher à cette dame son démêlé avec Tom Jones : il avait seulement cru devoir supprimer toutes les circonstances qui eussent

pu le rendre trop coupable, mais sans dissimuler le danger qui pouvait menacer sa tête, au cas que cette affaire fût mal prise par ses juges, s'il avait le malheur d'être attrapé.

Les femmes sont généralement plus compatissantes et plus désintéressées que les hommes. Madame Waters, instruite du péril qui menaçait son ami, ne pensa plus qu'à sa sûreté. Il fut arrêté entre eux que M. Northerton, après avoir passé à travers champs le comté d'Héreford, se rendrait dans un des ports de la principauté de Galles, d'où il pourrait, en s'embarquant, défier le ressentiment de ses ennemis.

Il est vrai que la dame, toujours par le même principe de compassion et d'amitié pour lui, s'était absolument déterminée à lui tenir fidèle compagnie... Oh! dira-t-on, ceci passe le but!... Patience, lecteur : pouvait-elle moins faire? Ce malheureux, comme nous l'avons dit, était dénué de tout; il avait laissé son argent à l'hôtesse qui avait facilité sa fuite : comment eût-il vécu? Elle, au contraire était dans l'opulence, et le prouvait à

M. Northerton, en lui mettant sous les yeux trois billets de banque de 90 livres sterling chacun, indépendamment de l'argent comptant et d'un diamant d'un prix assez honnête.

On sent que l'officier, dans la situation de ses affaires, n'était pas homme à s'opposer aux desseins d'une amie aussi tendre que généreuse : cela serait trop étonnant. Ce qui l'est moins peut-être, attendu les faiblesses auxquelles certains caractères ont une pente si connue, c'est que le projet de voler cette dame fût entré dans la tête de M. Northerton.....

Sans doute, il est des gens qu'il ne faut pas tenter.
Maudite occasion ! c'est toi qui fais le crime.

Madame Waters aurait dû le savoir, et ne l'ignorait pas, sans doute... Mais est-on prudent quand on aime ?

Il paraît donc maintenant assez inutile d'entrer dans un plus ample détail sur la façon dont Northerton parvint dans la route à conduire cette femme dans le fond d'un bois. Le plus léger prétexte suffisait pour en imposer à une amie aussi chaude que l'était

madame Waters; et nous croirions faire injure à la sagacité de nos lecteurs en surchargeant de circonstances vraisemblables un fait déjà si vraisemblable par lui-même.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIÈME.

Contenant encore environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée d'un gentilhomme irlandais. Grandes aventures dans l'hôtellerie.

Il était minuit sonné, tout dormait ou était censé dormir dans l'hôtellerie, excepté la servante Suzanne, lorsqu'un cavalier, arrivant à toute bride, frappa rudement à la porte, et demanda en entrant s'il n'était point descendu quelques femmes dans la maison.

A l'air effaré de cet homme, la servante effrayée ne savait que lui répondre. Parlez, parlez, dit-il; c'est ma femme que je cherche:

Choquet del.t Pourvoyeur Sc.

Tom indigné de son audace veut en vain l'arrêter;

je l'ai déjà manquée deux fois aujourd'hui. Si c'est ici qu'elle est, je veux la voir : si elle en est partie, enseignez-moi le chemin qu'elle a pris, et soyez sûre de votre fortune. Il ouvrait, en prononçant ces mots, une main pleine de guinées : spectacle séduisant, et très-propre à engager tout autre même qu'une pauvre servante à de plus grandes choses.

Suzanne qui, sur ce qu'elle avait ouï dire par le sergent, de madame Waters, ne doutait pas qu'il ne fût ici question d'elle, et qui croyait ne pouvoir jamais trouver l'occasion de faire plus légitimement sa fortune, offrit sans balancer de le conduire dans l'appartement de cette dame.

L'impétueux Irlandais ne se le fait pas répéter deux fois. Il monte, sans chandelle, avec Suzanne; il trouve la porte fermée en dedans. Il frappe, on ne lui répond point assez tôt : il frappe de nouveau, fait sauter la serrure, et tombe sur le nez dans la chambre.

Un homme alors, sortant du lit, s'offre à ses yeux, et d'une voix tonnante lui de-

mande à quel titre on entre ainsi dans son appartement.

L'Irlandais, qui croyait s'être trompé de chambre, se préparait à de grandes excuses, lorsque les rayons de la lune lui montrèrent une robe, des cotillons, des bas et des souliers de femme répandus confusément sur le plancher. Quel spectacle pour un jaloux! La rage ne lui permet pas de parler; il vole droit au lit. Tom (car c'était lui-même), indigné de son audace, veut en vain l'arrêter: les parties s'échauffent; bientôt les coups s'en mêlent; et madame Waters crie à tue tête : Au meurtre ! au voleur !

Un autre gentilhomme, Irlandais aussi, mais arrivé trop tard dès le soir même dans l'hôtellerie pour qu'on ait songé à en faire mention, était couché dans la chambre voisine : c'était un cadet de famille, qui, faute d'une assez grande fortune à attendre chez lui, s'était mis en chemin pour en chercher une meilleure aux eaux de Bath.

Ce jeune homme, réveillé par le bruit, se lève, prend d'une main sa chandelle, qui brûlait dans la cheminée, son épée de l'au-

tre, et arrive dans la chambre de madame Waters.

Si l'apparition de cet autre homme en chemise ajouta à l'indignation que ressentait déjà la dame, elle diminua pourtant ses craintes; car dès que le nouveau venu eut envisagé l'autre.... Eh ! mon cher Fitz-Patrick, s'écria-t-il, que diable fais-tu donc ici ?... Eh ! mon cher Macklachland, répondit l'autre, que diable y cherches-tu toi-même? Tiens, regarde, voilà le ravisseur, voilà celui qui m'enlève ma femme.

De quelle femme parles-tu? interrompit M. Macklachland. La tienne m'est-elle inconnue ? Où diantre la vois-tu donc ici?

Fitz-Patrick, en ouvrant de grands yeux, et voyant enfin son erreur, demanda mille pardons à madame Waters. Quant à vous, dit-il à Tom Jones, en le regardant fièrement, je n'ai rien à vous dire : vous m'avez maltraité, je pense; nous nous verrons demain.

Tom ne répondit à cette bravade qu'en lui riant au nez; tandis que M. Macklachland, prenant son compatriote par le bras, après lui avoir fortement reproché son im-

prudence, se mettait en devoir de l'entraîner dans sa chambre.

Pendant tous ces propos, la dame, qui avait eu le temps de respirer et de rasseoir ses idées, avait remarqué une porte de communication entre sa propre chambre et celle qui avait été destinée à M. Jones. Il ne lui en fallut pas davantage pour trouver jour à sauver sa réputation.

Elle se mit à crier de nouveau: Au meurtre! à la violence! Et l'hôtesse étant enfin accourue au bruit, la dame Waters l'accabla de reproches sur le peu de sûreté d'une maison où une femme de condition se trouvait exposée à se voir ravir dans son lit et la vie et l'honneur.

L'hôtesse, qui se trouvait insultée, cria bientôt aussi haut qu'elle, en soutenant que sa maison ainsi que sa réputation avaient toujours été sans tache, et demanda, en jurant, aux hommes la cause de toute cette avanie.

Fitz-Patrick répéta qu'il avait fait une méprise, et qu'il en demandait pardon; après quoi son ami l'emmena dans son appartement.

es, qui avait trop d'esprit pour n'avoir
isi l'idée de madame Waters (à pro-
: la porte qui communiquait dans sa
ıre), soutint fermement qu'ayant en-
enfoncer celle de cette dame, il était
u pour la défendre.

)tesse affirma, à son tour, qu'il n'avait
été commis dans sa maison ni vol
ence, et leur fit une longue énumé-
des personnes de qualité qui de temps
norial avaient logé chez elle. On l'é-
patiemment. La dame feignit enfin de
ıer. Tom, après l'avoir assurée qu'il
t pas moins fallu qu'un danger aussi
pour le déterminer à paraître ainsi
t elle, se retira dans sa petite chambre;
tesse, en souhaitant plus de repos pen-
e reste de la nuit à madame Waters,
ira dans sa cuisine.

CHAPITRE II.

Conversation de l'hôtesse avec sa servante. Arrivée d'une autre jeune demoiselle dans l'hôtellerie.

La tête encore tout échauffée de cette aventure, l'hôtesse se ressouvint que Suzanne seule avait pu ouvrir la porte de la maison au nouveau venu. Elle courut interroger cette fille.

Suzanne lui raconta toute l'histoire, à quelques circonstances près, telle, par exemple, que celle de l'argent qu'elle avait reçu, et dont elle imaginait que sa maîtresse n'avait aucun besoin d'être instruite.

Mais l'hôtesse ayant témoigné à Suzanne combien elle compatissait aux alarmes que la pauvre dame avait ressenties par rapport à sa vertu menacée, cette fille ne put s'empêcher de consoler sa maîtresse, en lui jurant qu'elle avait très-distinctement vu M. Jones sauter à bas du lit de madame Waters.

te déclaration ralluma toute la fureur
ɔtesse, non pas contre les prétendus
bles, mais contre la pauvre Suzanne.
lle histoire! s'écria-t-elle; elle est en
bien vraisemblable! une femme, en
cas, se serait avisée de crier, et de
ɜer elle-même?..... Et quelle autre
e prétends-tu qu'elle pût apporter de
nocence, que celle d'avoir appelé du
:s? Vingt témoins ne sont-ils pas en
e le déposer?..... Dispensez-vous une
fois, ma mie, de vouloir jeter un tel
ale sur mes hôtes; songez du moins
a maison pourrait s'en ressentir, et que
vous en repentiriez vous-même.
ı bonne heure, lui dit Suzanne; je n'en
i donc plus mes yeux.
ɑ, sans doute, repartit l'hôtesse; il faut
léfier; et je démentirais les miens en
cas: il faut bien d'autres preuves pour
er des gens de condition. Ai-je livré,
s six mois, un souper semblable à ce-
ı'on me demanda hier au soir? Vis-tu
s des passagers plus polis et de meil-
humeur? Trouvèrent-ils un seul mot

à redire au cidre de Worcestre, que je leur ai fait avaler pour le plus fin champagne? N'en ont-ils pas bu deux bouteilles? Il vaut, au fond, le meilleur champagne du royaume; sans quoi je me serais bien gardée de le leur présenter. Non, non, je ne croirai jamais qu'avec autant de politesse on puisse s'oublier jusqu'à ce point.

Suzanne, ainsi condamnée au silence sur cet article, on parla d'autre chose. L'hôtesse apprit que l'Irlandais nouveau venu était arrivé en poste, et que ses domestiques et ses chevaux étaient encore à la porte. Elle se hâta de les faire entrer, et d'envoyer demander à leur maître s'il ne souhaitait point souper.

Cette fille lui rapporta que les deux Irlandais étaient déjà couchés et endormis dans le même lit: ce qui indisposa l'hôtesse au point de soupçonner que deux hommes de cette espèce pouvaient sans doute avoir formé de longue main le complot de voler madame Waters.

Elle avait pourtant grand tort; car monsieur Fitz-Patrick, quoique très-gueux, était

réellement né gentilhomme. Il est vrai que son cœur n'était pas meilleur que sa tête, mais incapable, ainsi que son ami, d'aucune lâcheté de cette espèce. Sa générosité même avait été si indiscrète, qu'après avoir eu de gros biens de son épouse, il lui restait à peine de quoi vivre, à moins qu'il ne parvînt à la forcer de vendre certaines rentes assignées sur sa tête. Et c'étaient les efforts même qu'il avait faits pour l'y contraindre, qui, joints à son extrême jalousie, avaient enfin déterminé madame Fitz-Patrick à se sauver de chez lui.

La fatigue du gentilhomme, les coups dont il avait le corps moulu, et le désespoir de ne pouvoir cette nuit même atteindre son épouse, étaient donc les seules raisons qui avaient engagé M. Fitz-Patrick à accepter sans façon la moitié du lit de son compatriote.

Le laquais et le postillon, qui ne pensaient pas tout-à-fait de même, demandèrent à manger; et l'hôtesse, après s'être à peu près convaincue, par plus d'un interrogatoire, que M. Fitz-Patrick n'était pas en effet

un voleur, venait de leur servir quelques morceaux de viande froide, lorsque Partridge arriva dans la cuisine.

Il avait d'abord été réveillé par la scène bruyante que nous venons de raconter. Mais tandis qu'il tâchait de se rendormir, les cris d'une chouette perchée sur sa fenêtre l'avaient tellement effrayé, qu'après avoir sauté à bas du lit, et s'être habillé à la hâte, il s'était venu mettre sous la protection des gens qu'il entendait parler dans la cuisine.

L'hôtesse, quoique déjà déterminée à laisser les deux nouveaux hôtes aux soins de Suzanne, dès qu'elle vit Partridge, ne songea plus à se coucher : l'ami du jeune M. Alworthy n'était pas pour elle un homme à négliger, surtout après lui avoir entendu demander une pinte de vin brûlé.

Le laquais irlandais se retirait, et le postillon allait le suivre : Partridge l'arrêta, en l'invitant à boire sa part du restaurant qu'il avait commandé. La vérité du fait est que le bon pédagogue n'osait retourner seul au lit; qu'il ignorait si l'hôtesse serait d'hu-

meur à lui tenir long-temps compagnie, et qu'il voulait s'assurer du moins de ce garçon.

Dans cet instant, un autre postillon frappa à la porte de l'hôtellerie; sur quoi Suzanne, dépêchée pour ouvrir, rentra bientôt, suivie de deux jeunes demoiselles en habits de voyage, l'une desquelles était si richement vêtue, que Partridge et le postillon se levèrent tout étonnés, de leur place, tandis que l'hôtesse courut au devant d'elles, et les accabla de complimens.

La jeune dame au bel habit demanda seulement, avec un sourire agréable, qu'il lui fût permis de se chauffer un instant au feu de la cuisine, attendu le froid excessif de la nuit, pourvu cependant que personne ne se déplaçât pour elle.

Ceci regardait Partridge, qui s'était retiré à l'autre bout de la chambre, frappé d'étonnement et d'admiration. Il est vrai que rien n'était plus charmant que cette jeune personne.

Après avoir en vain prié Partridge de reprendre sa place, la dame ôta ses gants et

laissa voir des mains [1] dont la blancheur et la beauté éblouirent la compagnie. Sa compagne, c'est-à-dire sa femme de chambre, tira aussi les siens, sans doute pour en montrer le plus parfait contraste.

Je voudrais bien, Madame, dit la dernière, que vous ne vous exposassiez pas à aller plus loin cette nuit. Je crains extrêmement que vous ne vous trouviez bientôt hors d'état de soutenir tant de fatigues.

Cela n'est pas douteux, s'écria l'hôtesse, et ce n'est assurément pas l'intention de Madame. Ah, bon Dieu! vouloir aller plus loin cette nuit! Madame me permettra de la supplier de n'en rien faire : ce serait vouloir s'exposer à périr. Soupez plutôt ici, Madame, et ordonnez tout ce qui pourra ne pas vous déplaire.

Je crois, répondit la jeune personne, qu'il serait plutôt heure de déjeuner; mais je ne saurais, en vérité, rien manger maintenant;

[1] L'original dit..... *deux mains qui renfermaient en elles toutes les propriétés imaginables, excepté celle de se fondre au feu.* Faudrait-il s'exprimer ainsi pour éviter le reproche de trop franciser les traductions anglaises?

et si je reste ici, ce sera seulement pour m'y reposer quelques heures. Si pourtant on pouvait me faire un petit *chaudeau* [1] bien faible, j'essaierais d'en prendre quelques cuillerées.

Oh ! cela sera bientôt fait, Madame, répliqua l'hôtesse; nous avons d'excellent vin blanc.

Vous n'avez donc pas de vin d'Espagne, lui dit la jeune étrangère.

Pardonnez-moi, Madame, et je défie qu'on en trouve ailleurs de plus fin. Mais souffrez que je vous supplie de manger un morceau.

Je ne le puis, en vérité, lui dit la dame; je n'ai besoin que de repos. Faites-moi préparer un lit; c'est tout ce que je vous demande.

L'hôtesse, dont les chambres les plus propres étaient occupées, voulut alors faire lever les Irlandais : mais l'inconnue s'y opposa, et se contenta d'une autre, où l'on fit

[1] *Sack-whey*. Cette boisson se fait en Angleterre avec du vin d'Espagne ou des Canaries, du petit-lait, du sucre, etc.

allumer du feu. L'hôtesse, toujours officieuse, ne voulait pourtant pas absolument que l'étrangère montât, jusqu'à ce que sa chambre fût bien échauffée.

Je veux y monter à l'instant, répliqua-t-elle : il n'y a peut-être que trop long-temps que j'empêche Monsieur (en montrant Partridge) de s'approcher du feu ; et, dans une nuit aussi froide, c'est une espèce d'inhumanité que je me reproche.

Elle partit alors, en s'appuyant sur sa femme de chambre, et conduite par l'hôtesse, portant deux flambeaux devant elle.

Au retour de cette femme, toute la cuisine retentissait des louanges de la jeune demoiselle. Il est réellement dans la beauté certain attrait puissant auquel très-peu de cœurs soient capables de résister; car l'hôtesse elle-même, quoique assez piquée du refus qu'on avait fait de rien manger chez elle, avoua franchement qu'elle n'avait jamais rien vu de plus aimable.

CHAPITRE III.

Grande découverte.

Dès que la femme de chambre eut mis sa demoiselle au lit, elle revint dans la cuisine, et demanda à souper. Celle-ci était aussi difficile à contenter que sa maîtresse l'était peu : elle critiqua tout, trouva tout détestable, et s'empara seule du feu, sans égards pour M. Partridge même, à qui l'on eut grand'peine à en ménager un petit coin. Elle mangea pourtant, et but de même, c'est-à-dire beaucoup; puis, en s'humanisant par degrés vers la fin du repas, elle interrogea l'hôtesse sur le monde qu'elle avait actuellement dans sa maison.

Cette femme, très-mal édifiée des airs de la soubrette, saisit l'occasion de lui prouver que cette même hôtellerie, pour laquelle on avait d'abord marqué tant de mépris, était pourtant remplie de gens de condition. Elle

en grossit la liste avec emphase, et ne manqua pas de citer, parmi ses hôtes, M. Alworthy, fils et héritier du fameux Squire Alworthy, du comté de Somerset.

Vous m'apprenez, dit la femme de chambre étonnée, une étrange nouvelle. Je connais M. Alworthy, du comté de Somerset; mais je ne lui connus jamais de fils.

Vous me pardonnerez, Madame, lui dit Partridge un peu déconcerté... tout le monde le connaît pour son fils, quoiqu'il n'ait pas ce qu'on appelle épousé la mère.... Mais il n'est pas moins certainement son fils, et ne sera pas moins certainement son héritier, qu'il est certain que son nom est Tom Jones.

A ces mots, la femme de chambre laissa tomber le morceau qu'elle portait à la bouche, et s'écria: O Ciel! est-il possible que M. Jones soit actuellement ici?.. *Quare non?* répondit Partridge : la chose est non-seulement possible, mais elle est vraie.

La suivante, sans dire un mot de plus, acheva promptement son souper, et remonta, en courant, chez sa maîtresse.

Madame!.... Madame! s'écria-t-elle en

entrant... devinez, devinez, s'il est possible, qui est couché sous le même toit que vous?

Sophie, car c'était elle-même, épouvantée et sautant à bas de son lit, s'écria d'une voix entrecoupée : Dieu! serait-ce mon père?...

Rassurez-vous, Madame, lui dit Honora en souriant; c'est bien autre chose qu'un père : c'est M. Jones! c'est lui-même qui est dans la maison... M. Jones! interrompit Sophie en rougissant : cela n'est pas possible... Hélas! je serais trop heureuse.

Le fait ayant été attesté par la femme de chambre.... Cours, vole, va le chercher, chère Honora, lui dit Sophie : je veux le voir dans l'instant même.

Honora avait à peine quitté la cuisine pour aller retrouver sa maîtresse, que celle du logis avait donné carrière à sa langue sur son chapitre : la pauvre femme, qui s'était trop long-temps retenue, avait le cœur si gros, qu'elle ne crut pas devoir perdre l'occasion de le soulager. Partridge, qui se trouvait dans les mêmes dispositions, fit *chorus* avec elle, et, ce qui surprendra peut-être le lecteur, poussa son ressentiment contre

la femme de chambre jusque sur la maîtres
même. L'une, disait-il, était plus aimabl
mieux vêtue et plus polie que l'autre; ma
toutes deux, à les bien priser, ne valaie
pas grand argent. C'étaient, au plus, deu
aventurières de Bath, forcées peut-être d'a
ler chercher fortune ailleurs, n'étant p
naturel, suivant lui, que des femmes de qu
lité courussent ainsi la nuit sans dome
tiques..... Dieu me pardonne ! interromp
l'hôtesse, je crois que vous avez raison
jamais femme de qualité n'arriva dans un
hôtellerie sans commander un bon soupe
dût-elle être sûre de n'en pas manger u
morceau.

Tels étaient leurs propos, lorsqu'Honor
vint s'acquitter des ordres de Sophie, e
priant l'hôtesse d'envoyer éveiller Jones,
de lui dire qu'une dame qui venait d'arr
ver avait à lui parler. Adressez-vous à mo
sieur, répondit l'hôtesse, en montrant Pa
tridge; il est l'ami de M. Jones : ce que vo
exigez de moi n'est pas de mon métier, et
je vous donne le bonsoir.

Honora s'adressa à Partridge, et n'en f

pas mieux accueillie. Mon ami, dit-il, s'est couché fort tard, et trouverait fort mauvais qu'on le réveillât... Il en sera ravi, répondit Honora; c'est moi qui vous le jure.... En tout autre temps peut-être, repartit l'autre; mais maintenant, *non omnia possumus omnes.* Il est occupé, vous dis-je.... et très-occupé. Et avec qui donc, s'il vous plaît? interrompit la femme de chambre. Eh mais !... avec une autre femme, apparemment, lui dit Partridge... Que veut dire ce drôle-là, avec une autre femme ? s'écria Honora tout émue... Point de drôle, s'il vous plaît, ma mie, s'écria Partridge irrité; je sais ce que je dis : apprenez à faire de même; et allez rendre compte du succès de votre message.

Honora, furieuse et indignée des propos de Partridge, bien moins honnêtes encore que nous ne les rapportons, remonta tout enflammée chez sa maîtresse, à qui, loin de rien déguiser de ce qu'elle venait d'apprendre, elle exagéra la matière, et n'épargna rien pour la détacher d'un amant si peu digne d'elle. L'ancienne histoire de Moly fut même rappelée, et ornée de toutes les

circonstances qu'Honora crut les plus pables de piquer sa maîtresse contre un fidèle qui l'avait toujours trompée.

Miss Western était trop abattue p songer à opposer une digue au torrent loquence de sa femme de chambre. Elle terrompit pourtant.... Je ne puis croire c horreur, lui dit-elle : c'est quelque cal niateur qui noircit ici mon amant.... E prétends qu'il se dit son ami ! Ah ! vit-o mais l'amitié trahir des secrets de ce genr

Tandis que Sophie, déchirée par se certitudes, ne savait plus que croire ni faire, Suzanne était arrivée dans sa char avec le *chaudeau* commandé. Honor avertit sa maîtresse, en lui conseillant bas de sonder cette fille, qui probable pouvait l'instruire de la vérité. Sophie prouva cette idée; elle interrogea douce Suzanne, qui, au moyen de quelques gui et d'une promesse solennelle qui lui fut de n'en rien dire à sa maîtresse, révéla ce qu'on voulut, c'est-à-dire beaucoup de choses que la triste Sophie ne com en apprendre.

Je ne peindrai ni le trouble, ni la douleur, ni l'indignation de Sophie, pendant le récit de la servante. Elle n'ouvrit la bouche, lorsque cette fille eut fini, que pour la prier d'ordonner au postillon de préparer au plus tôt les chevaux.

Je ne fus jamais si tranquille, s'écria-t-elle après avoir rêvé quelques instans.... Je suis maintenant très-convaincue que l'objet de ma tendresse est vraiment méprisable. Oui, ma chère Honora, ajouta-t-elle en versant un torrent de larmes, oui, je te jure que mon cœur est libre maintenant... Oui, je te jure que je suis tranquille.

Quelques minutes après, Suzanne vint annoncer que les chevaux étaient prêts; et Sophie, en s'essuyant les yeux, se disposait à partir, lorsqu'il lui survint une idée que sa passion rendait en cet instant bien naturelle. Elle voulut que Tom pût ne pas ignorer qu'elle avait passé une partie de la nuit dans cette même hôtellerie, et qu'il en fût instruit d'une manière propre à lui faire détester sa propre ingratitude, au cas qu'il restât dans son cœur quelque ombre d'atta-

chement pour une tendre amante qu'il avait si volontairement perdue.

Le lecteur se ressouvient sans doute du manchon qui a déjà joué un si grand rôle dans cette histoire. Ce célèbre manchon n'avait jamais quitté le bras de Sophie depuis le départ de Jones. Elle chargea Suzanne, après y avoir attaché son nom avec une épingle, de le porter sur le lit de Tom, et de le mettre si bien en vue que ce fût le premier objet qui frappât les regards de son perfide amant, lorsqu'il rentrerait dans sa chambre.

Cet ordre étant exécuté, Sophie, en protestant toujours à sa chère Honora que son cœur n'avait jamais été plus libre, paya généreusement l'hôtesse, monta lestement à cheval, et partit.

CHAPITRE IV.

Autres aventures dans l'hôtellerie.

était six heures du matin, et le monde
nençait à descendre dans la cuisine,
ue Jones, qui avait eu soin de retourner
son lit, fit appeler Partridge, lequel,
plaignant amèrement de la mauvaise
qu'il avait passée, tenta encore d'en-
r son maître à ne pas pousser plus loin
voyage. Mais la façon dont cette propo-
n fut reçue fit bientôt changer de propos
édagogue. Je crois, dit-il, Monsieur,
cette maison n'est pas une des plus hon-
s de ce monde; et ce n'est même pas ab-
nent sans peine que je suis parvenu à
urner deux femmes de troubler cette
votre repos.... Mais que vois-je? Je crois,
me pardonne ! qu'elles ont trouvé le
et de pénétrer jusque dans votre cham-
.. Tout justement, Monsieur!.. J'aperçois

par terre un manchon qu'elles y ont laissé sans doute.

Partridge, après avoir ramassé le manchon, allait le mettre dans sa poche; mais Tom auparavant voulut le voir.

Ce meuble était si remarquable, qu'indépendamment de l'étiquette qui y était attachée, il l'eût dans l'instant reconnu. Mais quel coup de foudre pour lui, lorsqu'il lut le nom de Sophie! O Ciel! s'écria-t-il, par quel prodige ce manchon se trouve-t-il ici?

Je l'ignore, répondit Partridge. Ce que je sais, c'est qu'il était au bras de l'une des deux femmes qui voulaient interrompre votre sommeil, si j'avais voulu les en croire... Où sont-elles? s'écria Jones en sautant à bas de son lit... A quelques milles [1] tout au plus, lui dit Partridge.

Quel moment pour le coupable Tom! Ses idées, ses regards, ses discours et ses actions seront sans doute suppléés par l'imagination du lecteur.

Après avoir cent fois maudit Partridge,

[1] On compte par milles en Angleterre, et non par lieues.

et ne s'être pas trop épargné lui-même, il lui ordonna de chercher des chevaux, à quelque prix que ce pût être; et l'instant après, s'étant habillé à la hâte, il descendit pour exécuter lui-même l'ordre qu'il venait à peine de donner.

Mais avant que d'en venir à son arrivée dans la cuisine, il faut nécessairement rendre compte de ce qui s'y était passé depuis que Partridge en était sorti pour monter chez son maître.

Le sergent venait de partir avec son détachement, lorsque les deux gentilshommes irlandais se levèrent, et descendirent, en se plaignant du tintamarre de la nuit, qui les avait empêchés de dormir.

Il faut encore savoir que le carrosse à quatre chevaux, arrivé la veille avec une jeune dame et sa femme de chambre, n'était qu'un carrosse de louage, dont le cocher, apprenant que M. Macklachland allait à Bath, était venu lui offrir une des deux places qui y restaient vides; que M. Macklachland non-seulement avait accepté la proposition, mais avait proposé à son ami

Fitz-Patrick de remplir la quatrième place vacante : ce que celui-ci avait accepté d'autant plus volontiers, qu'il se croyait très-sûr de rencontrer sa femme à Bath.

Macklachland, le plus délié des deux Irlandais, ayant appris du cocher que la dame qu'il avait amenée venait de Chester, et, soupçonnant que ce pouvait être la femme de son ami, lui fit part de sa pensée. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer de nouveau la tête de M. Fitz-Patrick, qui, sans chercher d'autres lumières, remonte l'escalier, va frapper à toutes les portes, les fait ouvrir, ou les enfonce, insulte l'un, demande excuse à l'autre, cherche, remue, renverse, visite tous les coins de la maison, et finalement ne trouve rien.

Il revenait tristement dans la cuisine, lorsqu'un homme bien plus pétulant encore y faisait son entrée avec une suite nombreuse.

CHAPITRE V.

Conclusion des aventures de l'hôtellerie d'Upton.

Vous ne languirez pas long-temps, ami lecteur : c'était M. Western lui-même, suivant les traces de sa fille, et qui non-seulement l'eût rencontrée s'il fût arrivé deux heures plus tôt, mais encore sa nièce avec elle : car il faut aussi vous apprendre que cette nièce, qui vous est encore inconnue, n'était autre que l'épouse de M. Fitz-Patrick, qui, après avoir été élevée par la sage madame Western, s'était sauvée de chez elle, il y avait environ cinq ans, pour épouser cet Irlandais contre le gré de sa famille.

Cette dame était sortie de l'hôtellerie à peu près au même instant que Sophie. La voix de son mari, qu'elle avait reconnue dans le corridor au moment de son incursion chez madame Waters, l'avait épouvantée au point qu'après avoir fait appeler l'hô-

tesse, et lui avoir très-grassement pa
gîte, elle en avait obtenu des chevau
se sauver au plus tôt par une porte d
rière.

M. Western et M. Fitz-Patrick, s
veu, ne se connaissaient pas : l'oncle,
de l'enlèvement dont ce dernier s'était
coupable, n'avait jamais voulu le voi

La cuisine était maintenant un vrai t
de confusion. Western jurait en dem
sa fille; Fitz-Patrick rugissait en réc
sa femme; et tous les assistans prenaie
ou moins de part à leurs griefs, l
Jones se montra, le manchon de Soph
main.

A cet aspect, Western, poussant
vulgaire des chasseurs à la vue du g
bier, s'élança sur Tom : Le voici! l
lui-même! dit-il à l'assemblée; nous
le renard; et sa femelle n'est probabl
pas loin....

Le vacarme dont fut suivi ce beau c
théâtre est un chaos de différentes
aussi bruyantes que confuses, qui s
aussi difficiles à rendre, et aussi peu agr

pour le lecteur, que certains chœurs des nouveaux opéras[1] pour certaines oreilles.

Jones, après s'être débarrassé des mains de M. Western, protesta hautement de son innocence, et affirma qu'il n'avait pas vu miss Sophie... Vous avez tort de le nier, lui dit en se levant le ministre Supple, surtout dans l'instant même où la preuve très-convaincante du contraire paraît à nos yeux dans vos mains. Je suis moi-même en état d'affirmer que le manchon dont vous faites parade est celui de Sophie : je l'ai vu si souvent, que je ne puis le méconnaître.

Le manchon de ma fille! s'écria Western en fureur. Quoi! ce double gredin pourrait se vanter d'avoir pris le manchon de ma fille!... Messieurs, je vous prends à témoins... Qu'on l'arrête dans le moment. Courons chez le juge de paix; et qu'à la session prochaine il soit pendu comme un voleur de grand chemin.

Eh! de grâce, Monsieur, lui dit Jones, daignez calmer vos sens. Ce manchon, j'en

[1] Comiques.

conviens, appartint ci-devant à mis
tern; mais je jure, sur mon honneur
ne l'ai point vue ici. A ces mots l
écumant de rage, se trouva hors d'ét
ticuler sa réplique.

L'un des domestiques, pendant
mêlé, avait, on ne sait trop comment,
M. Fitz-Patrick de ce qu'était M. W
qui faisait tout ce bruit; et le bon Irl
croyant enfin avoir trouvé l'occa
rendre un service agréable à l'oncl
femme, s'approcha de Tom, et lui di
devriez rougir, en soutenant, et surt
présent, que vous n'avez pas vu cett
demoiselle, tandis que je vous ai surp
deux couchés dans le même lit.
Monsieur, dit-il à Western, je va
conduire à leur chambre.

Cette offre ne pouvait manque
acceptée. Toute l'assemblée, et le
même, suivit notre Irlandais, qui fit
chambre de madame Waters une
entrée, plus scandaleuse encore que
vait été la première.

Cette dame était endormie. L'air

té qu'avait alors M. Western, premier objet qu'elle aperçut dans sa ruelle, pensa la faire évanouir. Il ne l'effraya pourtant pas longtemps : le premier coup d'œil avait suffi au père de Sophie, pour lui prouver que l'Irlandais s'était trompé. Il se retira sans mot dire; et après avoir visité la maison du haut en bas avec le même succès, M. Western, très-désolé, revint dans la cuisine, où il trouva Jones qui était gardé par ses gens.

Quoique le jour commençât à peine à paraître, un bruit si terrible avait tout mis sur pied dans la maison. Le juge de paix du comté de Worcestre se rencontrait par hasard dans l'auberge: M. Western lui porta sa plainte; le manchon fut produit, comme pièce de conviction; et Tom allait être arrêté juridiquement, lorsque la servante Suzanne, après avoir demandé audience, déclara que Sophie elle-même l'avait chargée de porter ce manchon dans la chambre de l'accusé.

Si ce fut amour de la justice, si ce fut un autre sentiment moins désintéressé qui porta Suzanne à faire cette démarche, c'est ce que nous n'osons décider: mais son témoignage

parut d'un si grand poids aux yeux du juge, qu'il leva l'audience, en déclarant M. Jones déchargé de l'accusation intentée par M. Western, lequel, après avoir donné au diable et le juge et les assistans, remonta à cheval sans répondre aux complimens de son neveu Fitz-Patrick, qui réclamait en vain la parenté, et sans reconnaissance pour l'important service que l'Irlandais avait voulu lui rendre : boutade cependant très-heureuse, puisqu'elle empêcha M. Western de se souvenir du manchon qu'il laissait au bras du pauvre Tom, qui probablement ne l'eût rendu qu'avec la vie.

Celui-ci ne tarda pas non plus à se mettre en route avec le bon Partridge, très-résolu de suivre et de chercher partout Sophie. Il ne put même se résoudre à prendre congé de madame Waters. Il détestait jusqu'à son souvenir, et n'attribuait qu'à cette femme seule le malheur qu'il avait eu de ne pas rencontrer une amante à qui son cœur promettait et jurait de nouveau la fidélité la plus inviolable.

Quant à madame Waters, elle profita de

la commodité du carrosse pour se rendre à Bath avec les deux gentilshommes irlandais. Des médisans prétendent même qu'elle eut la charité, chemin faisant, de consoler le pauvre Fitz-Patrick des chagrins que lui donnait son épouse. Mais c'est un fait qu'il nous importe peu d'approfondir.

Ainsi se terminèrent les étonnantes aventures que rencontra M. Jones dans la fameuse hôtellerie d'Upton, où l'on parle encore aujourd'hui de notre charmante Sophie, sous le nom du *bel ange de Somerset.*

CHAPITRE VI.

Où notre histoire rétrograde.

Avant que de pousser plus loin notre récit, il paraît assez convenable de justifier la surprise qu'a dû causer l'apparition de Sophie et de son père dans l'hôtellerie d'Upton.

Le lecteur est prié de se rappeler que, dans le quatrième chapitre du septième livre de cette histoire, nous avons laissé miss Western, après un long débat entre l'amour et le devoir, décidant, suivant l'usage, en faveur du premier. Ce débat, comme nous l'avons dit, s'était élevé à la suite d'une visite que son père lui avait faite, et dans laquelle il avait prétendu la forcer à consentir au mariage qu'il avait arrêté entre M. Blifil et elle.

C'est donc en partant de là qu'il faut reprendre notre narration.

L'espèce de promesse que Sophie avait

faite à son père de ne plus résister à sa volonté, avait tellement enchanté le bonhomme, que toute la maison s'en était ressentie au souper. La bière avait été si libéralement versée dans la cuisine, qu'avant minuit tout était ivre dans le château, excepté madame Western et sa nièce.

Le lendemain, de grand matin, un messager fut dépêché à M. Blifil, pour l'avertir des heureuses dispositions de sa future, afin qu'il vînt les confirmer par sa présence. On peut juger s'il y manqua.

A son arrivée, le déjeuner fut servi dans la plus belle salle du château, et l'on dépêcha un laquais pour en avertir Sophie.

Divin Shakespeare, que n'ai-je ici ta plume ! Sublime Hogarth, que n'ai-je ton pinceau ! je tâcherais peut-être de peindre, avec quelque succès, l'air pâle et triste, les regards effarés et les frémissemens réitérés du malheureux domestique, lorsqu'il vint annoncer, en tremblant, à l'assemblée..... que l'on ne trouvait point Sophie !

On ne la trouve point ! s'écria M. Western en se levant de son fauteuil. Mort !

tête ! ventre ! sang et furies ! Que dis-tu, traître ?... On ne la trouve point ! où donc est-elle ?

Doucement, mon frère, lui dit la froide et politique sœur. Vous vous passionnez toujours, et toujours sans savoir pourquoi. Ma nièce, j'en suis sûre, se promène actuellement dans le jardin... et vous voilà aux champs ! Vous semblez prendre à tâche de déraisonner si souvent, qu'on ne pourra bientôt plus vivre ici.

Oh !... dans ce cas, répondit-il, en rentrant aussi promptement en lui-même qu'il en était sorti, si ce n'est que cela, à la bonne heure : mais, sur mon âme ! la réponse de ce drôle-là m'avait d'abord renversé la cervelle... Que l'on sonne la cloche ; que l'on cherche dans le jardin ; qu'on lui dise que nous sommes ici.

Après cet ordre, M. Western se replongea tranquillement dans son fauteuil.

Deux choses ne furent jamais plus exactement disparates que ce frère et cette sœur. L'un ne prévoyait jamais, n'entrevoyait même jamais rien dans l'avenir, mais sai-

sait avec une extrême facilité les choses
ésentes : la sœur discernait, réalisait tout
ns le plus grand éloignement, mais ne
yait plus rien dès que l'objet était de-
nt ses yeux. Le lecteur connaît probable-
ent des gens faits comme cela. Mais les
lens de ces deux personnages étaient vrai-
ent extraordinaires ; car si la sœur voyait
uvent ce qui ne pouvait jamais arriver, le
ère voyait presque toujours au delà de la
alité.

Il n'était pourtant point dans le cas cette
is-ci. Madame Sophie, suivant le rapport
s domestiques, ne se trouvait pas plus
ns le jardin que dans sa chambre.

Pour le coup, rien ne fut capable de re-
nir le père. Toute la maison accourut à sa
ix : hommes, femmes, enfans, tout fut
ssemblé dans le jardin ; tout eut ordre de
ercher et d'appeler Sophie ; et lui-même
n acquitta jusqu'à extinction de voix. La
nfusion régnait partout, dura long-temps,
ne produisit rien : c'est l'ordinaire. Fati-
é, triste et enroué, le bon Western re-
urna enfin dans la salle, se replongea, en

jurant, dans son fauteuil, et sa sœur entreprit de le consoler ainsi :

Je suis vraiment touchée, mon frère, du malheur imprévu qui vous arrive, et de ce que la conduite de ma nièce jette une flétrissure de ce genre sur le nom de Western. Vous savez pourtant à qui vous en prendre; et, si vous êtes juste, je vous laisse y penser. Tout dépend de l'éducation, mon frère; et celle qu'à reçue de vous ma nièce fut toujours contraire à mes vues. Combien de fois ne vous ai-je pas reproché votre condescendance ridicule pour les volontés d'un enfant? Combien de fois ne m'avez-vous pas rebutée? Convenez-en, mon frère! Cependant que n'ai-je pas fait pour réparer le mal? N'ai-je pas entrepris, en prenant chez moi cet enfant, d'extirper jusqu'aux moindres traces des défauts qu'elle tenait de vous, de rectifier ses erreurs, de réparer tout ce que les vices de votre politique avaient gâté? Vous m'enviâtes mon ouvrage; vous me reprîtes votre fille; vous détruisîtes en huit jours tous les travaux de deux années..... N'imputez donc rien qu'à vous-même. Si

vous m'eussiez plus estimée, jamais ceci ne serait arrivé; jamais ma nièce n'eût souillé la gloire de son sang. Ainsi consolez-vous, mon frère, en avouant que vous l'avez voulu, en convenant qu'une telle indulgence.....

Eh morbleu! ma sœur, interrompit Western, vous feriez blasphémer un martyr... Que diable m'allez-vous rabâcher? Qu'appelez-vous mon indulgence?... Pas plus loin qu'hier au soir, ne l'ai-je pas encore menacée, si elle osait encore me résister, de l'enfermer pour huit jours dans sa chambre... Dieu me pardonne! vous seriez femme à faire damner un second Job... Entendit-on jamais de tels propos? répliqua sa sœur. Ah! mon frère, si je n'avais pas tout le sang-froid dont le Ciel, très-heureusement, m'a douée, vous me feriez presque oublier ce que je me dois à moi-même. Pourquoi récriminer ici mal à propos? Ne vous ai-je pas prié, ne vous ai-je pas pressé de vous reposer sur moi du soin de la conduire? Sans doute il vous a plu de tout gâter en un moment. Jamais père sensé menaça-t-il ainsi sa fille?

Ne vous ai-je pas dit cent fois que les Anglaises ne veulent pas être menées comme les esclaves de Ciracsie [1] ? que ce siècle-ci protége les femmes ? que la douceur et les bons procédés ont seuls le droit de nous gagner ? que la violence et la rusticité ne peuvent rien sur nous ? La loi *salique*, grâce au Ciel, n'est pas connue dans ces climats... Mais parlons vrai, mon frère : vous avez une aspérité de caractère, une rudesse dans les façons, que toute autre femme que moi ne pourrait supporter. Doit-il donc paraître étonnant que ma nièce n'ait pu s'y faire, et n'ait été mortellement saisie de votre dernier compliment ? L'aveu que vous osez en faire n'est-il pas plus que suffisant pour la justifier dans le monde ? Traita-t-on jamais une femme avec si peu d'égards ? Ainsi, je le répète encore, consolez-vous, mon frère, en n'accusant que vous de vos chagrins. Combien de fois, si vous m'en eussiez crue... Ici M. Western, cédant à son impatience, et se levant brusquement, lâcha deux

[1] Peut-être voulait-elle dire Circassie.

ou trois grosses imprécations contre sa chère sœur, et, en se bouchant les oreilles, se sauva de l'appartement.

Son départ ne mit pourtant pas fin au sermon qu'avait entamé la dame. Plus piquée, au contraire, de l'indocilité de son frère, elle prit Blifil à témoin de tous les torts qu'elle pouvait lui reprocher; et il se garda bien de n'être pas de son avis. Il tenta pourtant d'excuser en quelque façon M. Western, en rejetant sa faute sur les faiblesses trop ordinaires de l'amour paternel... Faiblesses inexcusables ! s'écria madame Western, puisqu'elles sont la perte des enfans! Sentence à laquelle le poli Blifil crut pouvoir accéder.

Madame Western, touchée de sa docilité, lui témoigna alors combien elle était sensible aux chagrins que lui causait une famille qu'il avait bien voulu honorer de son alliance. Elle condamna sévèrement la conduite de sa nièce, en rejetant pourtant toujours tout sur son frère, dans tous les sens impardonnable, et surtout pour ne s'être pas mieux assuré des vrais sentimens de sa fille.

Après de longs propos sur ce sujet, et dont le détail n'amuserait plus guère, M. Blifil prit congé d'elle et retourna chez lui, très-peu content de sa journée. Cependant les principes de philosophie qu'il avait reçus de Square, et ceux de religion que lui avait inspirés Tuakum, joints à certains autres secours qu'il tenait immédiatement de la nature, le mirent en état de soutenir son malheur avec plus de constance que n'en ont les amans vulgaires.

CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie.

Il est temps maintenant de revenir à miss Western, que le lecteur, pour peu qu'il l'aime autant que nous l'aimons, sera charmé de voir sauver des persécutions de son père, et de celles de son peu tendre amant.

Il était minuit sonné; l'ivresse et le sommeil régnaient sur toute la maison; la tante seule, une gazette à la main, balançait encore le destin de l'Europe, lorsque notre héroïne, après avoir descendu doucement l'escalier, et ouvert une des portes du château, se trouva libre, et vola vers l'endroit où madame Honora devait l'attendre.

Que l'amour donne de courage! Sophie, la jeune et timide Sophie, ne connut d'autre crainte que celle de se voir poursuivie et arrêtée par son père. Son cœur sentit pourtant quelque terreur d'une autre espèce,

lorsque, arrivant à l'endroit désigné, au lieu d'y trouver Honora, elle aperçut de loin un cavalier venant à elle à toute bride. Mais sa frayeur ne dura qu'autant de temps qu'il en fallut à cet homme pour l'informer que c'était de la part d'Honora elle-même qu'il venait la chercher.

Sophie, qui n'avait pas lieu d'en rien craindre, monta résolument en croupe derrière lui, et arriva bientôt à une petite ville, distante d'environ cinq milles du château, où elle eut la satisfaction de trouver sa chère Honora couchée sur un gros ballot de ses propres hardes, qu'elle n'avait pu se résoudre à perdre un instant de vue. On mit alors en délibération quel chemin il convenait de prendre pour échapper aux poursuites de M. Western, qui, selon toute apparence, serait à cheval dans peu d'heures.

Honora insistait pour la route de Londres, qu'elle avait une extrême envie de voir, et pour plus d'une raison dont le lecteur est déjà instruit.

Sophie, qui croyait risquer un peu plus qu'elle, pensait différemment, et voulait

ce qu'on appelle les grands chemins.
arla haut, et l'emporta. Il fut arrêté
voyagerait à travers champs, l'espace
con vingt milles, pour retomber en-
ıvec plus de sûreté dans la grande
de la capitale.

chevaux furent cependant loués pour
es. Mais, à peine eurent-ils fait deux
ıas hors de l'hôtellerie, que le guide
lre de prendre le chemin de Bristol:
:s mots, soit hasard, soit malice de la
u postillon, les chevaux s'arrêtèrent
ourt; et Sophie, au risque de se trom-
ıns sa conjecture, crut devoir pro-
une récompense à son guide, s'il
t essayer de leur rendre quelque vi-
Mais il était aussi sourd qu'eux. Le
ıdéfini de *récompense* opère rarement
s pareils. Sophie, qui le sentit, lui
t une guinée. Il entendit alors; et voici
ponse :

ı maître m'a expressément défendu
anger de chemin, sous peine d'être
. Je pensai l'être hier, pour avoir
à travers le pays avec un gentilhomme

venant de chez M. Alworthy, et dont je n'ai pas été trop bien récompensé. Jugez, madame, si un pauvre garçon peut risquer de nouveau sa place, et surtout pour une guinée.

Et bien, mon ami, prends-en deux, répondit avec vivacité Sophie... Mais quel est ce gentilhomme qui venait de chez M. Alworthy?.. Je crois que c'est son fils, Madame, lui dit le postillon ; du moins l'appelle-t-on ainsi... Où allait-il? interrompit-elle... Dans les environs de Bristol, à vingt milles d'ici... Prends au plus tôt la même route, et va bon train... Il y a trois guinées pour toi.

Le fouet et l'éperon semblaient n'attendre que ces mots pour transformer les plus mauvais chevaux du monde en vigoureux coursiers, au grand regret de madame Honora, qui croyait ne pouvoir trop tôt aller briller à Londres, et à la grande satisfaction de l'aimable Sophie, qui croyait ne pouvoir assez tôt revoir l'objet de toute sa tendresse.

Nos voyageuses arrivèrent, au soleil levant, dans le village où Jones avait rencontré le *quaker*, et Honora fut chargée,

ntre son gré, de s'informer adroitement
: la route que notre héros avait prise.
ous disons, contre son gré, parce qu'elle
ait pris Jones en grippe à cause de cer-
ines politesses pécuniaires qu'il avait un
u négligées auprès d'elle; ce qu'elle au-
it dû plutôt attribuer à ses distractions
'à son avarice. Il est pourtant vrai que le
ide aurait pu donner à Sophie des éclair-
ssemens beaucoup plus sûrs : mais nous
norons encore pourquoi elle évita toujours
: le consulter sur ce sujet.

Lorsqu'Honora eut pris ses informations
: l'hôtesse, Sophie envoya chercher d'au-
es chevaux de louage, qui la conduisirent
ns l'hôtellerie où le pauvre Tom avait été
essé par l'enseigne Northerton.

Ici la femme de chambre, toujours char-
e des mêmes informations, n'eut pas plus
t interrogé l'hôtesse, que celle-ci devina
: que cherchait Sophie. Bon Dieu! s'écria-
elle en s'adressant à Sophie elle-même,
ui pour lors entrait dans la cuisine, eh!
ui l'aurait jamais pensé! Voilà, sur mon
onneur, le plus beau couple que virent ja-

mais mes deux yeux ! Ma foi, Madame, je ne m'étonne plus si le jeune gentilhomme est si malheureux ! Il m'avait bien dit que vous étiez la plus belle demoiselle du monde; et je vois qu'il ne m'a point menti. Dieu conserve le pauvre cher homme ! il me faisait pitié; oui, sans mentir, il me faisait pitié, lorsque, dans son délire, je lui voyais embrasser son oreiller, qu'il appelait tendrement sa Sophie... J'ai fait tout mes efforts pour le détourner d'aller à la guerre; je lui ai dit cent fois qu'il n'y a que trop d'hommes qui ne sont bons qu'à se faire tuer, et qui n'ont pas, ainsi que lui, le bonheur d'être aimés d'une si belle dame..... Je crois, dit Sophie en se retournant vers Honora, que la bonne femme extravague... Non, non, madame, s'écria l'hôtesse, je sais ce que je dis : je suis très au fait du mystère; il ne m'a rien caché..... Quel est donc l'aigrefin, s'écria à son tour Honora, assez audacieux pour vous parler ainsi de ma maîtresse ?... Qu'appelez-vous aigrefin ? répondit l'autre; parlez mieux, je vous prie, de celui même dont vous me demandiez des nouvelles,

d'un jeune gentilhomme fait à peindre, qui aime madame Sophie Western de tout son cœur, et qui mérite également d'en être aimé.... Il aime ma maîtresse, dites-vous ? Savez-vous bien, ma bonne ?... Eh ! ma chère Honora, lui dit Sophie, ne vous emportez point contre elle : son intention n'est pas de me fâcher... Dieu m'en garde ! reprit l'hôtesse, enhardie par la douceur des accens de Sophie ; Dieu m'en garde, Madame !

Cette femme partit de là pour enfiler un long et ennuyeux récit de tout ce qui était arrivé à Tom dans l'hôtellerie, et de tout ce qu'elle disait avoir appris de lui. Plus d'un passage de cette narration eut droit de choquer miss Western, et plus encore sa gouvernante, laquelle ne manqua pas cette occasion de nuire au pauvre Jones, en le dénigrant dans l'esprit de Sophie, dès qu'elles furent seules. Le joli galant ! répétait-elle à chaque instant, avec un rire amer, qui prostitue le nom de sa maîtresse dans tous les cabarets de village !...

Sophie ne voyait pas l'imprudence de son amant d'un œil aussi sévère, et se trouvait

peut-être plus flattée de ces transports exagérés par l'hôtesse, qu'elle n'était choquée du reste. Ces petites incartades lui paraissaient du moins partir d'un cœur aussi sincère que vraiment enivré de sa tendresse.

Cet incident, quoi qu'il en soit, rappelé dans la suite, et revêtu par Honora de couleurs odieuses, ne servit pas peu à aigrir le ressentiment de Sophie contre Jones, lorsque l'aventure de l'hôtellerie d'Upton donna si beau jeu contre lui à la gouvernante.

Quelques lecteurs austères n'ont sans doute pas attendu jusqu'ici pour condamner la conduite de miss Western, et pour ne voir en elle qu'une de ces *infantes* de vertu équivoque, dont les amoureuses extravagances sont toujours plus dignes de mépris que de compassion légitime.

Ils seraient pourtant bien injustes. Sophie venait d'être si cruellement agitée par l'espoir et la crainte, par son devoir, par sa tendresse pour son père, par sa haine pour Blifil, par sa pitié; et pourquoi n'avouerions-nous pas la vérité ? par son amour pour Jones... elle avait été, dis-je, si effrayée

par les menaces de M. Western, par celles de sa tante, et si touchée des derniers malheurs et des procédés de son amant, que sa tête et son cœur, également troublés, également affectés, lui permettaient peu de savoir apprécier les conséquences de ses démarches.

Elle prêta pourtant enfin l'oreille aux remontrances de sa suivante, et le guide eut ordre d'aller à Glocestre, pour, de là, prendre la route de Londres.

Une rencontre qu'elles firent, les força cependant de changer encore une fois de résolution. Ce procureur dont nous avons parlé en dernier lieu, dans le chapitre sept du huitième livre, et qui avait dîné à Glocestre avec Jones, reconnut en passant madame Honora, à qui il fit quelques politesses, et auxquelles Sophie, pour le moment, fit peu d'attention.

Mais à leur arrivée à Glocestre, Sophie, informée plus particulièrement par Honora du caractère de cet homme, et de la promptitude avec laquelle il voyageait, craignit bientôt qu'il ne s'avisât d'aller avertir son

père de la route qu'elle avait prise. Pour parer à cet inconvénient, elle avait loué des chevaux pour une route qu'elle n'avait pas dessein de suivre; et, après s'être rafraîchie et reposée quelques heures à Glocestre, elle en était partie malgré l'obscurité de la nuit, et était arrivée, en moins de quatre heures, à l'hôtellerie d'Upton, où nous l'avons vue il n'y a pas long-temps.

Après avoir ainsi tracé le voyage de notre héroïne, depuis son départ de chez elle jusqu'à son arrivée à Upton, nous amènerons en peu de mots monsieur son père au même endroit.

Le premier guide de Sophie n'ayant rien eu de plus pressé, à son retour, par pur esprit de charité sans doute, que d'aller avertir M. Western de ce qui venait de lui arriver avec sa fille, il n'avait pas été difficile au bonhomme de la suivre jusqu'à Glocestre, où, ayant appris que M. Jones était allé à Upton, il n'avait pas douté un instant que sa fille n'eût suivi le même chemin.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Aventures de Sophie, après son départ de l'hôtellerie d'Upton.

Avant que notre histoire eût été obligée de rétrograder, nous avions instruit le lecteur des raisons qui avaient engagé Sophie et sa femme de chambre à partir si précipitamment de cette fameuse hôtellerie. Nous allons maintenant suivre les pas de cette digne amante, tandis que son peu digne amant déplore son mauvais destin, ou plutôt les nouvelles erreurs dont il s'est rendu coupable.

Sophie, qui avait donné ordre à son guide

de ne songer qu'à s'éloigner, sans tenir de routes certaines, avait passé la Saverne, et n'était pas à un mille d'Upton, lorsque la pauvre demoiselle crut entendre les pas de plusieurs chevaux qui la suivaient en diligence. L'effroi qu'elle en conçut, lui fit crier au postillon d'aller à toute bride. Mais plus ils allaient vite, plus on les suivait vivement; et les chevaux qui poursuivaient, plus vigoureux que ceux qui fuyaient, atteignirent bientôt nos voyageuses.

Miss Western, aussi accablée d'épouvante que de lassitude, allait succomber à ce dernier malheur, lorsqu'une voix de femme des plus douces lui adressa un compliment, auquel Sophie trop effrayée n'eut pas d'abord la force de répondre, mais qui bientôt calma ses craintes.

Cette nouvelle troupe qu'elle avait si fort redoutée, consistait en deux femmes avec leur postillon; et les deux compagnies rassemblées avaient marché près de trois milles sans se dire un seul mot, lorsque Sophie, ayant abandonné pour un instant la bride de son cheval, se trouva tout à coup par terre.

On descendit pour la secourir; mais Sophie heureusement n'était pas blessée, et chacun remontait à cheval, au moment où les premiers rayons de l'aurore ayant permis de s'entrevoir, deux voix firent entendre en même temps : Ah ma chère Sophie ! Ah ma chère Henriette !

Cette rencontre singulière étonna beaucoup plus nos deux dames qu'elle n'a droit d'étonner le lecteur, qui s'est certainement déjà douté que la dame étrangère dont il s'agit ne pouvait être autre que l'épouse de l'Irlandais Fitz-Patrick, cousine de Sophie, et qui, comme l'on sait très-bien, était partie du cabaret d'Upton quelques minutes après notre héroïne.

La surprise et la joie des deux cousines, qui autrefois avaient vécu chez leur tante Western dans la plus grande intimité, ne leur permit pas d'abord de se demander mutuellement les causes de leur rencontre.

Madame Fitz-Patrick se trouva la première en état d'interroger Sophie. Mais, quoique la réponse parût devoir être aussi

simple qu'aisée, miss Western, qui la trouva pourtant embarrassante, pria sa cousine Henriette de vouloir bien suspendre sa curiosité jusqu'à la première hôtellerie, où l'on espérait arriver bientôt.

Elles descendirent enfin, mais si fatiguées, et surtout la pauvre Sophie, qu'il fallut nécessairement l'enlever de dessus son cheval, et la porter dans une chambre, où madame Fitz-Patrick, informée que sa cousine ne s'était pas couchée depuis deux nuits, la fit mettre au lit sur-le-champ.

Sophie y consentit d'autant plus aisément, que sa cousine, après l'avoir assurée à tout hasard qu'elle ne voyait rien à craindre dans cet asile trop éloigné des routes ordinaires, offrit très-gracieusement de lui tenir compagnie, et de coucher à côté d'elle.

Les dames ne furent pas plus tôt au lit, que les soubrettes convinrent aisément entre elles de suivre leur exemple. Madame Honora, aussi polie que sa maîtresse, s'humanisa avec sa consœur Abigaïl; et, après beaucoup de complimens de part et d'autre, voulut bien aussi partager sa couche.

ôte, ainsi que messieurs ses pareils, toujours eu pour coutume de s'informer eusement du nom, de la qualité, du des affaires même des personnes qui ent loger chez lui. C'était d'abord par her, par les laquais, ou par le postillon commençait ses premières enquêtes; il ensuite ce qu'il pouvait des maîtres s. Ici sa curiosité n'eut pas beau jeu : ides ne savaient rien, et les deux sou- s dormaient; grand motif d'inquiétude lui.

t homme, quoique aubergiste, passait le village pour un homme de poids ; nistre même était à peine aussi consi- que lui : son air rêveur et imposant, sa mystérieuse de ne s'exprimer presque s que par monosyllabes et à voix basse, ient sans doute pas peu contribué à re sa réputation, et à le faire regarder ie l'oracle de la paroisse.

politique personnage, après avoir rêvé ndément quelques instans sur l'arrivée s deux femmes, sur ce qu'elles s'étaient au lit en plein jour, ainsi que leurs

suivantes, et notamment sur l'ignorance peut-être affectée des guides, tira tout à coup sa femme à part, et lui dit à l'oreille: Sais-tu, Margot, ce que j'augure des deux dames arrivées aujourd'hui chez nous?.... Ce sont, j'en suis certain, ou les épouses ou les filles de quelques grands seigneurs de la suite du prince Édouard, qui sans doute ont pris un détour pour éviter l'armée du duc de Cumberland.

Mon ami, s'ecria la femme, je jurerais que tu l'as dit; car l'une d'elles est mise comme une princesse. Lorsque je réfléchis pourtant... Lorsque tu réfléchis, s'écria l'hôte d'un air et d'un ton méprisant... Eh bien! à quoi réfléchis-tu? Mais, dit la femme, c'est que cette dame est en effet trop gracieuse et trop polie pour être de la cour: car, tandis que Betty bassinait son lit, elle ne l'a appelée que *ma chère*, ou *mon enfant;* et lorsque cette fille a prétendu la déchausser, elle n'a jamais voulu le permettre.

Brrr! répondit le mari, tout cela ne dit rien. Parce que tu as vu nombre de femmes d'un haut rang, sottes, impertinentes, dures

et impolies pour leurs inférieures, les crois-tu toutes de ce caractère? Va, va, je me connais en gens; et où je me mouille, d'autres se noient. N'a-t-elle pas demandé un verre d'eau en entrant ici? Une bourgeoise eût demandé du ratafia : ai-je menti?... Une femme de cette sorte voyagerait-elle sans laquais, si quelque occasion extraordinaire... Va, c'est une des rebelles; j'en suis certain, te dis-je.

En vérité, dit la femme, elle est bien aimable; et je ne pourrais m'empêcher de la plaindre, si tu te voyais forcé, comme je l'appréhende, de la livrer à la cour. Ne serait-il pas bien fâcheux qu'une aussi bonne, une aussi douce, une aussi charmante personne vînt à finir si tragiquement.... Sottise! interrompit le mari. Mais, quant à ce que je dois faire dans un cas aussi grave, c'est ce qui m'embarrasse horriblement. Peut-être qu'avant son départ nous aurons des nouvelles de la bataille. Si le prétendant avait le dessus, cette femme, que j'aurais pu trahir, pourrait faire notre fortune.... Tu as, ma foi, raison, répliqua l'hôtesse, et je suis

sûre qu'elle le ferait; car je ne vis jamais un meilleur petit cœur de femme; et je serais au désespoir... Pooh! s'écria l'hôte, les femmes sont toujours pitoyables. Ne voudrais-tu pas que je risquasse à me faire pendre pour la sauver? Hem! qu'en dis-tu?... Non pas, en vérité, répondit la femme... Et quand même nous penserions devoir la dénoncer, tout autre en eût sans doute fait autant.

Tandis que l'hôte, qui, comme on voit, n'avait pas tout-à-fait usurpé la réputation de grand politique, réfléchissait profondément sur cette affaire, quelqu'un vint l'avertir que les rebelles, au moyen de certain stratagème, avaient surpris un jour de marche sur M. de Cumberland, et volaient droit à Londres. L'instant après, vint un déterminé *jacobite*, qui, en prenant l'hôte par la main, et la lui serrant à le faire crier: Tout est à nous, dit-il, mon ami: dix mille Français ont pris terre dans la province de Suffolk... Tout est à nous, te dis-je.... Dix mille! oui, dix mille, au moins, et peut-être bien plus encore!.. Adieu; je pars, et cours me joindre à eux.

nouvelle fixa les irrésolutions de
il se proposa fortement de faire sa
dames à leur lever. Il ne doutait
ntenant que la plus belle des deux
ss Jenny Caméron [1] elle-même.

[1] une maîtresse du prince Édouard.

CHAPITRE II.

L'un des plus courts du livre, où l'on trouvera pourtant un soleil, une lune et un ange.

Le soleil venait de se coucher lorsque les dames se levèrent. Jamais Sophie n'avait été plus fraîche ni plus belle; et sa cousine, un peu moins proche d'elle, eût aussi charmé tous les yeux. Ne condamnons donc pas avec trop de sévérité l'hyperbole de la servante de l'hôtellerie, qui, en rentrant dans sa cuisine, après avoir allumé du feu dans l'appartement des deux dames, protesta à toute la maison que si jamais le Ciel avait envoyé quelque ange sur la terre, il était maintenant dans la chambre haute.

Sophie avait fait part à sa cousine de son dessein d'aller à Londres, et madame Fitz-Patrick avait consenti de l'y accompagner: la rencontre qu'elle avait pensé faire de son mari à Upton l'avait dégoûtée d'aller à Bath,

ou chez sa tante Western. Elles avaient donc à peine fini de prendre leur thé, que Sophie, sans s'embarrasser ni du froid ni de la nuit, proposa à sa cousine de profiter du clair de lune pour se remettre en route.

Mais la cousine, plus timide, et encore émue de la terreur que lui avait inspirée la voix de son époux, la supplia d'attendre jusqu'au lendemain matin; et Sophie, toujours également complaisante, quoique en état de combattre les craintes de son ancienne amie, consentit à ce qu'elle voulut.

Miss Western ne se serait peut-être pas rendue si aisément, si elle avait eu connaissance de l'arrivée de son père à Upton. Que n'eût-elle pas cru avoir à craindre de sa part! Quant à la poursuite de Jones, on pourrait présumer qu'elle l'effrayait assez peu. J'aurais cependant pu cacher cette conjecture au public; car un honnête auteur doit toujours ou supprimer ou pallier les faiblesses de ses héros, et surtout ces secrets mouvemens de l'âme auxquels la raison est presque toujours étrangère. Mais je suis vrai, c'est mon défaut : je ne puis me refondre.

Lorsqu'il fut arrêté que l'on pass
nuit dans l'auberge, l'hôtesse vint r
les ordres des deux dames pour le
et s'en retourna si enchantée des cl
de la douceur de la voix, et de l'a
de miss Western, que la bonne fem
timement persuadée que c'était mis
Caméron qu'elle avait l'honneur d
chez elle, devint tout à coup très-
jacobite, et fit les vœux les plus
pour la prospérité du prince Édoua

Les deux cousines, restées seules
cachèrent point leur curiosité réci
sur ce que leur rencontre avait d'ex
naire; et madame Fitz-Patrick, apr
tiré parole de Sophie de raconter s
toire à son tour, commença la sienn
près en ces termes.

CHAPITRE III.

Histoire de madame Fitz-Patrick.

: souvenir de leur félicité passée est
urs un surcroît de peine pour les mal-
eux. Je me rappellerai sans cesse avec
t ces jours fortunés et tranquilles que
avons passés ensemble sous la tutelle
adame Western. Hélas! pourquoi miss
eair et miss Vertigène ne sont-elles plus
u'elles furent autrefois.... Vous vous
elez sans doute ces noms de notre en-
? Que c'était bien à juste titre que j'avais
de vous le dernier! L'expérience m'a
appris combien j'en étais digne. Sophie
ujours ma supérieure en tout; et puisse
rt plus heureux que le mien la rendre
urs telle!.... Mon mariage m'a perdue,
le savez : mais les circonstances vous
t sans doute été tellement déguisées,
ue vous étiez partie de Bath quelques

jours auparavant pour retourner chez votre père; tous ces faits, dis-je, ont peut-être été si chargés ou altérés par madame Western, qu'il est bon que je remonte à leur origine.

M. Fitz-Patrick était un des jeunes cavaliers qui brillaient alors le plus aux eaux de Bath. Il était grand, bien fait, galant et toujours mieux mis que les autres. En un mot, il était tout ce qu'il n'est pas aujourd'hui.

Vous savez que les personnes du plus haut rang qui étaient alors aux eaux ne vivaient qu'entre elles.

M. Fitz-Patrick, à force de souplesses et de complaisances, était parvenu à se faire admettre dans toutes leurs parties de plaisir, et à s'y faire regarder avec une sorte de considération.

Ma tante, qui dès l'enfance avait connu la cour, ne l'avait pas moins bien reçu. Elle y avait fait connaissance avec M. Fitz-Patrick; et l'honneur qu'il avait d'être faufilé avec tout ce qu'il y a de grand dans le royaume, était trop respectable à ses yeux,

pour qu'elle songeât seulement à lui chercher d'autre mérite. On lui en crut pourtant bientôt un autre, et celui-là les fit présumer tous : il parut amoureux d'elle. Ses assiduités devinrent en effet si remarquables, que tout le monde, ainsi qu'elle, le crut, et en parla d'une façon qui n'était pas des plus honorables pour la dame.

Quant à moi, je ne supposai à M. Fitz-Patrick qu'un but assez vulgaire, c'est-à-dire celui de s'approprier la fortune d'une femme par la voie du mariage : car je ne pouvais imaginer que les appas de ma tante pussent produire aucune intention criminelle; mais quant aux charmes dignes de toucher un amant peu riche, je l'en trouvais abondamment pourvue.

Les petits soins et les égards respectueux dont il m'accablait en toute occasion, servirent encore à fortifier cette idée. Je ne les attribuais qu'à l'envie qu'il avait de diminuer, s'il était possible, l'éloignement que je devais naturellement avoir pour un mariage dont mes intérêts ne pouvaient que beaucoup souffrir. Il semblait, en un mot,

n'oser porter ses désirs jusqu'à la tante, que de l'aveu tacite de la nièce; et les politesses que ce but supposé m'attiraient, flattaient d'autant plus mon amour-propre, qu'il n'était pas accusé d'en être trop prodigue, même envers ceux qui, par leur rang, semblaient en mériter davantage.

J'ignorais donc, en vérité, que M. Fitz-Patrick étudiât tous mes mouvemens. Il ne lui en échappait pourtant aucun; et dès qu'il s'aperçut que j'étais sensible aux attentions qu'il voulait bien avoir pour moi, je vis du changement dans ses manières, et surtout quand nous nous trouvions seuls ensemble. Que vous dirai-je, ma chère Sophie? Je connus qu'il m'aimait.... et sa passion était si tendre.... Que l'aveu vous en plut, interrompit Sophie. Et pourquoi donc en rougir? ajouta-t-elle, en soupirant: nous serons toujours dupes de la tendresse que les hommes savent jouer bien mieux que nous.

Il est vrai, répondit la cousine: les hommes qui, en toute autre affaire, n'ont pas le sens commun, sont autant de Machiavels en fait d'amour; et plût au Ciel que j'en fusse moins

convaincue!... Quoi qu'il en soit, ce prétendu secret servit bientôt de texte à toutes les conversations de Bath; quelques dames charitables allèrent même jusqu'à affirmer que M. Fitz-Patrick était également bien avec la tante et la nièce.

Ce qui vous surprendra pourtant le plus, c'est qu'elle ne vit rien de tout ce qui frappait les yeux de quiconque les jetait sur nous. On croirait presque que l'amour est doublement aveugle chez les femmes d'un certain âge, et surtout chez les prudes: car, quoique ma tante nous surprît souvent, son amant et moi, en revenant de la fontaine, la moindre douceur, la moindre plainte qu'il pût former de son absence, suffisait à l'instant pour dissiper tous les soupçons qu'elle eût pu concevoir. Le succès d'un de nos artifices fut admirable. M. Fitz-Patrick était convenu avec moi, quoique j'eusse à peu près dix-huit ans, de me traiter toujours comme un enfant en sa présence; et ma tante s'imagina si bien qu'il fallait que cela fût, puisque son amant le pensait ainsi, que peu s'en fallut qu'elle ne me remît à la lisière.

Que vous dirai-je, encore un coup, chère Sophie? Il faut vous l'avouer, j'aimai M. Fitz-Patrick : je fus flattée de ma conquête ; je fus charmée de l'emporter sur ma tante; je triomphais de me voir préférée à tant d'autres femmes que je croyais extrêmement jalouses de mon sort.

Tout Bath alors se déchaîna contre moi. Quelques jeunes femmes refusèrent même de me voir davantage, et feignirent de me mépriser, peut-être moins à cause des soupçons qu'elles pouvaient avoir conçus de ma conduite, que pour m'écarter des compagnies où leur objet chéri eût peut-être pu n'avoir des yeux que pour une autre. Je suis pourtant ici forcée, par un sentiment de reconnaissance, de vous rapporter un discours que me tint M. Nash, et dont j'aurais à m'applaudir d'avoir mieux suivi les conseils. Écoutez, mon enfant, me dit-il un jour en me tirant à l'écart : je suis fâché de voir la familiarité qui subsiste entre vous et un drôle qui ne peut que vous perdre. Quant à votre vieille folle de tante, je serais enchanté, sans l'intérêt de Sophie et le vôtre, de la voir

de tous points sa dupe; car, lorsqu'une vieille a résolu d'aller au diable, il n'est pas plus possible d'en détourner l'une, que d'empêcher l'autre de s'en saisir. Mais la jeunesse et la beauté sont dignes d'un meilleur sort; et je voudrais les sauver de sa griffe. Croyez-moi donc, chère Henriette, ne souffrez pas que cet aventurier ait rien à l'avenir de particulier avec vous..... Il me donna encore d'autres conseils, auxquels je ne prêtai que l'attention du moment : l'amour démentait ses avis; et rien n'eût pu me faire croire que des femmes de condition voulussent commercer avec un homme tel que celui que M. Nash me dépeignait.

Mais je crains bien, belle Sophie, que ces détails ne vous ennuient. Ainsi, pour abréger, imaginez-moi mariée; imaginez-moi, avec mon époux, aux pieds de ma sublime tante; imaginez ensuite ce qu'on vit jamais de plus forcené à Bedlam [1] : c'est ma tante que vous verrez; et votre imagination ne vous peindra rien au-dessus de la réalité.

[1] C'est l'hôpital des fous, à Londres.

Cette amante outragée, pour éviter de revoir M. Fitz-Patrick, pour me fuir moi-même, et peut-être tous ceux qui avaient quelque connaissance de ses amours, partit dès le lendemain. Je sais qu'elle a nié très-fermement toutes les particularités qui la concernaient dans cette aventure; et sans doute son ressentiment dure encore; car, malgré toutes mes soumissions, et malgré toutes les lettres que je lui ai écrites en différens temps, je n'ai pu parvenir encore à recevoir une réponse de sa part. Hélas! c'est pourtant elle qui, quoique sans dessein, fut la cause de mon malheur. Sans son très-ridicule espoir d'être aimée de M. Fitz-Patrick, il n'eût sans doute jamais trouvé les occasions de surprendre mon cœur.

Je me flatte du moins que ma conquête n'eût pas été si facile pour un pareil amant; et si mon âge m'eût permis de juger par mes propres lumières, j'eusse peut-être été trompée moins grossièrement dans mon choix. Mais j'en croyais aveuglément l'opinion d'autrui, et je fus assez sotte pour regarder comme universellement reconnu le

mérite d'un homme que je voyais hautement prôné par toutes les femmes de ma connaissance.... Pourquoi donc, chère Sophie, s'il est vrai que nous ayons une faculté de juger égale à celle qu'ont les hommes; pourquoi, dis-je, choisissons-nous souvent si mal? Je suis réellement piquée, lorsque je vois tant de femmes sensées tous les jours trompées par des sots... Ici madame Fitz-Patrick reprit haleine. Mais, voyant que Sophie ne lui répondait rien, elle poursuivit son histoire.

CHAPITRE IV.

Suite de l'histoire de madame Fitz-Patrick.

Nous ne restâmes à Bath qu'environ quinze jours après notre mariage. Nous avions perdu tout espoir de réconciliation avec ma tante; et mon époux devait attendre encore deux ans avant que de pouvoir disposer en aucune façon de mes biens.

Cette considération l'engagea à me presser de passer avec lui en Irlande; proposition contraire à une convention expresse que j'avais faite long-temps avant que de me donner à lui. Je rappelai, j'invoquai vainement ses promesses; et, très-déterminée à ne point partir, je me bornai à lui demander un délai d'un mois. Mais il avait fixé le jour du départ, et je ne pus rien obtenir.

La veille de ce jour qui me coûtait tant de larmes, mon mari, en sortant de chez moi, mauvaise humeur, pour donner quelques

dres, laissa tomber une lettre dont je emparai sur-le-champ, et que j'ai trop ouvent relue pour n'être pas en état de vous la rapporter exactement. Écoutez, ma chère Sophie.

A M. BRIAN FITZ-PATRICK.

« MONSIEUR,

« J'ai reçu votre lettre, et je suis très-« surpris de votre façon d'agir avec un « homme qui ne reçut d'argent de vous que « pour l'habit de tiretaine que je vous ai « vendu à votre arrivée ici, et à qui vous « devez maintenant, par compte arrêté, « 150 liv. sterling. Rappelez-vous, Mon-« sieur, depuis combien de temps vous me « bercez d'un mariage avantageux avec une « telle, ou une telle. Mais je ne puis vivre « plus long-temps d'espérance et de pro-« messes; et mon marchand de drap ne se « paye pas de cette denrée. Vous me dites « être assuré d'avoir ou la tante ou la nièce, « et que vous eussiez pu épouser la tante, « dont le douaire est immense, mais que

la nièce, à cause de l'argent
! de grâce, Monsieur, con-
, une fois dans la vie, par le
sot. Épousez vite, et sans ba-
le des deux qui voudrá le plus
s. Pardonnez cet avis à l'intérêt
nds à ce qui vous touche. Soyez
temps avisé que je tirerai sur
r la première poste, le montant
ue vous me devez, payable dans
jours à M. Jean Drugguet et com-
, ou ordre; et qu'il vous importe
re honneur. Je suis, Monsieur,

« Votre humble serviteur,

« SAMUEL COSGRAVE. »

l était le contenu de cette lettre. Pei-
-vous, chère Sophie, les sentimens
elle dut exciter dans mon âme! *Vous pré-*
ez la nièce, à cause de l'argent comp-
nt!... Ah! si chaque syllabe de ces mots,
ui, pour un cœur tel que le mien, étaient
out autant de poignards, avaient pu deve-
nir tels, avec quel plaisir ne les eussé-je pas
plongés dans le sein du perfide? Je ne vous

raconterai pas tous les transports extravagans que m'inspirèrent à la fois ma douleur et mon désespoir. J'avais eu le temps, avant son retour, de me soulager par mes larmes. Il revint; et, feignant de ne pas s'apercevoir de mon état, le traître alla à l'autre bout de la chambre rêver dans un fauteuil. Enfin, lassé de mon silence : Eh bien! Madame, me dit-il, avec un sourire ironique, peut-on savoir si vos coffres sont faits? Vous n'ignorez sans doute pas que le carrosse doit être prêt demain au point du jour?

Ma patience était à bout. Oui, Monsieur, je le sais... Mais mes coffres ne sont pas faits; et cette lettre y doit trouver sa place.

Et je la lui jetai, en l'accablant des plus sanglans reproches.

Soit que la honte, soit que le sentiment intérieur de son crime l'eût accablé, M. Fitz-Patrick ne marqua point de colère. Il essaya, au contraire, tous les moyens qu'il crut les plus propres à me calmer. Il me jura que ce qui me piquait le plus dans cette lettre ne venait pas de lui, et qu'il n'avait jamais

pensé à rien écrire de semblable. Il m'avoua qu'il avait fait mention de son mariage à M. Cosgrave et de la préférence qu'il me donnait sur ma tante; mais il nia, avec mille sermens, d'en avoir mandé des raisons dont la bassesse l'insultait lui-même. Il convint seulement d'avoir marqué, en termes généraux, quelque espérance d'un prochain mariage, forcé par le besoin où il se trouvait de crédit ou d'argent, attendu sa longue absence de chez lui, et dont ses affaires domestiques avaient beaucoup souffert. C'était, ajouta-t-il, ce qu'il n'avait jamais osé me dire, et la seule raison qui l'eût réduit à me presser si fortement de passer en Irlande avec lui : proposition qu'il ne m'eût jamais faite, si des extrémités aussi cruelles eussent permis qu'il pût s'en dispenser. Les protestations et les caresses les plus tendres achevèrent une justification qui me parut plus vraisemblable que je ne l'avais pensé d'abord.

Une circonstance qu'il n'avait pas eu soin de relever parlait même encore, suivant moi, très-fortement en sa faveur. Il était

question, dans la lettre du tailleur, du douaire de ma tante, et M. Fitz-Patrick n'ignorait certainement pas que madame Western n'avait jamais eu d'époux... Je pensai, par conséquent, que ce créancier pouvait avoir écrit ou de sa tête, ou sur des ouï-dire, et que tout ce qui me choquait dans sa lettre était plus digne de mépris que de colère... Le beau raisonnement, chère Sophie! J'étais bien meilleur avocat que juge. Mais, sans chercher à justifier le pardon que j'accordai à mon perfide, il m'avait témoigné ce jour-là tant d'amour, qu'eût-il été cent fois plus criminel, je ne l'aurais vu qu'innocent.

Dès cet instant je cessai de m'opposer à mon départ; et en moins de huit jours nous arrivâmes chez M. Fitz-Patrick.

Si j'étais aussi gaie qu'autrefois, je vous peindrais cette antique gentilhommière, trop grande, eu égard aux appartemens, trop petite, eu égard à ce que j'y trouvai d'habitable.

Une espèce de momie, plus vieille encore que la maison, et ressemblant exactement à

la doyenne des sorcières de Macbeth [1], nous reçut à la porte, et dans un langage, ou plutôt avec des hurlemens que je croyais à peine humains, célébra l'arrivée de son cher maître.

La scène entière enfin fut si maussade et si dégoûtante à mes yeux, que je pensai m'évanouir. Mon mari, qui s'en aperçut, sans chercher à me consoler, ne fit qu'ajouter à ma peine par de fades plaisanteries qui m'annonçaient tout ce qui me restait à craindre.

Par ce début vous pouvez présumer les suites. Mon époux redevint lui-même, ne se contraignit plus, et me rendit bientôt la plus malheureuse des femmes.

Vous concevez, chère Sophie, qu'une femme, qui, aux yeux du monde, a fait un mauvais mariage, doit nécessairement avoir éperdûment aimé l'objet qu'elle a choisi. Vous présumez aussi que cet amour peut par degrés s'éteindre, surtout quand le mépris s'en mêle : c'est une épreuve que j'ai faite. Dès que j'eus découvert toute la bas-

[1] Tragédie de Shakespeare.

sse du caractère de mon époux, je cessai de l'aimer; je détestai jusqu'à sa vue.

Sitôt que ma vingtième année accomplie lui permit la libre disposition de mes biens, notre maison nagea dans l'abondance, et ne désemplit pas de voisins aussi grossiers, aussi crapuleux que mon époux, qui l'aidèrent assidûment à dissiper le patrimoine de sa femme. J'avais du moins alors une consolation : je ne le voyais presque pas.

Heureuse encore si j'eusse pu également m'affranchir d'une autre compagnie qui ne m'était pas moins désagréable : j'entends, hélas ! celle de mes accablantes idées, qui me déchiraient nuit et jour. Il ne me manquait qu'un malheur, c'était celui de me voir mère de la part du mortel que j'abhorrais et méprisais le plus. Je ne pus l'éviter; et je passai par toutes les horreurs d'un état mille fois plus pénible dans ces fatales circonstances, que lorsque nous avons à le souffrir pour quelqu'un qui nous est cher. Je supportai, dis-je, tous les maux de l'enfantement dans un désert, ou plutôt dans une taverne, car telle était alors notre mai-

son; sans amis, sans parens, sans secours, sans aucune de ces attentions qui non-seulement soulagent, mais compensent peut-être quelquefois les souffrances de notre sexe dans des momens si douloureux.

CHAPITRE V.

Méprise de l'hôte. Terreur de Sophie.

Madame Fitz-Patrick allait continuer, sque l'arrivée du souper vint l'interpre.

L'hôte, les yeux baissés, une serviette s le bras, servait d'un air aussi respecux que si les dames fussent arrivées dans carrosse à six chevaux.

Madame Fitz-Patrick paraissait bien ins affligée que Sophie, qui pouvait à ne manger.

L'hôte, qui brûlait depuis long-temps d'ar une occasion de parler, ne laissa point apper celle-ci. Je suis fâché, dit-il, Mane, en adressant la parole à Sophie, que re grandeur ait si peu d'appétit : depuis emps qu'elle n'a rien mangé, elle devrait endant en avoir. J'espère que Madame maintenant plus dans le cas d'avoir

moins d'inquiétudes; car on prétend ici que tout ira bien mieux qu'on n'avait osé le penser. Un gentilhomme qui sort dans le moment, nous a dit d'excellentes nouvelles: certaines gens qui ont fait prendre le change à d'autres seront peut-être à Londres avant qu'on les rattrape; et s'il en est ainsi, ces gens-là pourront en trouver dans cette ville qui leur feront un bon accueil.

Quiconque craint est bien à plaindre: tout ce qu'il voit, soupçonne, entend, tout a rapport à l'objet qui l'occupe. Sophie conclut de ce discours qu'elle était poursuivie par son père, et connue dans l'hôtellerie. Son saisissement fut extrême. Dès qu'elle put parler, ce fut pour prier l'hôte de renvoyer les domestiques; et, s'adressant ensuite à lui: Je vois, Monsieur, dit-elle, que vous nous connaissez... mais souffrez que je vous supplie... Oui, j'en suis convaincue... si vous connaissez la pitié..... sans doute vous ne nous trahirez point!...

Moi vous trahir, Madame! s'écria l'hôte; moi vous trahir! Non (ici notre homme entassa mille sermens les uns sur les autres)

non, dis-je, non ! dussé-je affronter la mort même, non, je ne vous trahirai pas ! Je ne fus jamais traître, Madame; et ce n'est point envers une aussi aimable personne que Votre Grandeur, que je me résoudrais à l'être. Et ne serait-ce pas en pure perte, puisqu'il sera si tôt au pouvoir de Votre Grandeur de récompenser amplement mon zèle et ma fidélité. Ma femme vous certifiera, Madame, que j'ai reconnu Votre Grandeur dès l'instant de son arrivée dans ma maison. Encore un coup, rassurez-vous, Madame; je périrais plutôt cent fois que de trahir votre secret.

Et moi, je vous promets, lui dit affectueusement Sophie, que si jamais il est en mon pouvoir de reconnaître vos bienfaits, vous n'aurez point à regretter d'avoir été trop généreux..... Ah ! Madame, répondit l'hôte, *au pouvoir de Votre Grandeur !* Puisse le Ciel permettre seulement que ce soit votre volonté ! Hélas ! je ne crains rien que votre oubli. Votre Grandeur sera-t-elle assez bonne pour se ressouvenir d'un pauvre et malheureux aubergiste ? Elle n'oubliera pas du moins la récompense que j'ai refusée. Oui,

cela revient exactement au même, puisque je l'aurais infailliblement obtenue; et Votre Grandeur eût pu tomber en d'autres mains qui... Mais quant à moi, je ne voudrais pas, pour le monde entier, avoir conçu l'ombre de cette idée, même avant que d'avoir appris les bonnes nouvelles que je sais...

Et quelles sont, je vous prie, ces nouvelles? interrompit miss Western avec vivacité.

Bon! s'écria l'hôte, se peut-il que Votre Grandeur les ignore?... Cela se pourrait cependant; car ce n'est que dans cet instant qu'on est venu me les apprendre. Mais, eussé-je dû les ignorer, Votre Grandeur n'était pas moins en sûreté chez moi. Oui, je le jure encore!... Il épuisa ici tous les sermens et les protestations; mais Sophie en interrompit le cours pour lui demander, encore un coup, ce que c'était que ces nouvelles. Et l'hôte ouvrait la bouche pour l'en instruire, lorsque madame Honora, pâle, et presque hors d'haleine, se précipita dans la chambre, en criant à tue-tête: Nous sommes perdues, Mesdames, nous sommes

perdues ! Ils sont arrivés, ils sont tous arrivés; ce malheur n'est que trop certain !...

Ces mots assommèrent Sophie. Mais madame Fitz-Patrick, moins susceptible qu'elle, ayant demandé à Honora de qui elle entendait parler... De qui ! s'écria Honora : eh ! des Français apparemment ! Plus de deux cent mille d'entre eux sont débarqués; ils violent et massacrent tout.

Un grand objet de crainte rend le cœur presque insensible à tout ce qu'il y croit étranger. Sophie, qui s'attendait à voir son père et Blifil entrer dans sa chambre, ne fut que médiocrement émue du prétendu débarquement des Français dans son pays. Elle gronda même sa femme de chambre de l'alarme qu'elle lui avait donnée. Vous m'aviez en vérité fait craindre toute autre chose, lui dit-elle, et je m'en trouve quitte à bon marché.

Oui, oui, reprit l'hôte en riant, Sa Grandeur sait à quoi s'en tenir; elle est bien sûre que les Français sont aujourd'hui nos vrais amis, et ne viennent ici que pour nous le prouver. Sa Grandeur, je gage cent contre

un, présumait que le Cumberland en
dans le village. Que fallait-il de plus
l'épouvanter mortellement?... Mais écou
Madame, les bonnes nouvelles que j'
vous apprendre..... Sa Majesté, le b
prince Édouard, a fait prendre le chan
duc : il marche à grandes journées
Londres; et dix mille Français qui
nent de débarquer vont se joindre
sur la route.

Cette nouvelle ne plut guère davant
Sophie que celui qui la racontait. Cepe
l'idée qui subsistait toujours en elle,
être effectivement connue, ne lui perm
de laisser transpirer le moindre mécon
tement.

L'hôte, après avoir desservi, fut
forcé de se retirer, mais non pas sans
encore marqué plus d'une fois ses
rances d'être un jour bien récompens

Sophie était pourtant fâchée de se
connue dans l'hôtellerie, et s'appliq
elle-même tout ce que l'hôte croyait
adressé à Jenny Caméron. Elle fit do
monter sa femme de chambre, à qui el

ignit de pénétrer adroitement par quel oyen cet homme était parvenu à la con- aître, et de qui il avait refusé la récom- ense qu'on lui offrait pour la trahir. Elle i ordonna en même temps de faire tenir s chevaux prêts pour quatre heures du atin, heure à laquelle madame Fitz-Patrick onsentait aussi de partir. Toutes choses ainsi iglées, elle pria sa cousine de vouloir bien hever son histoire.

CHAPITRE V

Conclusion de l'histoire de madame

Tandis que madame Honor
ordres de sa maîtresse, invita
femme à vider entre eux une j
madame Fitz-Patrick reprit ai

La plupart des officiers c
quartier dans la ville voisin
avec mon mari. Peu de temps a
ches, j'eus occasion de faire
avec la femme d'un lieutenant
liâmes au point de devenir insé
mari, qui n'aimait pas les pla
était presque toujours des n
assez pour fâcher M. Fitz-Patr
rendre tout au moins jaloux d
solations que je trouvais dans c
société. Elle dura cependant
et Dieu sait combien pendant
de reproches à essuyer ! j'ente

à la maison; car il faisait de fréquentes
ıces, et souvent d'un mois entier, à Du-
ɔu à Londres.
ıfin le régiment, qui vint à changer de
ıier, m'enleva mon amie; je n'eus plus
re compagnie que mes tristes réflexions,
ressources que mes livres; par consé-
t le temps de m'ennuyer et de m'orner
ıit.
ndant cet intervalle j'écrivis différentes
s à ma tante, sur le ton le plus suppliant,
toujours sans succès: je n'en reçus point
ponse. Mon époux repartit enfin pour
res, où il resta cette fois-ci plus de
mois.
caractère aussi gai que le mien n'était
ıit pour supporter long-temps l'ennui
tte solitude: je retombai dans la mélan-
; la mort de mon enfant acheva de m'ac-
r. Ce n'est pas que je l'aimasse de cette
esse extravagante dont peut-être j'au-
té capable, ainsi que nombre d'autres,
ıt né sous de meilleurs auspices: mais
; mère; je m'étais fait une loi d'en rem-
es devoirs; et cette occupation m'em-

pêchait souvent de succomber au poi
mes ennuis.

J'avais passé plus de deux mois seu
renfermée dans mon domestique, lorsq
jeune dame, parente de mon mari
du fond de l'Irlande tout exprès po
voir.

Un jour que j'étais plus abattue q
coutume, cette dame, après avoir plain
sort, et m'avoir assuré que la famil
M. Fitz-Patrick, informée de sa cond
mon égard, en était très-scandalisée, e
tageait mes peines; cette dame, dis-je,
bien des préliminaires, et surtout après
voir demandé le secret, m'apprit... qu
mari vivait avec une maîtresse.

Vous présumez que je fus peu sens
ce récit.... vous vous trompez. Le t
n'avait pas adouci l'aigreur de mon r
timent contre mon époux jusqu'au
d'empêcher la haine de se réveiller en
occasion. D'où peut donc naître en nou
contrariété de sentimens? Serions-nc
effet assez abominablement vaines p
pouvoir souffrir que d'autres jouissent

que nous méprisons? Qu'en pensez-
chère Sophie?.... Je ne me suis jamais,
le, occupée de réflexions si profondes.
ıse pourtant que cette dame eut tort,
ıs rendit un assez mauvais office.
ɔendant, répliqua madame Fitz-Pa-
cette conduite me paraît naturelle dans
éritable amie; et quand vous aurez lu
t que moi, peut-être le sentirez-vous.
ı serais fâchée, repartit Sophie; car je
esoin ni de livres ni d'expérience pour
onvaincue de l'indignité de ce procédé;
rouve autant d'imprudence dans qui-
ıe instruit deux époux des fautes de
ıı de l'autre, que dans ceux qui les
issent de leurs propres défauts.
oi qu'il en soit, reprit madame Fitz-
:k, mon mari revint, et me déplut un
lus que jamais. Je le méprisai pourtant
ı; car rien n'affaiblit le mépris que nous
conçu pour quelqu'un, comme l'injure,
la plus légère, faite à notre vanité. Sa
ıite, à son retour, eut pourtant lieu
surprendre : je le revis, avec étonne-
, aussi tendre, aussi amoureux, aussi

complaisant que les premiers jours de notre mariage. Mais si la haine peut succéder au mépris, il n'en est pas de même de l'amour: ce dernier sentiment est trop actif pour subsister long-temps sans retour de la part de son objet; et il n'est pas plus possible d'aimer constamment sans être aimé, que d'avoir des yeux sans en faire usage. Ainsi, lorsqu'un époux cesse d'être l'objet de notre passion, il est plus que probable que quelqu'autre.... je dis, ma chère, lorsqu'un mari nous est devenu absolument indifférent.... qu'il s'est montré trop méprisable.... et surtout pour peu qu'on ait un cœur.... dont la sensibilité.... Miséricorde! Je m'embrouille dans l'abstraction de mes idées.... Ce que c'est que de n'avoir pas assez lu Locke.... Bref, la vérité du fait est.... Bref, je ne sais plus où j'en suis. Je vous disais pourtant, je crois, que M. Fitz-Patrick était redevenu plus amoureux que jamais; mais j'en sus bientôt le motif, et j'y proportionnai ma reconnaissance. En un mot, il avait dépensé tout l'argent comptant de ma dot; et comme il ne pouvait engager son propre bien plus qu'il

ne l'était déjà, il désirait que je signasse au contrat de certaines ventes pour lesquelles il fallait mon consentement.

Je le refusai net; et je ne vous ennuierai pas des fureurs que produisit ce refus, non plus que des mauvais traitemens qu'il m'attira. Il lui fallait un prétexte apparent pour les justifier en quelque sorte aux regards du public : il devint, ou feignit de devenir jaloux. Et de qui le devint-il? De ce même lieutenant dont je vous ai parlé, absent alors, et depuis plus d'un an!.... Vit-on jamais extravagance plus complète? Mais il lui fallait un objet; il fallait un prétexte à une passion qu'il n'avait peut-être jamais ressentie.

N'importe : après nombre de scènes trop indignes d'être rappelées, et dans lesquelles la parente de M. Fitz-Patrick me défendit toujours, il prit le parti de la mettre à la porte, et de me confiner dans une chambre, sans plumes, sans encre, sans papier, sans livres même, en attendant que je me soumisse à ses lois.

Il vint huit jours après me voir, pour me

demander, d'un ton de pédagogue ou de tyran (cela revient au même), si je me déterminais à obéir? Non, répondis-je avec fermeté; je périrais plutôt!... Et bien, tu périras! s'écria-t-il; car tu ne sortiras jamais d'ici vivante.

Je passai parmi ces horreurs encore environ quinze jours, et j'avoue que ma constance était presque expirante, lorsqu'un soir que mon époux était absent.... j'eus le bonheur.... lorsque le désespoir commençait à s'emparer de moi... tout est excusable alors!.. j'eus le bonheur, dans cet instant critique même.... Mais il me faudrait plus d'une heure pour vous détailler tout cela.... Qu'il vous suffise de savoir que l'or, cette infaillible clef de toute forteresse, ouvrit tout à coup ma prison, et me remit en liberté.

Je me hâtai de me rendre à Dublin, d'où m'étant procuré un passage en Angleterre, je m'en allais à Bath, pour implorer la protection de ma tante, ou celle de votre père, lorsque j'entendis hier au soir la voix de mon mari dans l'hôtellerie que vous aviez quittée quelques heures auparavant; et je jouis enfin de

la double félicité de lui être échappée, et d'avoir rencontré ma chère Sophie.

Je vous plains, dit miss Western en soupirant, et de toute mon âme!... Mais aussi que pouviez-vous espérer d'un pareil mariage? Pourquoi avoir choisi un Irlandais pour votre époux [1] ?

Ah, ma cousine! répliqua madame Fitz-Patrick, cette censure est bien peu méritée. Il est des hommes en Irlande aussi respectables qu'ailleurs : j'y ai connu nombre de bons maris, et je ne sais si vous en connaissez ici beaucoup. Demandez-moi plutôt pourquoi j'ai épousé un sot; et je vous répondrai sincèrement que je ne le croyais pas tel.... Et pensez-vous, lui demanda Sophie d'une voix basse et altérée qu'un homme, qui n'est pas réellement un sot ne puisse pas également faire un mauvais mari?

Cela peut être, répondit l'autre; mais il n'en est point de plus dangereux que les sots. Parmi toutes mes connaissances, je

[1] Les préjugés des Anglais contre les Irlandais sont assez connus. Les gens sensés savent aussi combien ils sont injustes.

les ai toujours vus méchans. J'oserai même affirmer, comme un fait, qu'on voit très-peu d'hommes sensés en user mal avec une femme qui se conduit bien.

CHAPITRE VII.

Grande alarme dans l'hôtellerie. Arrivée imprévue d'un ami de madame Fitz-Patrick.

Sophie, conformément à la convention faite avec sa cousine, raconta alors... non pas ce qu'on va voir, mais ce qu'on a déjà vu dans le cours de cette histoire : ainsi nous espérons que le lecteur nous pardonnera de ne le point répéter. Une observation qu'il faut pourtant faire, c'est que, dans tout le cours de son récit, il ne fut pas plus question de Jones, que si ce pauvre garçon n'eût jamais existé. Aurait-on cru que notre héroïne dût reconnaître ainsi la franchise de sa cousine dans le récit de son histoire ?

Au moment que Sophie achevait la sienne, un bruit sourd se fit entendre dans la chambre au-dessous de celle qu'habitaient les dames. Cet orage naissant, après avoir grondé quelque temps au loin, s'approcha par degrés,

et toujours en grossissant, jusqu'à l'appartement des voyageuses, où il éclata enfin dans toute sa vigueur. Pour quitter la métaphore, madame Honora, après avoir crié en bas à peu près comme une furie, et comme deux en montant l'escalier, arriva tout enflammée dans la chambre de sa maîtresse, en s'écriant plus fortement encore : Que direz-vous? que direz-vous, Madame, de ce faquin, de cet insolent gargotier, de ce vilain coquin d'empoisonneur, assez effronté pour me dire en face que ma maîtresse est cette Jenny Caméron, dont le peuple fait tant d'histoires? Ce vieil infâme ose même me soutenir que vous-même ne l'avez pas nié. Mais il en a reçu le prix : mes ongles sont gravés, et pour long-temps, sur sa vilaine face. Ma maîtresse! ai-je dit, misérable que tu es! ma maîtresse! Sais-tu bien qu'il n'en est de plus belle, de plus riche, ni de plus sage dans tout le comté de Somerset? Connais-tu bien, belître! as-tu jamais ouï parler du fameux M. Western? Et bien, apprends à respecter sa fille unique, et la plus riche héritière du pays.... Ah, Madame! pardon

d'avoir été si maladroite! je voulais lui casser la tête... Je ne m'en consolerai jamais!....

Notre héroïne, en entendant ceci, ne conçut d'autre alarme que celle de se savoir nommée par sa femme de chambre. Cependant, comme la méprise connue de l'hôte éclaircissait plusieurs passages des propos de cet homme, auxquels Sophie s'était elle-même trompée, cette aimable fille, qui se trouvait un peu plus à son aise, ne put se dispenser de rire du *quiproquo* de l'hôte, et de la fureur d'Honora, qui en fut piquée jusqu'aux larmes.

Son amitié pour sa maîtresse, son amour-propre blessé au premier chef, ne lui permettaient pas de rien soupçonner de plaisant dans toute cette aventure. Ajoutons que le punch, qui n'avait pas peu contribué à lui échauffer la tête, agissait encore passablement sur elle; et le lecteur sentira que ce ne fut pas sans peine que les deux dames parvinrent à calmer les transports de son courroux.

La tranquillité rétablie en haut, il n'en était pas de même en bas, où l'hôtesse, en-

ragée des outrages faits à son mari par les ongles de la femme de chambre, ne respirait que haine et que vengeance. Quant au désastreux politique, triste victime de cet éclatant démêlé, la honte que lui inspirait sa méprise, et le sang qu'il voyait ruisseler de ses blessures, semblaient avoir éteint en lui toute espèce de ressentiment.

La franchise peu équivoque du procédé de madame Honora à son égard ne lui laissait plus de doute sur le compte de Sophie; et cette preuve était bien humiliante pour un homme qui se croyait si délié... Ajoutons encore aux motifs de sa modération, qu'un personnage de très-grande apparence, arrivé chez lui dans un carrosse à six chevaux, lui prouvait, sans réplique, que l'une des deux dames ne pouvait être qu'une femme de condition.

Par les ordres de cet illustre inconnu, l'hôte monta lui-même, en se rajustant de son mieux, dans la chambre des voyageuses, pour leur annoncer qu'un seigneur qui venait d'arriver demandait à leur présenter ses respects. Sophie, à ce message, devint

pâle et tremblante. Elle aurait pourtant dû penser que l'hôte, malgré sa fatale bévue, n'eût pas été tout-à-fait si poli, s'il fût venu par ordre de son père ou de Blifil. Mais la peur a cela de commun avec messieurs les commissaires [1] : elle saisit avidement les moindres circonstances, et ne voit jamais l'évidence que d'un côté.

Ainsi, pour satisfaire à la curiosité plutôt qu'aux craintes du lecteur, nous dirons qu'un pair d'Irlande, qui allait à Londres, était arrivé le soir même dans notre hôtellerie; que ce seigneur, au bruit qui s'était fait dans la cuisine, ayant quitté son souper, avait reconnu la suivante de madame Fitz-Patrick, de qui il avait su que sa maîtresse, qu'il connaissait particulièrement, était dans la maison. Instruit de cette nouvelle, il s'était adressé lui-même à l'hôte; il l'avait apaisé, et envoyé chez les dames, chargé du compliment que cet homme venait de rendre.

On s'étonnera peut-être de ce que la femme de chambre de madame Fitz-Patrick n'eût

[1] En Angleterre, bien entendu.

pas été choisie par préférence pour cette commission ; mais nous sommes fâchés d'avouer qu'elle n'était pas dans le moment plus propre à cet office qu'à tout autre : le *rum* [1] (car il plaisait à l'hôte d'appeler ainsi sa distillation de grain) avait agi si puissamment sur la pauvre soubrette, que le sommeil s'était totalement emparé d'elle.

Sophie se rassura bientôt à la vue d'un pair irlandais, qui non-seulement connaissait sa cousine, mais était même son ami. Ajoutons que c'était à lui qu'elle devait sa liberté : car il faut vous apprendre que ce seigneur avait le même goût pour la galanterie que nos anciens chevaliers des temps héroïques, et que son nom était déjà fameux par la délivrance de plus d'une infante emprisonnée. Il était aussi redoutable ennemi de l'autorité féroce, trop souvent exercée par les époux et par les pères sur les jeunes et aimables personnes de l'autre sexe, que jamais chevalier errant l'ait été du pouvoir barbare des enchanteurs. J'avouerai même ici, et je le

[1] Boisson extrêmement forte, que l'on fait dans les Barbades, et fort usitée en Angleterre.

dis sincèrement, que j'ai mainte fois soupçonné tous ces terribles enchanteurs, dont fourmillent nos vieux romans, de n'avoir en effet été que des maris de ces temps-là; et que des nœuds mal assortis étaient peut-être les seuls châteaux où gémissaient tant de gentes victimes.

Ce seigneur, qui avait une terre dans le voisinage de Fitz-Patrick, avait eu occasion de voir quelquefois son épouse. Aux premières nouvelles de son emprisonnement, il avait pris la résolution de briser ses fers, et il en avait eu la gloire : non pas, à la vérité, en attaquant le château de bonne guerre, à la façon des anciens paladins, mais en gagnant le gouverneur à beaux deniers comptans.

Comme la dame Fitz-Patrick avait cru ces circonstances trop légères pour être racontées à sa cousine, nous nous étions fait un plaisir de laisser au lecteur celui d'imaginer lui-même, pendant quelques instans, par quels moyens elle avait trouvé tout l'argent nécessaire pour corrompre son guichetier; sans quoi nous nous trouvions forcés d'interrompre sa narration.

Mais *revenons à nos moutons...*

Le pair, après les premiers complimens d'usage, ne put se dispenser de témoigner à madame Fitz-Patrick quelque surprise de la trouver dans cette hôtellerie, tandis qu'il la croyait à Bath. Elle lui en apprit les raisons, ainsi que la résolution qu'elle avait prise d'aller à Londres avec sa parente, qui, ajouta-t-elle, venait aussi de s'échapper des mains d'un tyran tout aussi cruel que le sien même.

Milord, qui concluait de là que ce tyran pouvait encore être un époux, n'en félicita que d'autant plus les dames, et n'en invectiva qu'avec plus de chaleur contre son propre sexe. Il termina son discours par leur offrir sa protection, et son carrosse à six chevaux pour les conduire à Londres; ce qui fut d'abord accepté sans façon de la part de madame Fitz-Patrick, qui enfin engagea Sophie à en faire de même. Les choses ainsi arrangées, milord prit congé des dames, qui ne tardèrent pas à se mettre au lit, où madame Fitz-Patrick entretint longtemps sa cousine de l'excellence du carac-

tère et des vertus du seigneur irlandais. Elle appuya particulièrement sur l'extrême tendresse qu'il avait toujours eue pour son épouse, et sur ce qu'il était peut-être le seul homme de son rang qu'on ne pût accuser d'avoir jamais donné la moindre atteinte au lien conjugal. Ah ! ma chère Sophie, s'écria-t-elle en finissant, que cette vertu devient rare, et surtout dans un certain monde ! N'y comptez pas, je vous en prie, si jamais vous vous mariez : vous seriez trop cruellement trompée.

CHAPITRE VIII.

Départ de l'hôtellerie. Arrivée à Londres.

Le lendemain, dès le matin, tout étant prêt pour le départ, une difficulté survint. Le carrosse, quoiqu'à six chevaux, n'était que pour quatre personnes. Milord, toujours galant, offrait de monter à cheval; mais madame Fitz-Patrick était trop polie pour le permettre. Il fut arrêté que les deux soubrettes se relayeraient, et monteraient tour à tour un des chevaux de milord, qui fut sellé pour cet effet.

Sophie, après avoir fait un présent à l'hôte, pour expier les petites vivacités de sa femme de chambre, s'aperçut d'une perte qu'elle avait faite, et qui lui causa quelque peine : c'était le billet de banque de cent livres sterling que son père lui avait donné la veille de sa fuite, et qui, joint à très-peu

ent comptant, composait toutes ses
es.
e chercha et renversa vainement tout
la chambre; le billet ne se trouva pas.
e rappela enfin sa chute, lorsqu'elle
reconnu madame Fitz-Patrick, et
uta pas que ce ne fût alors que son
feuille avait pu tomber de sa poche.
s pertes de ce genre, quelques suites
en prévoie, n'ont droit de produire
e impression momentanée sur une âme
u forte. Aussi Sophie, quoique cet
ent fût arrivé on ne peut plus à contre-
, prit assez sur elle-même pour cacher
ulcur, et pour rejoindre la compagnie
sa sérénité ordinaire. Milord aida les
s à monter dans sa voiture; et madame
ra, après beaucoup de complimens,
t aux instances de sa compagne Abi-
qu'elle laissa monter à cheval, s'établit
même dans le carrosse.
quipage partit enfin, bien escorté, et
onne diligence, qu'on arriva le len-
in au soir à Londres.

CHAPITRE IX.

Séparation des deux cousines.

Toute la compagnie descendit à l'hôtel de milord, et d'où, tandis que l'on se reposait quelques instans, on dépêcha des domestiques pour chercher un logement particulier que les deux dames demandèrent. L'épouse de milord n'étant point en ville, madame Fitz-Patrick refusait absolument d'accepter un lit chez l'époux.

Quelques lecteurs, peut-être, condamneront tant de délicatesse. Il faut pourtant avoir égard à la situation de cette dame, et convenir de la méchanceté des médisans; après quoi l'on conseillera sans doute à toute femme un peu sensée d'agir de même en pareil cas. Le logement trouvé, et disposé pour recevoir les deux cousines, Sophie voulut bien tenir encore compagnie, pour cette nuit, à madame Fitz-Patrick,

très-résolue de s'informer le lendemain de la demeure de la dame sous la protection de laquelle nous avons déjà dit qu'elle avait projeté de se mettre en fuyant de chez son père. Quelques remarques particulières qu'elle avait faites en route l'avaient tellement affermie dans cette résolution, que rien n'eût pu la faire agir différemment.

Ce n'est pas que notre héroïne fût capable de concevoir, sans fondement, le plus léger soupçon de la vertu de son prochain; ce n'est pas non plus que madame Fitz-Patrick, par ses démarches, et moins encore par ses discours, eût laissé transpirer la moindre apparence de scandale : mais le lord, un peu moins formaliste qu'elle, s'était quelquefois, quoique sans y penser, assez mal observé dans la route, pour éclairer Sophie sur bien des petites réticences dont elle avait soupçonné sa chère cousine dans le récit de son histoire.

Miss Western n'eut pas de peine à trouver la dame qu'elle cherchait : il n'était point de porteurs dans la ville à qui son hôtel ne fût parfaitement connu. Son messager revint

avec une invitation si gracieuse et si pressante, qu'elle se disposa à s'y rendre sur-le-champ.

Madame Fitz-Patrick ne fit d'autres instances pour la retenir que celles qu'exigeait la politesse. Soit qu'elle pensât qu'elle fût soupçonnée, soit par quelque autre motif que nous ne voulons point pénétrer, il est certain qu'elle était aussi empressée de voir partir Sophie, que Sophie pouvait l'être de se séparer d'elle.

Miss Western, au moment qu'elle lui dit adieu, ne put s'empêcher de lui dire : Au nom du Ciel, ma chère, tenez-vous sur vos gardes, et réfléchissez mûrement sur les dangers que vous allez courir. Il est peut-être encore des voies de conciliation avec votre époux; tâchez, je vous en supplie, de ne pas vous les interdire.

Épargnez-vous ces craintes, ma cousine, lui répondit madame Fitz-Patrick avec un sourire équivoque : vous avez moins vécu que moi; gardez-les, je vous en supplie, pour vous-même. J'irai vous voir dans quelques jours. Daignez pourtant aussi ne pas

refuser un petit conseil de ma part. Défaites-vous du ton et des façons de la miss Graveair d'autrefois : croyez-en votre aînée, ma chère; cela, je vous le jure, ne prendra pas dans ce pays-ci.

Tel fut l'adieu des deux cousines. Sophie, à son arrivée chez milady Bellaston, ne put qu'être enchantée des caresses de cette dame, qui, dès le temps qu'elle l'avait connue chez madame Western, prétendait l'avoir prise en amitié, paraissait charmée de la revoir si belle, et ne fut pas plutôt instruite de la cause de son voyage, qu'elle applaudit à la résolution de notre héroïne, et promit de la protéger envers et contre tous.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

LIVRE DOUZIÈME.

Contenant les mêmes trois jours que les précédens.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel M. Western, ne retrouvant pas sa fille, trouve matière à s'en consoler.

Notre histoire (quelle aubaine pour la critique!) retourne encore à la fameuse hôtellerie d'Upton, où nous avons laissé M. Western mettant le pied à l'étrier, dans la louable intention de poursuivre et retrouver sa fille.

Il avait pris langue en partant. On l'avait informé que Sophie avait dû passer la Saverne. Il la passa avec son équipage. Ce n'était point assez : quel chemin avait-elle pris? Le bon gentilhomme s'en reposa sur la fortune, et se jeta dans celui de Worcestre.

A peine avait-il fait deux milles, que s'arrêtant tout à coup, et lâchant une volée de juremens et d'imprécations.... O Ciel! s'écria-t-il, fut-il jamais un chien plus malheureux et plus maudit que moi!...

Le ministre, qui le suivait, se hâtant alors de le rejoindre, le supplia de ne point s'affliger, et de ne pas désespérer de la bonté du Ciel. Il vous a conduit, il vous a dirigé jusqu'ici, Monsieur, lui dit-il avec onction; il vous a mis sur les pas de madame votre fille : patientez, patientez, de grâce! vous touchez peut-être au terme de vos vœux.

Que la peste t'étouffe! répondit Western : c'est bien Sophie qui m'inquiète maintenant!.. Je déplore la perte d'une si belle matinée, et si favorable pour la chasse. N'est-il pas désolant de perdre un des plus beaux jours de l'hiver? et pourquoi? pour courir après une.... Ah! que ne puis-je la haïr!...

Soit que la fortune, malgré sa légèreté, quelquefois compatissante, regardât alors en pitié le pauvre gentilhomme, soit qu'elle eût arrêté qu'il ne rejoindrait pas si tôt sa fille (nous n'affirmerons ni l'une ni l'autre de

ces conjectures), M. Western achevait à peine ces mots, qu'une meute de chiens courans, répandant tout à coup dans les airs les sons harmonieux de leur gosier, frappèrent à la fois l'oreille du gentilhomme et de son cheval, qui, partant de la main, et traversant de plein vol un champ de blé, seconda si bien les intentions de son maître, qu'il se trouva en moins d'une minute à la queue des chiens.

C'est ainsi, dit la fable, que la belle Grimalkin, cette chatte que Vénus, propice aux désirs d'un amant du temps passé, avait enfin changée en femme; c'est ainsi, dis-je, que cette jeune épouse n'eut pas plus tôt aperçu une souris, que, retournant tout à coup à son naturel, elle sauta légèrement du lit de son époux pour courir après le petit animal.

Nous ne prétendons pourtant pas en induire que la nouvelle épouse fût insensible aux tendres embrassemens de son amoureux époux : car, quoique le chat soit taxé par bien des gens d'être sujet à l'ingratitude, les femmes cependant, ainsi que les chats, en certaines occasions aiment assez qu'on les

caresse. Nous pensons seulement, d'après le très-subtil sir Roger l'Estrange [1], que si vous fermez la porte au nez à la nature, elle rentre par la fenêtre; et qu'une chatte, quoique dame, n'en courra pas moins sans pudeur après les rats. Nous n'accusons donc pas M. Western d'indifférence pour sa fille, puisqu'il l'aimait beaucoup : nous voulons dire seulement qu'il était gentilhomme campagnard et chasseur; et qu'à ces titres réunis, la fable et nos judicieuses réflexions ne lui sont pas absolument mal appliquées.

M. Western s'en donna donc à *cœur-joie*, sans songer davantage à sa Sophie. Les domestiques imitèrent le maître; et le ministre, après avoir marqué tout son étonnement en beau latin, les imita aussi, et ne s'occupa plus, en les suivant de loin, qu'à méditer sur un sermon qu'il préparait pour le dimanche.

Le gentilhomme à qui appartenaient les chiens, enchanté de la capacité et de l'expérience du confrère inconnu, se gardait bien de le troubler dans son enthousiasme, par

[1] Il a traduit en vers les Fables d'Ésope, etc., avec des commentaires.

des politesses hors de saison. Il attendit la fin de cette scène, pour lui marquer toute la vénération qu'un mérite aussi supérieur avait droit de lui inspirer.

Leur conversation, quoique très-intéressante pour eux, ne trouvera cependant point place ici. Nous dirons seulement qu'ils se plurent également l'un à l'autre; que l'on recommença bientôt une seconde chasse, qui fut suivie d'un grand dîner; qu'il y fut bu beaucoup de vin; et que M. Western, toujours réglé dans sa conduite, se fit porter au lit pour pouvoir reparaître au repas du soir avec toute la décence convenable à son caractère.

Il ne brilla cependant pas autant qu'il s'en était flatté : son hôte et le ministre, moins fatigués et de corps et d'esprit, eurent tellement sur lui l'avantage, qu'à peine le pauvre homme avait achevé sa troisième bouteille, qu'il n'était plus sensé présent.

M. Supple informa l'autre gentilhomme de toute l'aventure de Sophie, et le pria de joindre ses instances aux siennes, pour engager le lendemain M. Western à retourner

lui. Cela fut trouvé juste, promis et
té, non pas sans peine cependant : mais
inée était si belle, si favorable pour la
, la route de Sophie était d'ailleurs si
aine, et il y avait si peu d'espoir de
oindre, après lui avoir laissé gagner
le vingt-quatre heures de marche, que
estern consentit enfin, après avoir
cié son hôte, de reprendre, en chas-
a route du comté de Somerset.

CHAPITRE II.

Départ de Jones de l'hôtellerie d'Upton. Aventure du mendiant.

Nous voici donc revenus à M. Jones; et nous y revenons avec plaisir, malgré la situation déplorable dans laquelle nous l'avons quitté, et qui sans doute aura pu faire croire à quelques-uns de nos lecteurs que nous l'avions délaissé pour jamais.

Mais, croyez-nous-en si vous voulez, si nous ne sommes pas ce qu'on appelle en tous points vertueux, nous pouvons pourtant affirmer que nous n'avons pas tous les vices dont bien des gens, que l'on appelle philosophes, sont souvent accusés; et que, malgré la triste situation de l'ami Tom, nous revenons à lui avec autant de plaisir que s'il n'avait plus rien à désirer de la fortune.

M. Jones et son compagnon Partridge avaient quitté l'hôtellerie d'Upton quelques

inutes après le départ de M. Western, et aient suivi à pied la même route, faute avoir pu trouver des chevaux de louage ins Upton. Tous deux cheminaient triste- ent, quoique par différens motifs; et si in soupirait très-haut, l'autre, à chaque is, murmurait à l'unisson.

En arrivant au chemin où M. Western était arrêté, Tom crut devoir s'arrêter ussi; et, en se retournant vers Partridge, consulta sur la route qu'il convenait de rendre. Ah, Monsieur! s'écria-t-il, plût au iel que vous voulussiez suivre mon avis!... t pourquoi non? répliqua Jones: il m'est ussi indifférent de savoir où je vais, que savoir ce que je deviendrai... En ce cas, prit Partridge, mon avis est que nous tournions chez vous. Quand on est sûr un pareil gîte, c'est être fou que de courir nsi les champs comme des vagabonds. ardon, Monsieur, *sed vox ea sola reperta t.*

Hélas! s'écria Tom, où prétends-tu que retourne? Il ne me reste plus d'asile..... ue dis-je? quand même, mon ami, quand

mon père même voudrait encore me recevoir, pourrais-je vivre dans des lieux où ma Sophie n'est plus? Ah, cruelle Sophie! Cruelle? Non, je suis le seul coupable..... non, je ne puis la condamner..... C'est toi seul, malheureux! dit-il en s'adressant à Partridge, c'est toi, détestable tutor, c'est toi qui m'as perdu : il faut que je t'arrache l'âme!... Cédant alors à sa fureur, et prenant Partridge à la gorge, il le secoua de façon que le pauvre homme se crut mort.

Le malheureux tomba aux genoux du terrible Jones, en pleurant, et en attestant son innocence... Notre héros s'arrêta tout à coup, lui lança un coup d'œil farouche, recula quelques pas, et acheva d'épuiser sur lui-même un accès de fureur qui sans doute eût anéanti son compagnon. Nous ne tenterons pas de peindre les différens transports de Jones dans ce cruel moment. Qu'il suffise au lecteur de savoir que cet amant infortuné, après avoir joué d'original le rôle de Roland pendant quelques minutes, revenu par degrés à lui-même, et trouvant encore à ses pieds le timide Partridge, le re-

çut dans ses bras, et lui demanda tendrement pardon de la frayeur qu'il lui avait causée. Il le pria pourtant de ne jamais lui parler davantage de retourner chez M. Alworthy, étant fermement résolu de ne plus revoir ce château.

Partridge avait l'âme chrétienne; il promit, et de très-bonne foi, de respecter cette défense. Puisqu'il m'est absolument impossible, s'écria Jones, de suivre plus longtemps les traces de ma seule divinité.... suivons donc celles de la gloire. Allons, mon brave ami, marchons, ou plutôt courons à l'armée.

Il partit en achevant ces mots; et le hasard lui ayant fait choisir un chemin contraire à celui qu'avait pris M. Western, le remit directement sur les traces de Sophie.

Ils cheminèrent assez long-temps sans proférer une syllabe : Jones avait assez à penser, et Partridge trop à craindre.

Tom se lassa pourtant du monologue : il acheva de rassurer Partridge, en lui jurant qu'il pouvait maintenant parler sans crainte; et un mendiant, qu'ils aperçurent de loin,

fournit un très-bon texte au pédagogue po
s'indemniser du long silence qu'il avait f
cément observé.

Son homélie roula d'abord sur la chari
et sur la dureté du cœur humain; de
passant, par une transition naturelle,
chapitre de la guerre, il déclama contre
fléau de l'humanité avec une véhéme
qui l'étonna bientôt lui-même, au point
le faire arrêter tout court, pour deman
pardon à son maître d'en avoir peut-é
trop dit.

Ne crains rien, mon cher Partridge,
dit Tom en souriant; j'étais déjà si convai
de ta poltronnerie, que rien de tout ce
tu peux dire ne saurait m'émouvoir... V
pouvez, Monsieur, lui répondit Partrid
vous pouvez à votre aise m'accuser de
tronnerie : si le désir de conserver sa p
entière rend un homme poltron, *non im
nes ab illis malis sumus.* Je ne lus jam
dans la grammaire, qu'il ne fût pas possi
d'être honnête homme sans se battre:

. . . . . *Vir bonus est, quis?*
Qui consulta patrum, qui leges juraque servat;

un mot de bataille! L'écriture même
ıgne si fort, que je serais presque
le regarder comme très-peu chrétien
ıque aime à répandre sans regret le
e son semblable.
tridge achevait de déployer sa pieuse
ne lorsqu'ils arrivèrent au détour
hemin, où le mendiant qu'ils avaient
ı de loin vint leur demander l'au-

tridge débuta par le brusquer, en lui
que chaque paroisse était tenue de
ir ses pauvres, et que de pareils vaga-
... Arrêtez, lui dit Jones en riant:
-vous pas honteux, avec tant de cha-
ans la bouche, d'en avoir si peu dans
ır? La religion vous sert, je l'aperçois
ien, à pallier le vice, mais sans vous
r à la vertu. Un homme qui se dit
en peut-il voir son semblable dans
ıt affreux sans penser à le secourir?...
en parlant ainsi, tirait un schelling de
:he, et le donnait au mendiant.
nsieur, s'écria le pauvre homme après
r beaucoup remercié, j'ai trouvé à
r.

deux milles d'ici quelque chose de curieux : voudriez-vous l'acheter? Je me serais bien gardé de le montrer à d'autres; mais vous m'avez l'air si bon gentilhomme, et vous êtes si charitable, que vous ne me soupçonnerez probablement pas d'être un voleur, parce que j'ai le malheur d'être pauvre.

Il tira alors de sa poche un petit portefeuille doré, qu'il remit entre les mains de Jones.

Tom l'ouvrit à l'instant... Que l'on juge de sa joie, en lisant sur le frontispice le nom de miss Sophie Western, écrit de sa propre main. Il n'eut pas plutôt lu ce nom, qu'il le pressa contre sa bouche, et tomba dans une sorte de rêverie qu'on pourrait appeler extase, et dont il ne revint que pour se livrer aux transports les plus extravagans.

Tandis que Tom, en exprimant sa joie, baisait et rebaisait le petit livre, Partridge en vit tomber un papier qu'il ramassa et remit à son maître; et c'était précisément ce même billet de banque que M. Western avait donné à sa fille la veille de son départ.

Tom le dit à Partridge, et ne le cacha point au mendiant. Tous deux en furent enchantés : l'un, par l'espoir d'avoir part à l'aubaine ; l'autre, par celui d'une récompense qu'il reçut en effet de Tom, qui, sur-le-champ, lui fit présent d'une guinée.

CHAPITRE III.

Autres aventures assez peu intéressantes.

Nos voyageurs, après avoir quitté le mendiant, marchaient d'une vitesse qui ne leur permettait guère une conversation suivie. Jones était totalement occupé de sa maîtresse, et Partridge, des cent livres sterling.

Ils avaient fait environ trois milles lorsque le pédagogue, qui ne pouvait plus suivre son maître, le pria de ralentir un peu son pas; et Jones y consentit d'autant plus volontiers, qu'entrant alors dans une vaste plaine coupée par différens chemins, il commençait à craindre de perdre les traces de Sophie, qu'il avait suivies jusque-là. Il s'arrêtait pour déterminer lequel de ces chemins il était à propos de prendre, lorsque le bruit d'un tambour vint frapper leurs oreilles. Partridge, effrayé de ce son, eut à peine la force de s'écrier : Miséricorde ! Sei-

ır, ayez pitié de nous! les voilà, les voilà
s'approchent!...
ui donc s'approche? lui demanda Jones
egardant de tous côtés... Qui? répondit
ridge : eh! les rebelles apparemment!...
r Dieu! Monsieur, ne vous avisez pas de
nsulter; peut-être ne nous diront-ils rien.
s ne serait-il pas plus prudent de nous
tre derrière ces buissons, en attendant
ls soient passés? Pourquoi risquer de leur
laire? et que peuvent deux malheureux
; armes, contre cinquante mille peut-
?
'om interrompit cette tirade; et, jugeant
le bruit du tambour leur annonçait le
ıinage de quelque ville, il marcha di-
ement à l'endroit d'où partait le son, en
ırant le tremblant Partridge qu'il n'était
possible que les rebelles pussent être si
s d'eux.
'artridge, un peu rassuré par la fermeté
ion maître, suivit son conducteur, quoi-
ı regret, jusqu'au moment où le péda-
ue aperçut quelque chose de peint, et
tant en l'air à très-peu de distance. Son

imagination déjà échauffée n'en demandait pas tant... Les voilà, Monsieur!... Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-il : voilà leurs drapeaux ! voilà la couronne ! et voilà le cercueil !... Ah Ciel ! quel étendard terrible!... Adieu, Monsieur; nous allons être fusillés...

Jones n'avait eu besoin que de lever les yeux pour se convaincre de la méprise de Partridge.... Courage, ami, dit-il : ce péril est digne de ta valeur; et je te garantis la victoire sur cette armée... de marionnettes... De marionnettes! répondit Partridge avec transport... Quoi ! ce n'est que cela ?... Et le tambour ?.... C'est celui des marionnettes, lui dit froidement Tom.

Oh bien ! je veux les voir, repartit le pédagogue en sautant de joie : j'aime ce spectacle à la folie. De grâce, Monsieur, allons de ce côté. D'ailleurs voilà la nuit; je suis à jeun depuis trois heures du matin, et le cœur me manque.

Ils arrivèrent bientôt à une hôtellerie, ou plutôt à un cabaret à bière, où Partridge n'eut rien de plus pressé que de visiter la cuisine, et Tom de s'informer si des dames

n'avaient point passé par là dans la journée. L'enquête de Partridge fut plus heureuse que celle de son maître. L'un n'apprit rien de Sophie; l'autre, à sa grande satisfaction, apprit qu'on lui servirait bientôt un grand plat d'œufs au lard, qui sortait du feu.

L'amour n'agit pas également sur tous les hommes : le caractère, et surtout la constitution de l'amant, règlent communément ses effets. Dans un tempéramment faible, il détruit toute espèce d'appétit tendant à la conservation de l'animal; dans un corps vigoureux, il fait naître des distractions, des négligences, l'oubli même des réparations nécessaires à la nature. Mais mettez-moi ce dernier, s'il a bon appétit, vis-à-vis d'un plat qui lui plaise, et vous verrez ce qu'il en fera. L'ami Jones, s'il eût été seul, aurait peut-être fait encore bien du chemin avec l'estomac vide : dès qu'il vit le plat sur la table, il mangea d'aussi bonne grâce que Partridge.

La nuit était venue avant que nos voyageurs eussent fini leur repas. La lune était dans son décours; il faisait extrêmement noir. Le bon Partridge fit tant d'instances

à notre héros pour voir les marionnettes, qu'il obtint enfin cette grâce. Mais ce qui se passa pendant la durée de ce spectacle, quoique très-fort du goût de M. Partridge, ne nous paraît pourtant pas assez intéressant pour nous y arrêter.

Il en est de même de ce qui arriva dans l'hôtellerie jusqu'au lendemain matin ; car le lecteur saura que M. Tom, vaincu par les prières de Partridge et par les remontrances de l'hôte, qui lui avait exagéré la difficulté des chemins, avait enfin consenti à passer la nuit dans cette maison.

Jones, qui s'était couché sans souper, au sortir des marionnettes, avait déjà dormi neuf bonnes heures, et en eût peut-être dormi davantage, si un grand bruit qui se faisait à la porte de la chambre ne l'eût pas réveillé en sursaut. On criait au meurtre. Il se leva, et trouva le maître des marionnettes, qui, sans miséricorde, assommait de coups le *divertissant* de sa troupe.

Tom, toujours généreux, se rangea du côté de la partie souffrante, et colla l'insolent vainqueur contre le mur.

Le petit *divertissant*, quoique faible, était érique. Il ne se vit pas plus tôt hors de tée de son ennemi, qu'il commença à l'atuer avec la seule arme qui fût égale eneux. Après beaucoup d'épithètes et d'ines générales, il procéda aux accusations ticulières. Double coquin ! s'écria-t-il, -seulement je t'ai servi pour l'amour de u, car tu me dois encore mes gages, mais 'ai sauvé deux fois du gibet. Ne prétens-tu pas encore hier, dans un chemin oît, voler une charmante demoiselle, et lui ndre son bel habit de voyage ? Peux-tu r que ton intention ne fût pas de l'enner dans la forêt voisine, pour la déiller, pour tout ravir enfin à la plus aible personne qui fût jamais ?..Et tu t'avises me maltraiter aujourd'hui ! de m'assommer nme un bourreau, pour avoir badiné un tant avec une servante de cabaret, unient parce qu'elle me préfère à toi !.... Tom, frappé de ces derniers reproches, clara, d'une voix tonnante, qu'il prenait *divertissant* sous sa sauve garde, et le fit ser avec lui dans sa chambre.

Jones apprit de lui des nouvelles d
Sophie, que cette homme avait vue pas
veille, tandis qu'il accompagnait son m
avec son tambour. Il l'engagea aisém
lui venir montrer la place où il ava
miss Western; puis, appelant Partridg
se mirent à l'instant en chemin.

Dès qu'ils y furent arrivés, Tom ré
pensa son guide, et suivit avec joie les t
de sa maîtresse.

Partridge, frappé de la singulari
cette rencontre, en tira l'augure le pl
vorable pour le succès des amours d
maître. De pareils hasards, s'écria-t-il
son enthousiasme, ne seraient jamais
vés, si la Providence n'avait pas un d
formé de vous unir un jour avec Sopl

Ils n'avaient pas encore marché
milles, lorsqu'une grosse pluie vint le
prendre à la vue d'une hôtellerie. On
juger si Partridge insista pour y entr
si Tom Jones put s'en défendre.

Désespéré de n'y rien apprendre
Sophie, l'amoureux Tom, malgré l'o
parlait déjà de se remettre en route, lo

dge, qui ne partait pas de bon cœur,
encore une fois les yeux sur le bon
l'il fallait quitter, aperçut et crut re-
ître un jeune homme qui s'asseyait
e coin de la cheminée. Monsieur, s'é-
t-il en rappelant Jones, buvons un
: voici sûrement encore des nouvelles
dame Sophie. Je crois reconnaître son
de l'hôtellerie d'Upton... Partridge
raison. Tom en fut transporté, et fit
le guide dans une chambre particu-
pour l'interroger plus à son aise sur
oindres circonstances qui pouvaient
der sa maîtresse.

CHAPITRE IV.

A peu près comme le précédent.

Jones, au bout d'un quart d'heure, vint avec le guide, pour notifier à Partri qu'il fallait partir sur-le-champ. Cet ord bien cruel pour le pédagogue, lui parut pendant moins dur, en apprenant que maître avait fait marché avec le guide p les conduire à cette même hôtellerie où phie avait couché avec madame Fitz-Patr Tom voulut monter le même cheval qu'a eu sa Sophie; Partridge monta celui de dame Honora; et leur diligence fut si gran qu'ils arrivèrent avant trois heures ap midi.

Jones, en mettant pied à terre, dema des chevaux de poste. Mais, par malhe il ne s'en trouva point dans le village que le lecteur ne trouvera pas étonnant, tendu l'extrême agitation de la nation

tière, et surtout dans ces cantons, à cause de la marche des révoltés.

Jones, désespéré, tentait en vain d'engager le guide à l'escorter jusqu'à Coventry : cet homme était inexorable.

Tandis qu'il le pressait de nouveau dans la cour du cabaret, un cavalier qui arrivait le salua en le nommant par son nom, et en lui demandant des nouvelles de M. Alworthy et de sa famille.

Tom ne l'eut pas plus tôt envisagé, qu'il reconnut M. Dowling, ce même procureur avec qui il avait dîné depuis peu à Glocestre.

M. Dowling conseilla à Jones et le pressa fort de ne point partir ce soir-là, attendu les mauvais chemins et l'obscurité de la nuit. Mais Tom avait pris son parti : dût-il faire la route à pied, rien n'était capable de l'arrêter.

Quand le bon procureur vit ses instances inutiles, il se joignit à Tom pour engager le guide à l'accompagner dans ce petit voyage. Les prières et les promesses le gagnèrent enfin; et il consentit à tout, pourvu

qu'on lui permît de faire rafraîchir ses chevaux.

Pendant cet intervalle, M. Jones, à son tour, fut aussi obligé de consentir à boire un coup avec M. Dowling; ce qui occasiona entre eux la conversation dont nous allons rendre compte.

CHAPITRE V.

Conversation de Jones et de M. Dowling.

Monsieur Dowling, en remplissant le verre de notre héros, porta d'abord la santé de M. Alworthy. Il ajouta, quelques momens après : Si vous le permettez, Monsieur, nous boirons à celle de M. Blifil, son très-digne héritier, jeune gentilhomme de très-grande espérance, et pour qui j'ai conçu la plus haute estime.

Je suis convaincu, répondit Jones, que votre intention n'est pas de m'offenser; mais vous associez très-mal les gens : l'un fait honneur à l'humanité, l'autre est un misérable qui mérite à peine le nom d'homme. N'en parlons plus, de grâce.

Dowling, frappé de cette réponse, lui dit qu'il les avait crus tous les deux également estimables. Quant à M. Alworthy, ajouta-t-il, je n'eus jamais le bonheur de le voir; mais l'excellence de son caractère est

connue partout. A l'égard de son neveu, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, lorsque j'allai lui annoncer la mort de sa mère. J'avais tant d'affaires alors, et j'étais si pressé de repartir, qu'à peine ai-je eu le temps de l'entretenir deux minutes; mais il m'a paru si poli, que je le croyais, je vous jure, un très-aimable cavalier.

Je ne m'étonne pas, répliqua Jones, que ce jeune homme vous ait séduit : c'est un démon pour la malice; et vous eussiez pu vivre long-temps avec lui sans pénétrer toute la noirceur de son caractère. Nous fûmes élevés ensemble; et c'est enfin à mes dépens que j'ai connu toute son infamie. Il est vrai que je ne l'aimais guère : il manquait, selon moi, de cette franchise de cœur que j'imagine être la base de tout ce que l'humanité a de noble et de grand. Je méprisais en lui cet intérêt personnel et cet excès d'amour-propre, perpétuels motifs de toutes ses démarches. Mais je conçois très-nettement combien le lâche abusait de mon trop peu de défiance, et par quel tissu d'artifices il m'a perdu sans espoir de retour.

Ciel! que me dites-vous? s'écria le procureur. En ce cas, je suis bien indigné de ce que la succession de votre oncle Alworthy soit destinée à cet odieux personnage.

Hélas, répondit Tom, vous m'honorez d'un titre qui ne m'appartient pas. Il est vrai que M. Alworthy m'a long-temps permis de l'appeler d'un nom plus cher encore; mais cet acte de sa bonté n'ayant été que volontaire en lui, il a pu, sans injustice, me priver d'un honneur dont sans doute il ne m'a pas cru digne. Non, Monsieur, je n'appartiens point par le sang à M. Alworthy; et si le monde, toujours très-peu capable de discerner, d'apprécier les vertus, trouve trop de rigueur dans sa conduite à mon égard, en me supposant son parent, c'est faire une injustice au plus respectable des hommes.... Pardon pourtant, Monsieur, de vous avoir tant ennuyé de mes malheurs: vous me croyiez proche parent de M. Alworthy; j'ai cru devoir vous en dissuader, et dissiper les impressions que sa rigueur à mon égard eût peut-être fait naître en vous.

Voilà, s'écria Dowling, ce qu'on appelle

parler le langage de la probité même !... Non, Monsieur, bien loin de m'ennuyer, je suis charmé de vous entendre ; et je serais ravi d'être informé du fondement sur lequel on vous a cru parent de M. Alworthy, tandis qu'il n'en est rien. Vos chevaux ne peuvent être si tôt prêts ; et vous m'obligerez infiniment, en me racontant votre histoire.

Jones, dont la complaisance, mais non la prudence, égalait celle de Sophie, se prêta volontiers au désir de M. Dowling, et lui fit tout le détail de ses aventures, depuis sa naissance jusqu'au moment présent.

Ce récit intéressa beaucoup M. Dowling, qui, tout procureur qu'il était, n'avait pas dépouillé tout sentiment d'humanité ; à propos de quoi nous remarquerons, en passant, que rien n'est moins juste que certains préjugés contre les gens de certaines professions. L'habitude, il est vrai, les familiarise avec des actions que ces professions mêmes rendent souvent nécessaires, et par conséquent coutumières ; mais, en toutes autres circonstances, la nature agit également sur eux comme sur les autres hommes. Un boucher,

j'en suis sûr, serait touché de voir écorcher un beau cheval; un chirurgien, en venant de couper un bras, sans qu'il en soit du tout ému, aura pitié d'un homme attaqué d'un violent accès de goutte; et j'en ai vu l'exemple: un guerrier, sortant du carnage, devient, à la paix, doux, aimable, galant, et fait pour la société : de même un procureur peut être compatissant et véritablement sensible aux infortunes d'une créature de son espèce, pourvu, surtout, que ses vrais intérêts n'en souffrent point.

Jones, comme sait fort bien le lecteur, n'était pas absolument au fait de la façon dont on s'y était pris pour le noircir dans l'esprit de M. Alworthy : quant au reste, il l'avait, comme de raison, présenté au procureur dans le jour le plus avantageux qu'il avait pu; car, quoiqu'il ne visât point à rendre son ancien patron trop condamnable, il ne désirait pas non plus de se trop avilir lui-même. Aussi M. Dowling eut-il assez de pénétration pour juger que quelqu'un avait probablement rendu sous main de très-mauvais offices à M. Tom. Non, s'écria-t-il,

M. Alworthy n'eût jamais déshérité quelqu'un qu'il chérissait autant que vous, pour des fautes aussi légères. Son amitié, du moins, vous donnait droit de beaucoup attendre de lui; et l'éducation qu'il vous avait donnée était une espèce d'engagement de sa part, que vous aviez bien droit de réclamer... Il y a du noir là-dessous, Monsieur!... Cette succession devait vous regarder, du moins en très-grande partie.

Vous me connaissez mal, dit Jones: j'eusse été satisfait à moins; et je n'ambitionnerai jamais la fortune de mon bienfaiteur. Je puis vous jurer même qu'il ne m'arriva jamais de songer à ce que je pouvais en attendre. J'ai toujours préféré la tranquillité de mon âme à la plus brillante fortune, acquise aux dépens d'autrui. Et qu'est-ce que ce plat orgueil, fondé sur la magnificence d'un palais, d'un nombreux équipage, d'une table splendide, de tous les dehors du bonheur, vis-à-vis de ce repos solide, de cette douce satisfaction, de ces transports délicieux, et de ce triomphe intérieur dont jouit un cœur pur en réfléchissant sur ses nobles et bienfaisantes actions?

e n'envie point le sort de Blifil, contemplant 'un œil avide et soucieux ses richesses fu- ures; je ne lui en envierai pas plus la pos- ession. Je n'achèterai pas la fortune au prix 'un instant de remords. Je crois, ainsi que ous, avoir été suspect à ce garçon : il m'a ru plus intéressé; ses soupçons sont nés de a bassesse; il a mesuré mon cœur au sien. Grâce au Ciel! je sens...je sens mon innocence, non ami! Pour l'univers, je ne troquerais as ce sentiment contre....

M. Dowling, quoique extrêmement dé- oncerté pendant tout ce discours de Jones, lont nous abrégeons une partie, était pour- ant touché de la compassion la plus vive. Si e personnage nous retombe sous la main, lans le cours de cette histoire, nous tâche- ons de pénétrer les raisons de son trouble: ious sommes obligés, pour le présent, en mitant notre héros, de prendre brusquement ongé de lui, attendu que la nuit s'approche, ue les chevaux sont prêts, et que notre ami om, malgré la pluie qui commence à tomber, eut cependant aller coucher à Coventry.

CHAPITRE VI.

Voyage nocturne. Étrange aventure.

Jamais chemin ne fut plus droit ni plus uni que celui d'où nos voyageurs partaient, jusqu'à Coventry; et, quoique aucun d'eux n'y eût jamais passé, il ne fallait pas moins qu'une nuit aussi obscure et une pluie aussi abondante pour qu'il fût possible qu'ils s'égarassent.

Ils ne s'en aperçurent qu'après avoir marché l'espace d'environ six milles, lorsque, comptant entrer dans les faubourgs d'une grande ville, il se trouvèrent dans un chemin sale et étroit.

Jones soutint alors qu'on avait manqué le grand chemin de Coventry; le guide, que la chose était impossible; et Partridge mit au jour une toute autre opinion. Dès l'instant de notre départ, dit-il, j'ai soupçonné qu'il nous arriverait quelque malheur. M. Jones

'a-t-il pas remarqué cette vieille femme
ccroupie sur la porte du cabaret, au mo-
ıent que nous montions à cheval? Plût au
:iel que nous lui eussions donné quelque
hose! Vous vous en repentirez, a-t-elle dit
ntre ses dents; et dans l'instant la pluie a
ommencé. Qu'on dise tout ce qu'on voudra,
e suis sûr, moi, qu'il y a des sorcières; et,
'il en fut jamais, celle-ci en est une. Je l'ai
ugée telle à la première vue; et je lui
urais donné l'aumône si j'avais eu de la
ıonnaie.

Tom, quoique très-affligé d'un retarde-
ıent qui lui faisait perdre les traces de sa
hère Sophie, ne put s'empêcher de rire au
ıez du superstitieux Partridge, qui, dans
'instant même étant tombé dans un bourbier,
'en fut que d'autant plus fortifié dans son
pinion. Le hasard voulut qu'il en arrivât
ientôt autant au postillon. Partridge alors,
près avoir crié à Tom de se préparer à la
ıême cérémonie, le supplia de retourner
l'où l'on était parti, pour apaiser la vieille.

Nous y serons bientôt, Monsieur, s'écriait-
l; car, malgré tout le chemin qu'il semble

ue nous ayons fait, je suis très-convaincu
que nous sommes encore aux environs du
cabaret que nous quittons.

Jones, au lieu de l'écouter, était occupé
à voir si le guide n'était pas blessé; mais,
apercevant qu'il en était quitte, ainsi que
Partridge, pour beaucoup de crotte, notre
héros se remit en selle, très-résolu de mar-
cher jusqu'à ce qu'il trouvât quelque village
où l'on pût le remettre dans son chemin.

Ils avançaient en tâtonnant, lorsqu'une
lumière éloignée frappa les yeux de Jones,
et jeta la terreur dans l'âme du pédagogue
C'est un feu follet, Monsieur, s'écria-t-il
prenez garde; ne vous y fiez pas... Ah! ma
dite sorcière.... Sa lanterne infernale, p
peu que nous marchions encore, va
précipiter dans quelque abîme.

Mais quel redoublement de frayeur
le pauvre Partridge, lorsque nos voy
en approchant un peu plus près d
ou plutôt maintenant de ces lumiè
tendirent un bruit confus de voix h
des cris, des chants, des éclats de
mêlés au son de quelques instru

maient un concert si difficile à définir, que Partridge devint à peu près pardonnable en affirmant, d'une voix presque éteinte, que c'était un sabbat.

L'horreur qui s'empara de l'âme du pédagogue, et qui, par contagion, gagna bientôt le guide, est d'un genre qui ne se peint pas, quand on croit savoir à peu près ce qui peut se peindre.

Tous deux s'unirent pour prier, en pleurant, M. Tom de vouloir bien ne pas aller plus loin. Le guide affirma même que les chevaux, qui paraissaient marcher, n'avaient pas fait un pas depuis une demi-heure, et que tout ceci n'était que sortilége et enchantement.

M. Jones n'était pas crédule : il se trouvait pourtant embarrassé avec deux compagnons de cette espèce. Ou nous approchons, leur dit-il en riant, vers la lumière, ou la lumière s'approche de nous ; car enfin nous en voilà bien près. Qu'avons-nous donc à craindre, je vous prie, de gens inconnus, à la vérité, mais qui n'ont l'air que de se réjouir?... De se réjouir, Monsieur, s'écria Partridge. Et quel cœur peut songer à se réjouir à cette heure-

ci, et par un temps si diabolique? Ce ne peut être qu'un tas de revenans, de sorciers, ou de malins esprits. Monsieur, soyez-en bien certain; et ne nous avisons pas de tenter le Ciel.

Que ce soit tout ce qu'on voudra, répliqua Tom, je suis résolu d'aller à eux, et de leur demander le chemin de Coventry.

Jones, à ces mots, piqua des deux; et, malgré les cris du pédagogue, marcha droit à l'endroit d'où partait le bruit. Partridge, qui craignait également d'avancer et de rester seul, fut obligé de le suivre, en invoquant nom par nom tout ce qu'il connaissait alors de puissances célestes.

Il arrivèrent cependant; et, dès que la proximité permit de distinguer un peu mieux les objets, Tom s'aperçut qu'il ne s'agissait que d'une grange, dans laquelle une nombreuse assemblée des deux sexes paraissait se livrer à la joie.

Il ne se fut pas plus tôt présenté à l'une des portes, qui était ouverte, qu'une voix mâle et vigoureuse s'écria du dedans : *Qui est là?*... Notre héros répondit, d'un ton plus

mesuré, *Ami*, et demanda le chemin de Coventry.

Si tu es de nos amis, lui dit une autre voix, tu ferais mieux de t'arrêter ici jusqu'à ce que la tempête soit apaisée : il y a place pour toi, et même pour ton cheval.

Jones accepta ces offres, et présenta ses deux compagnons, qui furent, ainsi que lui, très-bien reçus, mais qui ne frémissaient pas moins à l'aspect d'une assemblée que leur imagination frappée leur représentait encore comme celle de tous les sorciers du royaume.

Quoiqu'on n'y croie plus guère maintenant, hâtons-nous pourtant de faire respirer certains lecteurs, en leur apprenant que ces prétendus sorciers n'étaient autres que des Égyptiens ou Bohémiens, qui célébraient la noce de l'un des chefs de leur société.

Rien n'était plus gai que cette assemblée; la joie y régnait de toutes parts, et sur toutes les physionomies. On y remarquait même une sorte de décence, et peut-être plus grande encore que dans certaines assemblées bourgeoises : car ces gens-ci sont soumis à des lois qu'eux-mêmes se sont imposées, et se

font un devoir d'obéir à une espèce de magistrat souverain qu'ils appellent leur *roi*. L'abondance était aussi de la fête, et florissait dans cette grange. Il est vrai que la délicatesse et l'élégance n'en étaient pas; mais le bon appétit des convives se passait fort bien d'elles. Beaucoup de lard, de volailles et de grosses viandes composaient le banquet, plus conforme à leur goût que tout ce que la nouvelle cuisine française eût pu leur présenter.

Tandis que Tom regardait ce spectacle avec beaucoup d'étonnement, un vieillard vénérable s'approcha de lui, et le salua d'un air où la franchise et l'amitié semblaient avoir trop de part pour pouvoir être appelé poli.

C'était le roi des Bohémiens lui-même, qui, quoique très-peu distingué par l'habillement d'avec le reste de ses sujets, avait pourtant un air de dignité qui inspirait, à ce que nous a dit Jones, une espèce de sentiment de considération aux spectateurs.

Après beaucoup de complimens de part et d'autre, et d'autant plus flatteurs pour sa majesté bohémienne, qu'elle n'était guère

ccoutumée à en recevoir de pareils, ce
»rince fit couvrir une table de quelques
»rovisions choisies, où, s'étant assis avec
M. Jones, il lui tint à peu près ce discours :
'e ne doute pas, Monsieur, que vous n'ayez
ouvent vu de mes gens en partis détachés,
:ar ils rôdent partout; mais je crois que vous
n'en vîtes peut-être jamais tant ensemble;
:t vous serez bien plus surpris sans doute
juand vous saurez que les Égyptiens sont
ussi bien gouvernés qu'aucun peuple vivant
ur la surface de la terre.

J'ai l'honneur d'être leur souverain; et
»eut-être jamais monarque n'eut de sujets
»lus attachés ni plus soumis. J'ignore encore
[uelles vertus ont pu m'acquérir leur es-
ime; mais je puis me vanter de n'avoir ja-
nais songé qu'à les rendre heureux. Et,
omment pourrais-je ne pas aimer de pauvres
;ens qui ne parcourent l'univers, qui n'a-
;issent et ne respirent que pour faire vivre
eur roi? Ils connaissent mes soins et mes
»entimens pour eux, et ma tendresse seule
n'est un sûr garant de la leur.

Il y a mille ou deux mille ans, plus ou

moins, je ne puis vous fixer plus précisément l'époque, ne sachant ni lire ni écrire; il y a fort long-temps, dis-je, qu'il arriva une révolution parmi les Égyptiens : cette nation avait alors des seigneurs. Ces seigneurs, guidés par l'ambition, se firent la guerre les uns aux autres; mais le roi les fit tous périr, et établit une égalité parfaite parmi tous ses sujets. Depuis ce temps, nous sommes tous heureux; personne n'ambitionne ni ne brigue la royauté : c'est la charge la plus pénible de l'état. Rien n'est si fatiguant que d'être sans cesse occupé à rendre justice à ses égaux; et j'ai mille fois envié le sort du dernier de mes sujets, surtout lorsque l'équité me forçait à punir ou mon parent ou mon ami; car, quoique nous respections le sang humain, nos châtimens n'en sont pas moins sévères: la honte en fait la base. Un Égyptien, une fois flétri, n'ose lever les yeux sur lui-même; et j'en ai peu connu qu'il ait fallu punir deux fois...

Sa majesté en était là, lorsqu'une rumeur soudaine se fit entendre dans la grange. Les caresses des Bohémiens avaient dissipé par

degrés les terreurs de Partridge, qui non-seulement s'était empiffré à leurs tables, mais y avait déjà bu un peu plus que de raison.

Une jeune femme égyptienne, plus remarquable par l'esprit que par la beauté, avait mené le pédagogue à l'écart, sous prétexte de lui dire sa bonne aventure.

Soit que l'ivresse eût échauffé M. Partridge, soit que la Bohémienne, touchée de la noble gravité du personnage, eût oublié dans cet instant la décence si ordinaire à son sexe, les deux amans venaient d'être surpris par le mari de la Bohémienne (qui les avait fait épier) dans la situation du monde la moins équivoque.

Partridge, à la grande confusion de son maître, fut amené avec scandale devant le roi, où la honte de son crime, jointe à l'évidence du fait, lui permirent à peine de dire un mot pour sa défense. Le roi, se retournant alors vers Jones: Vous voyez, Monsieur, lui dit-il, de quoi il s'agit ici. Quel châtiment croyez-vous que mérite cet homme?

Je suis aussi fâché que confus de cet événement, répondit Tom; et je crois qu'il est

juste que le coupable soit condamné à réparer, autant que faire se pourra, l'offense qu'il a faite au mari.

Notre héros, tirant alors une guinée de sa poche, la présenta au Bohémien, en l'assurant que Partridge était pauvre et hors d'état de payer actuellement davantage.

L'époux en voulait absolument cinq; et cette somme, par accommodement, réduite enfin à deux guinées, allait être payée par Jones, à condition que la femme aurait aussi sa grâce, lorsque sa majesté errante, lui retenant la main, et adressant la parole au témoin, lui demanda par quel hasard il était parvenu à découvrir les criminels ?

Cet homme répondit que le mari l'avait prié d'avoir l'œil sur les démarches de sa femme dès le premier instant qu'il l'avait remarquée en conversation avec l'étranger; et que lui, témoin, ne l'avait pas perdue de vue depuis cet instant jusqu'à celui où....

Le roi lui demanda alors si le mari l'avait accompagné pendant tout ce temps-là ? A quoi le témoin ayant répondu que oui, sa majesté, en regardant le mari d'un œil sé-

vère, lui parla en ces termes : Je suis fâché qu'un Bohémien ait assez peu d'honneur pour vendre celui de sa femme. Si vous l'aviez aimée, vous eussiez prévenu le crime que vous cherchiez à découvrir. J'ordonne donc, loin qu'on vous donne de l'argent, que votre lâcheté soit pu nie. Je vous condamne, infâme que vous êtes, à porter, pendant un mois, des cornes sur la tête; et votre femme à vous les attacher publiquement aux yeux de toute la nation.

Jones applaudit, avec tous les Égyptiens, à l'équité de cet arrêt. Sur quoi le roi lui dit : Je jouis de votre surprise; elle naît des préjugés communs des nations contre mon peuple. Avouez, Monsieur, que vous nous croyiez tous des fripons.

Je confesse, répondit Jones, qu'on ne m'a jamais parlé des Bohémiens comme ils paraissent le mériter.

Je vais, répliqua le roi, vous apprendre en peu de mots la différence de vous à nous : mon peuple est voleur, sans doute; mais il ne vole que le vôtre; et vous vous volez tous mutuellement.

CHAPITRE VII.

Aventure dangereuse. Arrivée de Tom Jones et de Partridge à Londres.

Cependant l'orage était apaisé. Dès que Tom s'en aperçut, il prit congé, après beaucoup de remercîmens, de sa majesté bohémienne, qui voulut absolument lui donner un guide jusqu'à Coventry. Nos voyageurs y arrivèrent à minuit, et en partirent à deux heures, sur des chevaux de poste qu'il avait fallu attendre, et qui les menèrent sans accident à Daventry.

De là jusqu'à Saint-Alban, où Jones comptait avec raison pouvoir trouver Sophie à la dînée, il ne leur arriva rien d'assez intéressant pour amuser un lecteur d'assez bon goût pour préférer les faits aux réflexions, aux maximes, aux colloques, et aux autres prétendues beautés de style dont trop d'auteurs que l'on connaît assez, farcissent aujourd'hui leurs ouvrages.

Tom n'eut rien de plus pressé, en arrivant Saint-Alban, que de s'informer d'un carosse à six chevaux allant à Londres, et qui evait être arrivé depuis deux heures au lus. On lui dit que cet équipage avait en ffet paru; mais qu'un relais, qui l'attendait epuis le matin de la part de milord ***, y vait été attaché sur-le-champ, et le menait n toute diligence à Londres.

Si Jones avait eu le bonheur de trouver des hevaux de poste tout prêts, il eût sans doute ıté, quoique contre toute apparence de posbilité, de suivre et d'atteindre le carrosse de ilord. Mais, malheureusement pour lui, et eureusement pour Partridge qui avait grand ppétit, il ne s'en trouva point. Il fallut donc ar force rester et dîner à Saint-Alban, en ttendant qu'il revînt des chevaux à la poste.

Le jour était sur son déclin, et nos cavaers avaient laissé deux milles derrière eux ar delà Barnet, lorsqu'ils furent accostés ar un autre voyageur d'une assez belle phyonomie, mais dont la monture pouvait aller e pair avec celle du feu chevalier de la *triste figure*. Cet homme, après avoir su de Jones

qu'il allait à Londres, demanda la permission de le suivre, et l'obtint d'autant plus facilement, qu'il se disait étranger, et sans la moindre connaissance des chemins.

Leur conversation roula d'abord sur les accidens qui arrivent en route, et sur les voleurs, que l'étranger paraissait fort appréhender.

Quant à moi, dit Jones, ayant très-peu à perdre, j'ai conséquemment très-peu à craindre.

Très-peu à perdre! s'écria Partridge, qui n'avait pas encore parlé : ma foi, Monsieur, si j'avais, comme vous, un billet de cent livres sterling dans ma poche, je ne parlerais pas ainsi. Ce n'est pourtant pas que j'aie peur : nous sommes quatre, Dieu merci; et le plus hardi voleur n'aurait pas beau jeu à nous attaquer. A supposer même qu'il eût un pistolet, il ne pourrait du moins tuer que l'un de nous... Et bien, l'homme ne meurt qu'une fois.

A peine Partridge achevait-il ces mots, que l'étranger, en s'approchant de Jones avec le pistolet à la main, lui demanda le billet de banque en question.

Notre héros fut d'abord un peu étourdi de l'aventure; mais, revenu tout à coup à lui-même, il dit au voleur que tout ce qu'il avait d'argent comptant était à son service, et tira même environ trois guinées, qu'il lui offrit. Mais l'autre répondit, en jurant, que ce n'était pas ce qu'il demandait... J'en suis fâché, repartit froidement Tom en remettant son argent dans sa poche.

Le voleur, alors, en lui appuyant le pistolet sur l'estomac, le menaça de le tuer, s'il ne se hâtait pas de lui remettre le billet. Mais l'intrépide Jones, en sautant tout à coup sur la main du voleur, la tint d'un bras si ferme, en détournant le bout du pistolet, que tous deux, en se débattant, tombèrent de cheval, et que le vigoureux Tom, qui venait enfin d'arracher le pistolet des mains du voleur, se trouva sur son adversaire.

Cet homme, qui, à la vérité, n'était pas de la force de Jones, se vit alors forcé de demander grâce au vainqueur. Ayez pitié de moi, Monsieur, lui dit-il, les larmes aux yeux mon intention n'était sûrement pas de vous tuer; voyez vous-même si mon pis-

tolet est chargé : c'est la première fois que la misère la plus extrême m'a fait tomber dans le crime.

Dans cet instant, la voix d'un homme qui demandait quartier à cent pas de là, en criant beaucoup plus fort que le voleur, attira toute leur attention. C'était Partridge, qui, après avoir voulu se sauver, était tombé de cheval, et attendait, la face contre terre, le coup fatal dont il se croyait menacé.

Il ne quitta cette posture que lorque le guide, un peu moins effrayé que lui, après avoir relevé le cheval du pédagogue, lui vint apprendre que son maître avait terrassé le voleur.

Partridge, à ces mots, ne fit qu'un saut jusqu'à l'endroit où Jones, l'épée nue à la main, menaçait de tuer son homme. Tuez, tuez, Monsieur, s'écria-t-il, tuez ce misérable !... Mais il était heureusement tombé dans des mains trop généreuses.

Tom, effectivement convaincu que le pistolet n'était pas chargé, commença à croire tout ce que ce malheureux lui avait dit avant l'arrivée de Partridge. Il avait protesté qu'il

était absolument novice dans le métier; qu'il ne s'y était laissé entraîner que par l'horreur de sa situation, ayant cinq enfans mourant de faim, et une épouse prête à périr en couche. Il offrait même à Jones de le convaincre de ces déplorables vérités, pour peu qu'il voulût le suivre jusqu'à sa maison, qui n'était, assurait-il, qu'à deux milles de là. Il se déclarait enfin indigne de toute espèce de grâce, s'il ne donnait des preuves, peut-être trop sensibles, de tout ce qu'il avançait.

Tom feignit de le prendre au mot, en lui déclarant que son sort dépendait de la vérité de son histoire. Le pauvre homme alors lui marqua tant de joie, et M. Jones en trouva les transports si naturels, que son bon cœur en fut aussi touché qu'ému. Reprenez votre pistolet, lui dit-il, et cherchez des moyens plus honnêtes pour vous tirer de la misère. Voilà deux guinées pour soulager votre famille : je voudrais pouvoir faire plus, mais les cent livres sterling ne sont pas à moi.

Cette action ne sera probablement pas approuvée de tous nos lecteurs.

Tandis que quelques-uns y applaudiront

comme à l'acte d'humanité le plus louable, d'autres plus graves personnages diront que Tom avait tout au moins perdu de vue ce que tout homme doit à son pays. Partridge était de leur avis : Je ne serais point surpris, dit-il à Jones, que ce même coquin ne vînt encore nous attaquer avant notre arrivée à Londres.

Le voleur, pénétré de reconnaissance, versa des larmes, en protestant que de sa vie il ne tomberait en pareille faute. Nous saurons par la suite s'il a tenu parole ; car il est temps de faire arriver nos voyageurs à Londres, de les laisser reposer, ainsi que nos lecteurs, et de nous reposer un peu nous-même.

FIN DU DOUZIÈME LIVRE.

TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE HUITIÈME.

Contenant plus de deux jours. Pag. 1

CHAPITRE PREMIER. Visite de l'hôtesse à Jones. *Ib.*
CHAP. II. Éclaircissemens. 10
CHAP. III. Arrivée d'un barbier, digne confrère de celui de Bagdad, et de celui de Don Quichotte même. 15
CHAP. IV. Conversation de Jones et du barbier. 22
CHAP. V. Nouveaux talens du petit Benjamin. 29
CHAP. VI. Autres raisons qui justifient encore mieux la conduite de Partridge que celles du chapitre précédent. 36
CHAP. VII. Où le traducteur français parle seul. 39
CHAP. VIII. Dialogue entre Jones et Partridge. 42
CHAP. IX. Étrange aventure. 49

CHAP. X. Histoire de l'Homme de la Montagne. Pag. 64
CHAP. XI. Suite de l'histoire de l'Homme de la Montagne. 76
CHAP. XII. Suite de l'histoire de l'Homme de la Montagne. 85
CHAP. XIII. Suite et conclusion de l'histoire de l'Homme de la Montagne. 97

LIVRE NEUVIÈME.

Contenant douze heures. 105

CHAPITRE PREMIER. Aventure surprenante. *Ib.*
CHAP. II. Arrivée de Jones et de la dame inconnue dans l'hôtellerie d'Upton. Nouvelles aventures. 111
CHAP. III. Plus qu'à demi prévu. 116
CHAP. IV. Éclaircissemens. 123

LIVRE DIXIÈME.

Contenant encore environ douze heures. 128

CHAPITRE PREMIER. Arrivée d'un gentilhomme irlandais. Grandes aventures dans l'hôtellerie. *Ib.*
CHAP. II. Conversation de l'hôtesse avec sa servante. Arrivée d'une autre jeune demoiselle dans l'hôtellerie. 134
CHAP. III. Grande découverte. 143
CHAP. IV. Autres aventures dans l'hôtellerie. 151
CHAP. V. Conclusion des aventures de l'hôtellerie d'Upton. 155

I. Où notre histoire rétrograde. Pag. 162
II. Fuite de Sophie. 171

LIVRE ONZIÈME.

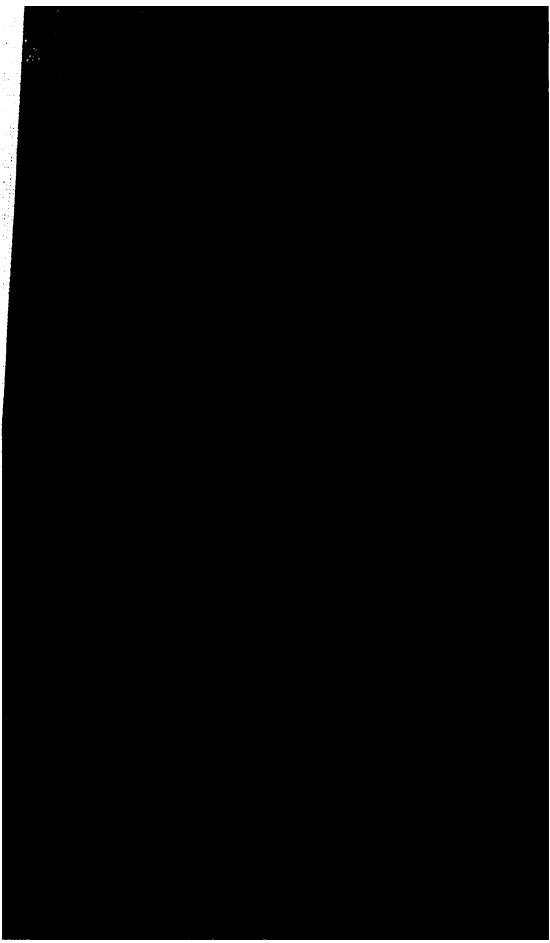
ıant environ trois jours. 181

'RE PREMIER. Aventures de Sophie après épart de l'hôtellerie d'Upton. *Ib.*
II. L'un des plus courts du livre, où l'on era pourtant un soleil, une lune et un 190
II. Histoire de madame Fitz-Patrick. 193
IV. Suite de l'histoire de madame Fitz-k. 202
V. Méprise de l'hôte. Terreurs de Sophie. 211
VI. Conclusion de l'histoire de madame Fitz-k. 218
VII. Grande alarme dans l'hôtellerie. Arrivée évue d'un ami de madame Fitz-Patrick. 227
VIII. Départ de l'hôtellerie. Arrivée à Lon- 236
X. Séparation des deux cousines. 238

LIVRE DOUZIÈME.

ıant les mêmes trois jours que les édens. 242

'RE PREMIER. Dans lequel M. Western, ne uvant pas sa fille, trouve matière à s'en ler. *Ib.*

CHAP. II. Départ de Jones de l'hôtellerie d'Upton. Aventure du mendiant. Pag. 248
CHAP. III. Autres aventures assez peu intéressantes. 256
CHAP. IV. A peu près comme le précédent. 264
CHAP. V. Conversation de Jones et de M. Dowling. 267
CHAP. VI. Voyage nocturne. Étrange aventure. 274
CHAP. VII. Aventure dangereuse. Arrivée de Tom Jones et de Partridge à Londres. 286

FIN DU TOME SECOND.